

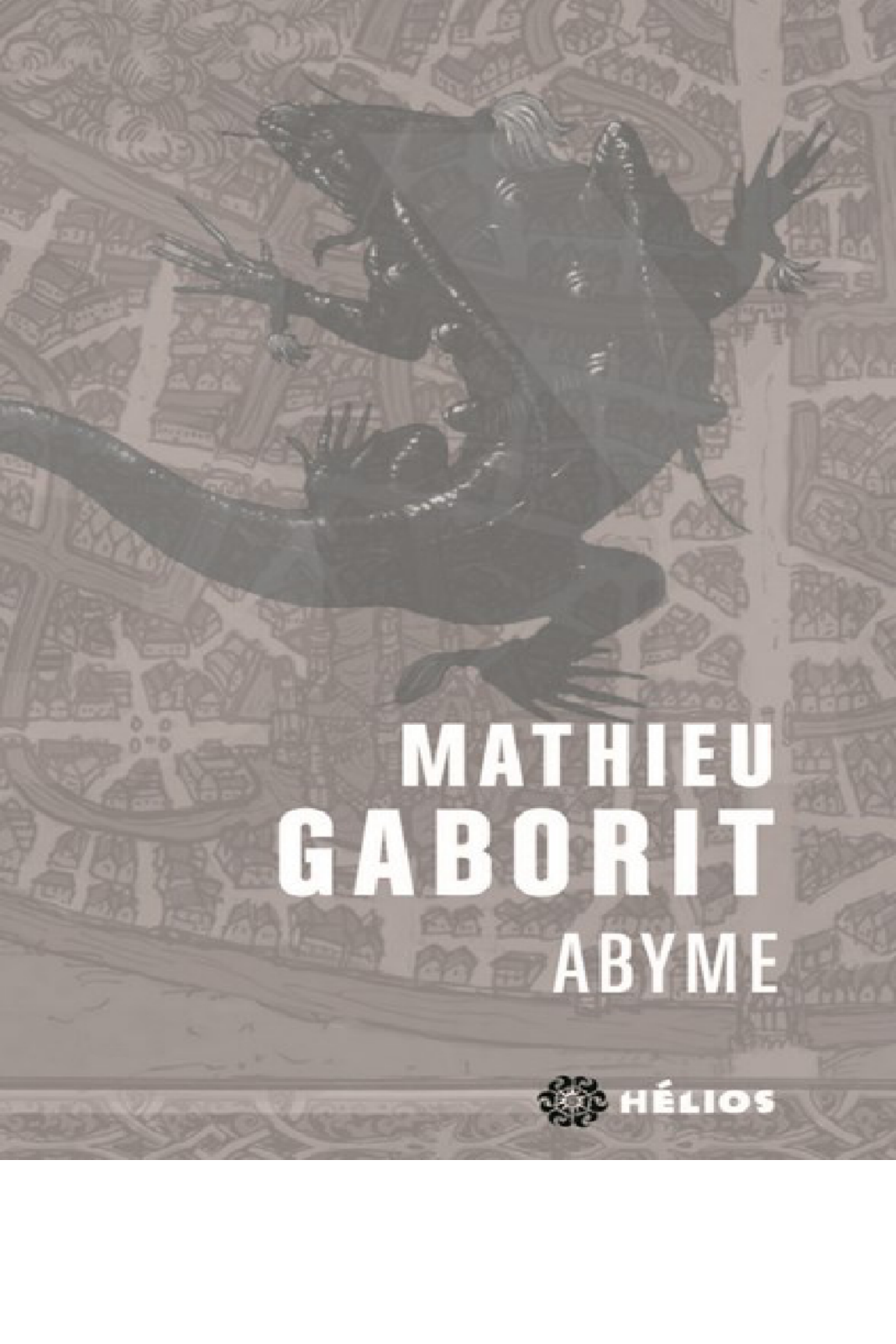


Abyrne

Mathieu Gaborit

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



**MATHIEU
GABORIT**
ABYME



HÉLIOS

Mathieu Gaborit

ABYME

LIVRE I

**AUX OMBRES
D'ABYME**

I

UN LÉGER PINCEMENT, JE SUIS REVEILLÉ. AU PIED DE MON LIT, UNE petite créature est juchée à califourchon sur ma cheville. Je me hisse sur les coudes et l'observe, un sourire au coin des lèvres. Elle a vissé ses deux petits bras autour de mon orteil quelle secoue avec dévouement. Je me redresse et la chasse de la main. Ce démon inférieur a accompli sa besogne. Il couine, se laisse glisser le long de la couverture, trotte jusqu'à la fenêtre et disparaît dans l'ombre.

Mes yeux engourdis finissent par s'habituer à l'obscurité. Je me lève en maugréant. Le sommeil est venu trop tard. Tant pis, je m'accommoderai d'une forte liqueur ou d'un café de Morabie en guise de petit-déjeuner. Je quitte la chambre pour me traîner dans des couloirs déserts et défraîchis. Mes pensionnaires ne se lèvent pas avant sept heures, excepté Pertuis qui doit déjà travailler dans la salle commune.

La pièce, située au rez-de-chaussée, est assez large pour nous accueillir tous. Et pour cause : voilà une ancienne auberge du quartier du Lierre que j'ai rachetée dix ans auparavant pour une poignée d'écus. Pertuis n'a pas ouvert les volets. Enveloppé dans une couverture de laine, il

feuillette une liasse de parchemins à la lumière des abeilles safran retenues dans ses cheveux grisonnants. La bâtisse a conservé une fraîcheur agréable bien que l'été soit exceptionnellement chaud. Il ne m'a pas entendu venir. Son espace se résume aux feuillets étendus devant lui et les insectes qui bourdonnent à hauteur de son front.

Je pose mes mains sur ses épaules. Il se retourne. Son visage vieilli exprime toujours les mêmes rêves, les mêmes absences. Des traits secs polis par des heures de travail, des pommettes saillantes, des lèvres fines et de grands yeux verts déformés par d'épaisses bécicles en rectangle.

Il met un moment à admettre ma présence, à prendre conscience qu'il s'agit bien de moi et pas d'un autre.

« Tout va bien ? dis-je.

— Oui. Une petite imperfection. Là, tu vois », fait-il en me montrant un parchemin gribouillé de symboles mathématiques.

Je ne vois rien, bien entendu.

« Oui, bien sûr. Et tu as la réponse ?

— Pas encore, pas maintenant. J'irai voir cette après-midi.

— Bon. »

Je n'insiste pas. Un peu lâchement, je m'efforce d'échapper à la conversation. Lorsque Pertuis se persuade que vous pourriez l'aider, les mots lui viennent en cascade. Les autres l'ont bien compris et ont fini par le mettre à l'écart. Je suis le seul à faire partie de son monde, à briser par à-coups les

murs de son obsession.

Une imperfection. Voilà près d'une décennie qu'il la traque sans répit, celle-ci et toutes les autres... Son *Traité des Angles* le maintient en vie. L'ancien arbalétrier ne m'a jamais servi que par défaut du temps où j'étais Prince-voleur. Sa passion pour les chiffres était trop instinctive pour lui ouvrir les portes de l'université. Il a fini, à l'heure de notre retraite, par se consacrer à ce livre qui tente de reproduire la course parfaite d'un carreau à travers la cité. Selon lui, grâce à certains repères, il serait capable de viser n'importe quel endroit d'Abyme de la fenêtre de sa chambre. Le carreau, travaillé comme une pièce d'orfèvrerie, doit pouvoir *rebondir* aux angles des rues pour finir sa course à l'endroit choisi. Je n'ai jamais osé lui demander une démonstration. Un échec le tuerait. Je crois surtout qu'un jour, je le trouverai là, à cette table, le visage éteint, les doigts crispés sur sa plume gorgée d'encre, quelques chiffres de plus ou de moins. Au moins vit-il, et bien plus intensément que les autres, gagnés par la sénilité.

J'ai attrapé une bouteille de Morabie pour boire une longue rasade au goulot. Le liquide noir et pétillant me revigore aussitôt. Je n'aurai pas besoin de moins pour rencontrer Vladitch. Une fois bien réveillé, je salue Pertuis et remonte dans ma chambre pour m'habiller. Je choisis un habit de style lyphanien d'un bleu pâle, une longue veste à col relevé qui, avouons-le, me va à ravir. La coquetterie me perdra. Au diable les rustres, je prétends seulement avoir bon goût.

Sur une commode, je rafle les outils qui

m'accompagnent toujours dès lors que je quitte notre maison : une épaisse ceinture plantée de petits clous dorés auxquels sont accrochés les fioles d'encre et les pinceaux indispensables à l'exercice de l'invocation et un poignard à lame sautante. Je n'aime pas cette arme, comme toutes les autres d'ailleurs. Devoir s'en servir trahit le plus souvent un aveu d'impuissance. Néanmoins, soyons lucides : les jeunes gens ne savent plus se tenir. Des compagnies factieuses naissent chaque jour dans les ruelles de notre vieille cité et ce, au mépris du droit commun. Les anciens ne sont plus respectés comme par le passé. Des écervelés, improvisés assassins ou voleurs, s'attaquent à n'importe qui. À mon époque, on avait encore la décence de connaître sa victime. Un signe du temps parmi d'autres.

Je suis prêt. En bas, Pertuis n'a pas bougé. Seules les abeilles, à l'approche du jour, commencent à manifester leur fatigue.

Une fois dehors, je me place de l'autre côté de la rue pour observer un moment la façade de notre refuge. Un examen qui tient lieu de rituel pour m'assurer que rien n'a changé, que les volets de bois blanc sont bien fermés ou qu'aucune encoche laissée par la dague d'un voleur ne raye la pierre de taille. La bâtisse m'inspire, à chaque fois, un sentiment de plénitude. Je l'aime, ce lourd sanctuaire couvert de tuiles rouges. Sa dignité me rassure. Un dicton le dit mieux que moi : « On s'ancre en Abyrne par le cœur et la pierre. »

Je me détourne et commence à longer la grève. Sur le canal, quelques gondoles s'échappent vers le Troisième Cercle. On entend parfois un rire gras ou un grognement franchir les rideaux de velours pour mourir sur la rive en laissant un sillage embué d'alcool et de désirs féroces. Les derniers ambassadeurs, saouls ou pressés d'étreindre leurs putains, fuient le jour et sa franchise sous le regard blasé des matinaux.

Je dépasse l'horloge publique en lorgnant sur les aiguilles grinçantes que le lierre de la nuit a déjà rattrapées. Il sera bientôt sept heures : je presse le pas. Vladitch s'irrite facilement des retards.

J'abandonne la grève pour remonter la rue des Ciergeries où s'attardent les senteurs des bougies parfumées. À cette heure, l'odeur est moins forte et surtout affranchie de celles des pèlerins, cette moiteur impatiente et fiévreuse. Un petit escalier au bout de la rue me conduit dans la grande rue des Treilles où s'ouvrent les premiers étals des marchands de vin. Plusieurs jardiniers sénéchaux sont à l'œuvre pour dégager les vantaux prisonniers du lierre. Les feuilles violacées s'entassent des deux côtés de la rue en attendant la venue des apothicaires.

Je cède par superstition à une vieille habitude et épouse, avec l'index, la cicatrice qui me barre le visage. Sous mon doigt, la chair de l'adolescence se révèle en sillon de jouvence. Le lierre m'a offert ce souvenir de mes vingt ans. À l'automne, les feuilles se durcissent et se creusent en forme de bol pour recueillir l'eau de pluie. Un caprice de la nature

qui prend fin avec les premières gelées et qui, chaque année, libère dans nos rues quelques perles de glace au pouvoir de jouvence. La mienne me choisit un soir, au crépuscule. Elle heurta mon front avec un bruit cristallin, y fondit pour devenir une simple goutte qui glissa jusqu'au nez, dégringola jusqu'à la lèvre supérieure, hésita et finalement acheva sa course dans le creux du menton. Sur le moment, je ne ressentis qu'un curieux chatouillement avant de découvrir, le soir venu, cette ligne claire qui s'était frayé un chemin entre mes rides naissantes.

Mon geste n'a pas échappé à un jardinier qui me salue avec respect. Je lui réponds avec la même déférence. Je sais bien qu'il me jalouse, que lui et ses pairs ne vivent que pour cette cicatrice qui fera leur réputation.

La rue des Treilles s'achève sur une volée de marches disjointes baptisées le passage de l'Official. Je m'y engage avec une grimace. Mon souffle n'est plus ce qu'il était, je dois le ménager. À mi-chemin, mon cœur bat déjà la chamade. Je serre les dents et insulte en pensée ce corps qui n'en finit plus de me trahir. Au premier palier, je capitule et m'assois, incapable d'aller plus loin. Une douleur lancinante me bat les tempes, écho sinistre de ma vieillesse. Le relief d'Abyme n'a jamais servi les gens de mon âge. Je maudis ce diable de Vladitch et ces rendez-vous en altitude. Je jette un regard gourmand sur les fioles d'encre qui pendent à ma ceinture. Quérir l'aide d'un démon pour monter un escalier manque sans doute

de panache mais enfin... N'y pensons plus, les ombres portées sont ici trop fragiles. L'une d'elles aura peut-être la taille suffisante dans quelques heures mais je n'ai pas l'opportunité d'attendre. Agacé, je me relève en luttant contre le vertige et me rapproche du mur. Je n'aime pas sentir ma main écraser les feuilles qui s'effritent et se répandent en poussière. Un véritable sacrilège mais je n'ai pas le choix. De marche en marche, une main après l'autre, je m'efforce d'empoigner les racines encore vierges et me hisse péniblement jusqu'au sommet.

J'y reprends mon souffle et lorgne un instant la poussière couleur lavande qui s'étire derrière moi comme un lambeau de fumée. Les horloges publiques sonnent les sept heures. Celle du quartier les imite avec un temps de retard, preuve que les jardiniers n'ont pu libérer les aiguilles à temps.

Je me retourne. Devant moi se dresse une petite rotonde coiffée d'arceaux qui ploient sous des massifs de roses noires. La place des Fous. Elle tient son nom de l'asile qui la ceint. Un endroit parfaitement sinistre qui, pour cette même raison, doit plaire à Vladitch.

Il est déjà là, d'ailleurs. Lui et son ogre.

Tous deux se tiennent en retrait, à l'ombre des roses. Les mains jointes dans le dos, Vladitch m'observe avec des yeux plissés. L'ogre est assis à côté de lui, sur un tabouret. Il porte sur le dos l'éternelle bibliothèque de bois clair qui forge le

quotidien de la conjuration abymoise.

Je gonfle la poitrine et me porte à leur hauteur. Vladitch ressemble trait pour trait à ce qu'il déteste le plus : un homme sans allure, un visage pointu au teint de cendre, un crâne hérissé de quelques touffes de cheveux gris et un corps chétif enveloppé dans une blouse brune et informe. À vrai dire, il ressemble plus ou moins à un corbeau rachitique.

Néanmoins, bien que l'envie me démange, je n'ai jamais osé lui donner l'adresse de mon tailleur. Cela tient sans doute à la présence silencieuse et immuable de son complice. L'ogre qui le seconde est véritablement tissé de muscles. Soyons franc, je ne vois qu'eux lorsque mon regard s'attarde sur ce garçon. Six coudées taillées au burin forcent le respect. Surtout pour un farfadet. D'autant qu'il reste torse nu et exhibe sa poitrine de bellâtre hiver comme été en ne portant qu'un simple pantalon de toile noire. Bref, cet ogre m'agace. Il n'a ni nom, ni passé, ni avenir. Il appartient à Vladitch corps et âme et, à mon humble avis, se laisserait mourir si son maître disparaissait. Un détail, pour finir : ses yeux, ou plutôt ce qui en fait office, deux billes de verre où fourmillent de minuscules démons noirs et luisants. Voir grouiller ces créatures d'un bout à l'autre de son œil me donne la nausée. D'autant que si la légende dit vrai, chaque démon témoigne de la mort d'un conjurateur qui a voulu doubler notre bien-aimé Vladitch. Une manière comme une autre de rappeler qui commande.

En dépit du frisson qui vous glisse dans le dos

dès que vous êtes confronté à ces deux sinistres personnages, l'excitation me gagne. Chaque rencontre avec un *Advocatus Diaboli* possède une saveur incomparable. Un savant mélange de danger et de plaisir, partagé entre les promesses de nouveaux contrats et la peur d'avoir failli aux précédents pour une peccadille.

Qu'on se le dise, Vladitch et tous ceux qui exercent le même métier que lui tâchent d'administrer au mieux les intérêts des abysses et ceux des conjurateurs. Un relais indispensable et incontournable pour disposer d'un démon et officialiser le pacte qui vous liera, pour le meilleur comme pour le pire, avec une créature que vous arrachez à son royaume.

Cet *Advocatus Diaboli* me connaît bien. Il m'a suivi tout au long de ma carrière, il a même consenti à figurer parmi les invités lors de la cérémonie qui m'a consacré Prince-voleur. D'ailleurs, il était là, aussi, lorsque j'ai décidé de passer la main avant qu'un autre ne décide pour moi et me trouve une place de choix au fond d'un canal. Nous nous respectons. Assez, du moins, pour éviter de devenir des amis et nuire à nos petites affaires.

Il esquisse un mouvement de la main pour marquer le début de notre entretien. Le souffle d'air suffit à alerter l'aveugle qui se lève lentement, les doigts ancrés sur ses cuisses de manière à supporter la charge qui pèse dans son dos. Les sangles qui se croisent sur sa poitrine s'incrustent à même la chair, son visage se creuse mais jamais je ne l'ai vu trébucher ou s'y reprendre

à deux fois. Solide comme un roc, il se redresse, empoigne un escabeau fixé à sa taille et le déploie devant lui. Puis, à pas mesurés, il pivote et achève sa manœuvre en posant avec précaution le bas de la bibliothèque sur la dernière marche.

Vladitch consent enfin à prendre la parole :

« Tu es en retard.

— Tu exagères.

— Crois-tu ? »

Toujours cette voix posée, un brin condescendante. Je grimace :

« À peine deux ou trois battements de cil...

— Quatre, pour être précis. Sais-tu ce qu'il est possible de faire en l'espace de quatre battements de cil ?

— Non, je soupire.

— On peut se saisir d'une plume et imposer sa signature à un contrat. Ou bien même annuler ce même contrat. »

Je lève les mains en signe de reddition.

« Bon, ça va... je m'excuse.

— Bien. »

Ce salopard m'adresse un petit sourire entendu. Je n'insiste pas. La provocation est un luxe que je réserve à mes ennemis.

« Je suis pressé, ajouté-je.

— Bien sûr. »

L'envie de lui demander pourquoi il m'a convoqué me brûle la langue. Mais je me retiens. Question de panache. Il plonge la main dans une

poche et brandit un trousseau de clés.

« Voyons voir... »

Tout est là. Des dizaines de petites clés attachées à un cercle de fer patiné par le temps. Chacune d'entre elles ouvre un tiroir de la bibliothèque, un compartiment vertical où figurent, sur une plaque de cuivre, le nom de l'invocateur et la date de sa première *connivence*. Une connivence, oui. Pas un contrat. Un terme mal choisi si on veut bien se rappeler qu'une connivence désigne un accord tacite entre deux parties. Tacite ? Non, un accord, certes, mais au prix d'interminables négociations avec l'Advocatus et le diable invoqué.

Vladitch entreprend de grimper à l'escabeau avec une lenteur calculée. Une fois à bonne hauteur, il promène son doigt à la surface des tiroirs et fait mine de chercher mon nom.

« Madero... Mafelli... Majenna... marmonne-t-il. Ah, voilà ! Maspalio ! »

Pour vous servir.

Huit lettres que mes parents m'ont jetées au visage sans même me demander si, oui ou non, j'étais en mesure d'assumer un tel patronyme. Comprenez, on parle ici du fondateur d'Abyrne. Ni plus ni moins. Ceci étant, je ne peux pas déceimment leur en vouloir. Ils avaient placé tant d'espoir en moi. Tant d'amour. J'en ai donné autant que possible, même si ma carrière n'a pas tout à fait ressemblé à ce qu'ils escomptaient.

Le grincement de la serrure m'arrache à mes souvenirs. L'Advocatus ouvre le tiroir avec

délicatesse, avance la main et saisit une liasse de parchemins.

Mon cœur s'arrête, ou presque. Il y a moins d'une semaine, cette liasse n'existait pas. J'avais quitté Vladitch sur une connivence de second ordre. Pas ce tas de parchemins qui crisse sous sa main et qu'il me tend avec un visage fermé.

« C'est quoi, ça ?

— Tes connivences en suspens. »

Je les feuillette rapidement. Pas de doute possible, ce sont bien les miennes. Du moins toutes celles que j'ai signées auprès des sept Advocatus Diaboli que je fréquente régulièrement. Avec un dossier pareil, Vladitch peut me demander n'importe quoi. Je suis pieds et poings liés. À sa merci.

La colère cède la place à la surprise :

« On joue à quoi, exactement ? Ces connivences ne t'appartiennent pas !

— Si, elles m'appartiennent depuis que je les ai rachetées à mes confrères.

— Mais tu n'en as pas le droit !

— Bien sûr que si. Un droit stipulé en toutes lettres à la page six de ta première connivence. Tu ne te souviens pas ? »

Ma première connivence me ramène douze longues années en arrière. Par quel miracle aurais-je pu garder ce détail en tête ? À ma connaissance, il n'existe aucun précédent.

« Vraiment, tu ne te souviens pas ? insiste-t-il. Regrettable... tout à fait regrettable. »

En pratique, on tolère qu'un invocateur disperse ses signatures. Une simple histoire de trésorerie. Cela nous permet d'espacer les dettes dans le temps et de ne pas être pris à la gorge par un seul Advocatus. Seulement, ce petit jeu ne vaut plus rien si d'un seul coup, toutes ces dettes se retrouvent entre les mains d'un seul. S'il exige un règlement immédiat – ce qu'il est parfaitement en droit de faire –, je suis coincé.

Mais pourquoi ? Je lui pose la question. Sur un ton visiblement trop agressif. L'ogre, qui a toujours le dos tourné, grogne et serre les poings.

« Du calme », souffle son maître.

Il chasse une poussière invisible sur le revers de sa blouse et pose soudain sur moi un regard étrange. Presque bienveillant.

« J'ai besoin de toi, Maspalio. »

Nouvelle surprise. Un Advocatus n'a jamais eu besoin d'un invocateur. Pour lui rendre un service ou pour quoi que ce soit d'autre.

« Et, pour ça, tu te sens obligé de me mettre le couteau sous la gorge ? Tu me connais pourtant. Il m'arrive de rendre service sans y être forcé.

— Je sais. Simple précaution d'usage. Je veux m'assurer que tu travailles pour moi avec... enthousiasme. Sans retenue.

— Corps et âme, quoi.

— Oui, quelque chose dans ce genre. Asseyons-nous, veux-tu ? »

Il désigne un banc de pierre. Nous nous asseyons. Il hésite, semble chercher ses mots.

Jamais je ne l'ai vu ainsi. Comme s'il doutait de lui.

« Alors ? demandé-je. Va droit au but.

— Un démon.

— Comment ça ?

— J'aimerais que tu mettes la main sur un démon.

— C'est un peu court...

— L'affaire est délicate. Mais tu as raison, je te connais. Je sais que tu peux rester discret, que tes mondanités sont une façade. J'ai appris que tu avais repris le vol d'enseignes.

— Uniquement pour garder la forme. L'ambiance qui règne à la pension me pèse un peu.

— Tu n'as pas vraiment quitté le métier, n'est-ce pas ? Tu as cédé ton titre mais tu restes un voleur. Corps et âme, comme tu le dis si bien.

— Peut-être bien. Si j'ai besoin d'approfondir le sujet, je te ferai signe.

— Ne sois pas insolent.

— Alors, évite de t'interroger sur ce que je deviens et raconte-moi ce qui m'attend.

— Ce démon a disparu. Et, pour des raisons qui ne te concernent pas, je n'ai pas le loisir de me tourner vers la milice pour lancer les recherches.

— Je te comprends. Mais tu peux essayer la République-mercenaire. Elle doit entretenir une bonne dizaine de ligues en Abyrne.

— Aucune ne dispose d'un conjurateur de ton envergure.

— Merci.

— J'ai besoin d'un conjurateur et d'un voleur. D'un homme qui connaît Abyrne dans ses moindres recoins, qui dispose comme toi de relations d'un bout à l'autre de la ville. De discrétion, aussi.

— Attends, pas si vite. Ce démon a disparu quand ?

— Il y a quatre jours.

— Tu plaisantes ?

— Non.

— C'est énorme. Le conjurateur a été assassiné ?

— Non. De toute façon, la connivence aurait pris fin immédiatement. Non, Maspalio, ce démon s'est bel et bien volatilisé.

— Bon, d'accord. À quoi il ressemble ?

— Un Opalin. Élégant, éduqué et fiable.

— Le conjurateur ?

— Un passeur.

— Et la connivence ?

— Courte et ciblée. L'Opalin était engagé comme diable d'escorte pour une soirée. Par une dame, une aristocrate. Le démon l'accompagnait. Le passeur devait venir les reprendre à l'aube. Mais la dame était toute seule.

— Et que dit-elle de tout ça ?

— Rien. Elle l'avait engagé comme garde du corps et n'avait donc aucune raison de se demander où il se trouvait. Elle a choisi un Opalin pour cette raison. Il devait veiller sur elle mais ne

jamais la déranger ou être trop visible. Elle a dû penser qu'il faisait son travail à merveille.

— Donc, elle ne sait même pas quand il a disparu. Si ça se trouve, il a pu lui fausser compagnie dès le début de la soirée.

— Parfaitement.

— Je pourrai la voir ?

— Tu te doutes bien que je ne la connais pas. Seul le passeur est en droit de te révéler son identité.

— Foutues lois abymoises, grommelé-je. Et ce passeur, alors ? Si tu es là aujourd'hui, je suppose qu'il n'a rien senti ?

— Exact. Ni la mort prématurée du démon, ni son passage dans une ombre. À l'heure où je te parle, cet Opalin se promène en liberté dans Abyme. »

Je commence à entrevoir une issue possible pour reprendre l'avantage. Certes, Vladitch détient toutes mes connivences mais je reste visiblement son seul atout. Un détail à garder en mémoire. Mis en confiance, je pose une question de trop :

« Et si je refuse ?

— J'exige que tu paies tes connivences. Et, sachant bien que c'est impossible, j'appelle l'Artificier », dit-il sans une nuance dans la voix.

Sobre mais efficace. Avant de devenir conjurateur, j'aimais les feux d'artifice qui zébraient le ciel abymois. Le bruit, l'odeur... Plus maintenant. Les jours de fête, je trouve refuge dans les tavernes souterraines et bois jusqu'au petit

matin pour ne rien entendre de la sinistre pétarade. Les Advocatus disposent d'une arme redoutable pour faire respecter les lois abyssales : un bourreau que personne n'a jamais vu, une créature capable de capturer votre âme et de l'enfermer dans une fusée. Aucun conjurateur n'a eu la chance d'y survivre pour nous faire part de ses impressions mais je n'ai pas besoin, dans ce cas précis, d'un témoignage de vive voix. Que peut-on ressentir lorsque son âme se fragmente en mille morceaux que le vent disperse aux quatre coins de la ville ? D'autant que certains de ces fragments échouent dans une ombre... Autrement dit, un démon héritera d'une partie de cette âme. Très franchement, je n'ai aucune envie de me retrouver dans la peau d'une créature dont l'unique mission consiste à secouer chaque matin l'orteil d'un conjurateur insomniaque.

Bref. Tout sauf l'Artificier.

Je m'ébroue pour bien marquer mon dégoût et faire comprendre à Vladitch que j'ai saisi le message.

« C'est bien, dit-il. Tu le crains et tu as raison. Entretiens bien cette peur. Elle te gardera en vie.

— Ne t'inquiète pas pour ça. »

Il se lève brusquement et pose une main sur mon épaule :

« Je dois partir. Le passeur s'appelle Andelmio. Il travaille sous mandat.

— Une ambassade, je suppose.

— Oui, celle des Communes princières.

— Son rang ?

— Vingt-deux plis. »

Fichtre, l'homme ne débute pas dans le métier. Sachant que la notoriété et l'expérience d'un passeur se mesurent au nombre de plis de la fraise qu'il porte au cou, celui-là ne doit transporter que de hauts ambassadeurs du Troisième Cercle.

« J'irai le voir.

— Ne tarde pas trop. L'Artificier le traque. »

Je ferme les yeux. Une fois, puis deux.

« Tu plaisantes ?

— Non. Sa responsabilité est engagée. Il devait rendre l'Opalin à son ombre dès le lendemain. Il ne l'a pas fait. J'ai donc dénoncé sa connivence conformément au droit abyssal en vigueur.

— Mais si ça se trouve, il est déjà mort !

— Non. Je te le certifie.

— C'est insensé ! Tu penses bien qu'il doit se cacher ! Comment veux-tu que je le retrouve avant l'Artificier ?

— Ne perds pas de temps, voilà tout. »

Je hausse les épaules, résigné. L'affaire se présente mal. L'idée d'évoluer dans le sillage de l'Artificier me laisse envisager le pire. La partie va être serrée.

Soudain, Vladitch me tend la main. Un geste qu'il n'avait jamais fait, je lui tends la mienne. Ses doigts glacés me font frémir.

« Tiens-moi au courant.

— Avec un peu de chance, ce démon sera avec

moi dès demain.

— Oui, avec un peu de chance. »

Il me salue d'un petit signe de tête et s'éloigne pour rejoindre son compagnon.

« Vladitch ? »

Il s'immobilise.

« Ce démon, tu le veux vivant ou mort ?

— Vivant, de préférence. »

Je les regarde s'éloigner. Je ne sais pas trop quoi penser de cette rencontre. L'attitude de Vladitch me préoccupe. Il a changé, il manque d'assurance. Je tâcherai d'y voir plus clair une fois que j'aurai accompli ma mission.

A priori, retrouver un démon dans Abyrne ne pose aucune difficulté pratique. Question de temps, voilà tout. Si cet Opalin traîne dans la rue, il finira tôt ou tard par être repéré.

Je me demande quelles peuvent être les raisons qui l'ont poussé à disparaître. À en croire Vladitch, le passeur certifie que sa créature est vivante et n'a pas regagné les abysses. Admettons. Dans ce cas, elle a, volontairement ou non, signé son arrêt de mort. Un démon qui évolue en dehors du cadre fixé par une connivence devient un hors-la-loi, un véritable paria traqué par les siens et par ceux qui l'ont invoqué. Il n'existe qu'une seule affaire similaire à celle-ci. Un Incarnat qui avait décidé d'échapper aux abysses et qui, si mes souvenirs sont bons, a fini en liqueur d'exception à la table de ses pairs.

Les gargouillis qui montent de mon estomac interrompent le fil de mes pensées. Je meurs de faim et la journée ne fait que commencer.

Une petite visite au passeur s'impose. À condition, bien sûr, de mettre la main sur lui avant que l'autre fou furieux n'ait eu l'occasion de l'enfourner dans l'une de ses maudites fusées.

II

LORSQUE JE LONGE À NOUVEAU LA GRÈVE, LE QUARTIER A CHANGÉ de visage. Il est presque huit heures du matin. L'échelle calée sur l'épaule, les lampistes ont fait leur apparition pour retirer les feux follets de leurs prisons de verre. Les lampiers qui parsèment les rues d'Abyrne ne brillent plus à cette heure. Sous le soleil, les petites flammes se sont endormies, ravalant leur éclat en attendant la nuit à venir.

Etant jeune, j'ai caressé l'idée de devenir chasseur de feux follets. Le métier avait une saveur particulière qui convenait parfaitement à mes rêveries de jeune garçon. Quel adolescent normalement constitué pourrait refuser de se cacher des heures durant derrière une stèle et arpenter des allées silencieuses armé d'un simple filet de verre ? Heureusement, j'ai grandi assez vite pour m'apercevoir que le métier avait ses revers, qu'à ne vivre que la nuit dans l'enceinte des cimetières, les lampistes finissaient toujours par charrier une odeur indéfinissable qui les rangeait du côté des morts. Un boulot sinistre, tout compte fait.

La rue s'anime. Les derniers apothicaires emportent leur brouette chargée de feuilles mortes dont la teinte violette vire au prune. Une poussière

aux reflets mordorés se lève sous les pas des passants et surtout des enfants qui s'amuse à la provoquer en sautant à pieds joints comme s'ils pataugeaient dans des flaques d'eau. Une odeur caractéristique me pique le nez, une odeur forte et sucrée qui me rappelle la douce Lilas, une courtisane du quartier qui avait l'habitude d'entraver son corps de lierres tressés.

Sur le pont des Moindres Désirs, je songe à une autre mission qui devait me retenir dans le quartier pour la journée. Une enquête de voisinage dans les alentours d'une auberge dont je dois voler l'enseigne pour le compte d'un collectionneur privé. La veille, une simple visite au cadastre m'a appris ce que je voulais savoir : l'aubergiste a acheté une maison qui fait face à son établissement. À coup sûr, un achat prémédité pour installer ses pièges. Une pratique éculée mais qui arrive encore à tromper les jeunes voleurs en mal de reconnaissance. Toujours est-il qu'avant de passer à l'acte, je dois m'assurer que l'aubergiste n'a pas décidé de vivre dans cette maison ou même de la louer. J'aime travailler en douceur.

Le collectionneur attendra. J'abandonne mon quartier, franchis le canal et pénètre dans le Premier Cercle, au pied du sanctuaire des Gros. Un endroit que je connais bien, livré jour et nuit à des nuées de courtisans qui se préparent à monter au palais. Dans le lacs des escaliers qui s'enroulent sur les flancs de la colline, des hommes et des femmes s'arrachent à prix d'or les écharpes parfumées qui les protégeront, du moins le croient-ils, des miasmes qui flottent dans les ruelles. Je ne

m'attarde pas. Je ne supporte plus de lire dans leurs yeux cette lueur servile teintée de panique qui les pousse à monter sans considération du danger. On ne joue pas avec la vie de cette manière, on ne la brade pas sous prétexte de gagner les bonnes grâces d'un Gros. J'en veux d'ailleurs à mes amis obèses de laisser cette tradition se perpétuer sous prétexte qu'Abyme doit rester le temple d'une folie baroque et suicidaire.

J'accélère le pas et fais halte dans une auberge, à la frontière du quartier. Vouloir travailler en douceur est une chose, travailler le ventre vide en est une autre. J'avale rapidement une tasse de Morabie accompagnée d'un segretain à la cannelle. À ma demande, le tenancier en a préparé une dizaine de plus que je destine à ceux qui, je l'espère, me permettront bientôt de retrouver la trace du dénommé Andelmio.

Une fois dehors, j'avise une chaise à porteurs qui vient dans ma direction et interpelle les deux gaillards qui la tiennent à bout de bras. Quitte à avoir l'estomac ballotté, je préfère m'éviter la bonne heure de marche qu'il me reste pour rejoindre ma destination.

Je me glisse à l'intérieur de l'habitable en réglant la première moitié de la course. Une tradition que je trouve parfaitement louable sachant que les rues d'Abyme sont bien trop encombrées pour garantir le voyage. Si d'aventure, nous chutons en cours de route, les porteurs perdront l'autre moitié de la course. Une règle

simple qui a le mérite de faire le tri parmi tous ceux qui choisissent d'exercer ce métier. Ces deux-là me mèneront à bon port à en juger par leurs bottes de facture modéhenne. Aux semelles pendent de petits filaments, des langues de caméléon qui fouetteront le pavé pour assurer la meilleure prise possible sur la chaussée glissante.

Je ferme le volet pour m'isoler. La chaise tremble et nous voilà partis. Agrippé de toutes mes forces aux accoudoirs du fauteuil, je serre les dents et adresse à la ville une prière silencieuse. La chaise tourne, s'arrête brutalement, recule, repart et se fraie peu à peu un passage dans les méandres du Deuxième Cercle.

Je m'efforce de deviner les rues empruntées et de reconstituer mentalement notre trajet. J'y parviens par instants lorsque nous franchissons une passerelle qui enjambe un canal secondaire. Mais il suffit que nous plongions à nouveau dans l'entrelacs des venelles pour que je m'y perde et abandonne jusqu'à la prochaine passerelle. Soudain, l'odeur m'avertit que nous arrivons bientôt. Les miasmes du sang et des déchets d'abattage s'insinuent à travers l'habitable. J'ouvre le volet pour respirer un peu d'air même si la puanteur devient insupportable. Bouchers et tripiers nous regardent avec des yeux malsains en espérant sans doute nous voir trébucher sur le pavé poisseux.

Nous passons sans encombre. La chaise s'arrête dans le quartier Étudiant, sur le quai du grand canal qui sépare le Deuxième et le Troisième Cercle. Sur toute sa circonférence, aucun pont ne

permet de le franchir. Ce privilège est réservé aux gondoles conduites par les passeurs assermentés. Je retrouve la terre ferme avec plaisir et paie les deux porteurs en les gratifiant d'un bon pourboire. Je demeure un moment immobile pour observer l'ambassade visible de l'autre côté des eaux. De ce côté-ci de la rive, on ne distingue que les toits bulbeux de petits palais.

Par acquit de conscience, je m'approche d'un embarcadère pour interroger un passeur. Sa grimace était prévisible : « Andelmio ? Pas vu depuis quoi ? Deux, peut-être trois jours... Je sais pas où il est passé, il ne nous a rien dit. Personne sait ce qu'il est devenu. La milice est passée mais rien de plus », me confie-t-il.

J'acquiesce et reviens sur mes pas pour m'engager dans une rue étroite qui débouche sur une placette où trône la célèbre fontaine d'Almedia. Une œuvre admirable signée par des nains de la corporation de l'Equerre et qui, en son temps, fit scandale. J'avoue qu'une orgie saphique de sirènes langoureuses sculptées à même un énorme bloc de marbre peut choquer les pudibonds. Personnellement, j'adore. Pour être franc, j'avais même songé à m'en emparer du temps où j'étais encore Prince-voleur. L'entreprise s'était révélée trop coûteuse. Aujourd'hui encore, ce souvenir me pince le cœur. Le jardin qui s'ouvre à l'arrière de notre pension pouvait aisément accueillir ces dames.

Je les salue d'un clin d'œil appuyé et me dirige vers la façade d'une large bâtisse de bois sombre. Je ne suis pas venu ici depuis plus d'un an. Dans le

panier offert par l'aubergiste, je dispose du mieux possible mes segretains qui ont un peu souffert du voyage et frappe à la porte.

J'entends l'écho d'une cavalcade. La serrure grince et le visage d'une jeune lutine s'encadre dans l'embrasure de la porte.

« Prince Maspalio ! »

Je ne résiste jamais au sourire d'un enfant. Celui-ci irradie une telle joie que je lâche le panier pour saisir la petite dans mes bras.

« Salut, beauté. »

Ses baisers claquent sur mes joues comme des grêlons de velours.

« Tu m'as manqué », dis-je dans un souffle.

J'ai tout juste le temps de la déposer sur le sol qu'un ouragan d'enfants me submerge. Je me laisse sombrer avec le sourire. Je n'oublie jamais qu'ils sont tous orphelins.

« Laissez-le respirer ! » ordonne soudain une voix grave et féminine.

Cyre.

Une lutine au visage rond avec des lèvres pleines et roses, des yeux en amande couleur de jais et des cheveux châtons en broussaille. Une princesse que j'ai follement aimée, qui a traversé ma vie comme une étoile filante, qui m'a laissé le souvenir de longues nuits de silence, d'un respect mutuel sublimé dans des étreintes qui ne finissaient jamais.

Son cou est une merveille. Je ne me suis jamais lassé de l'adorer du bout des lèvres.

Elle me sourit. Mes jambes flageolent et mon cœur bat plus vite.

« Bonjour, Maspalio, dit-elle en se portant à ma hauteur.

— Princesse.

— Tu te fais rare. »

J'esquive d'un geste timide et constate que mes gâteaux n'ont pas survécu à la tourmente.

« J'avais apporté des segretains...

— C'est gentil. Ta présence nous suffit. »

Elle me prend par la main et m'invite à la suivre. Escortés par les enfants qui murmurent et pouffent en tiraillant les pans de ma tunique, nous plongeons dans les couloirs de l'orphelinat.

Le lieu m'apaise. J'avais oublié le charme des plantes et des fleurs qui couvrent les murs, des alcôves tapissées de feuilles de rose, des voûtes de racine où pendent des braseros. Un écrin végétal incrusté dans la chair d'Abyrne, une citadelle où viennent trouver refuge les jeunes lutins sans famille qui échouent dans la cité. J'en reconnais certains qui ont grandi, d'autres qui ont gardé le même regard humide et triste en dépit de l'amour prodigué par Cyre.

Nous gagnons le cœur de l'édifice là où s'élève le chêne qui les maintient tous en vie. L'arbre se dresse dans une cour carrée et étend ses branches jusqu'aux fenêtres des façades qui le bordent. Nous nous asseyons sur un banc, entourés par les enfants qui se sont tus et nous observent. Je suis embarrassé, gêné de ne pas avoir donné de

nouvelles. Elle le sent bien et pose son doigt sur ma bouche lorsque je fais mine de prendre la parole.

« Ne dis rien. Pas tout de suite. »

Un silence s'instaure. On entend le vent jouer dans le feuillage. Loin de la ville, de sa fureur. L'instant est sacré et je le respecte. Les lutins sont des contemplatifs. Ils savent écouter la nature et les hommes et cette qualité-là en vaut bien d'autres. Je n'ai jamais bien compris pourquoi, sous prétexte que nous autres, les farfadets, nous préférons la ville aux forêts, il faudrait se détester par principe.

Elle finit par taper trois fois dans ses mains pour rompre ce qui ressemblait ni plus ni moins à une prière. Et les enfants, à nouveau, se déchaînent. Ils bondissent sur leurs jambes et s'agglutinent autour de nous. Les questions fusent, les rires aussi.

Je me sens bien.

C'est elle qui, la première, met fin à la pagaille et impose à nouveau le silence.

« Je crois que Maspalio a un service à nous demander, dit-elle.

— Attends, je... »

Je rougis. Je n'ai jamais su lui cacher quoi que ce soit.

« Allez, dis-nous », insiste-t-elle.

Le pétilllement de ses yeux me fait chavirer. Je l'ai trop aimée pour pouvoir lui résister.

« J'ai besoin d'eux, avoué-je. Je cherche

quelqu'un. »

Les enfants s'agitent, suspendus à mes lèvres. Ils devinent que je peux leur offrir une journée de liberté et guettent les réactions de leur mère adoptive. Elle refuse toujours si le service demandé peut faire courir le moindre risque à sa troupe.

« Un ambassadeur ?

— Non, pas cette fois. Un passeur. »

Une lueur d'inquiétude traverse fugitivement ses yeux. Je sais qu'elle n'aime pas la manière dont les passeurs traitent ses enfants. Ils deviennent nerveux et agressifs lorsque les petits s'approchent pour admirer les ambassadeurs en tenue d'apparat.

« Son nom ?

— Andelmio.

— Je ne le connais pas.

— Vingt-deux plis. Lié aux Communes princières. Je veux savoir s'il traîne encore dans le quartier. »

Elle ne dit rien et semble réfléchir, les yeux fixés au sol, sur une racine qui affleure.

« D'accord, Maspalio », lâche-t-elle avec une pointe de regret.

Je la remercie d'un signe de tête. À compter de maintenant, je suis assuré que rien, dans ce quartier, ne pourra échapper à la curiosité de ses pensionnaires. Ils se glisseront partout et abattront pour moi un travail fastidieux qui me fera gagner un temps précieux.

« Vous avez attendu ? Pas de folie, c'est compris. Vous furetez mais vous ne provoquez

personne. Faites bien attention. Soyez de retour au crépuscule. »

Les yeux des enfants s'illuminent. Elle distribue à chacun une poignée de piécettes puis les chasse avec le sourire. Ils se dispersent, le silence revient.

« Tout va bien se passer, dis-je.

— Je l'espère.

— Je peux attendre ici ?

— Oui. »

J'ai envie de rester auprès d'elle. D'oublier Vladitch, d'oublier mes pensionnaires. La regarder, écouter la nature à ses côtés. Son visage se penche et se pose sur mon épaule.

« Pourquoi n'es-tu jamais revenu ? souffle-t-elle.

— Je ne suis pas un gamin, il n'y a pas de place pour moi, ici.

— Tu ne m'as jamais demandé de les quitter.

— Je ne voulais pas te perdre. »

Je glisse la main dans ses cheveux. Elle soupire. Elle sait que j'ai raison, que notre amour ne valait pas qu'on lui sacrifie celui qu'elle voue à ses protégés.

« Je veux que tu saches quelque chose, dit-elle.

— Je t'écoute.

— Si tu dois revenir un jour, ce sera pour moi ou pour eux. Pour nous voir, nous écouter ou parler de toi mais pas pour nous... utiliser.

— C'est plus compliqué que cela.

— Non. »

Son visage abandonne mon épaule. Elle se

redresse et pose sur moi un regard sévère :

« Non, répète-t-elle. C'est très simple, au contraire. Ne t'avise plus de frapper à notre porte après une si longue absence si c'est seulement pour nous demander un service. Quel qu'il soit.

— Je comprends. »

Elle revient à mon épaule. Ma main caresse sa nuque.

Pour nous, le temps s'est arrêté.

La nuit tombe sur Abyrne.

Sur le pas de la porte de l'orphelinat, je prête une oreille attentive au récit des enfants rassemblés autour de moi. La plupart sont revenus bredouilles, excepté Erline et Mange-lune, un frère et une sœur qui m'offrent l'information qu'il me manquait : Andelmio n'a pas quitté le quartier. Il a préféré trouver refuge dans un Moulin.

La manœuvre ne manque pas d'audace, ce bougre de passeur commence à m'intriguer. Abyrne abrite une dizaine de ces établissements qui font office d'auberge de luxe pour les mages de tous bords. Tout comme dans les ambassades, la loi sénéchale ne s'applique pas dans un Moulin. Il faut disposer d'excellentes relations pour pouvoir y entrer. Comme moi, par exemple.

Je crois savoir pourquoi Andelmio a choisi un tel endroit. Il gagne du temps en espérant sans doute que les mages lui serviront de bouclier contre l'Artificier. Ce n'est pas un si mauvais calcul même si la manœuvre ne fait que retarder l'inéluctable.

Je remercie les enfants en offrant des segretains que Cyre et moi avons préparés dans les cuisines de l'orphelinat durant l'après-midi. Affamés et visiblement épuisés, ils s'éclipsent un à un et nous laissent tous les deux dans la fraîcheur de la nuit.

« Prends soin de toi, me dit-elle sobrement en guise d'adieu.

— Toi aussi. »

Sur sa joue, je dépose un baiser qu'elle ne me rend pas. Elle frémit, se retourne sans un mot et ferme la porte de l'orphelinat. Je m'éloigne, poursuivi par l'écho de nos regrets.

Je me dirige vers le Moulin qui se dresse sur une placette, au bout de l'impasse des Harpes. Je retrouve un bâtiment identique à mes souvenirs : un ouvrage trapu en maçonnerie dont la toiture supporte de grandes ailes de toile ocre qui grincent avec lenteur. Je m'attarde un moment, fasciné par l'éclat des étincelles qui courent le long du bois. Elles crépitent par vagues le long des pales et convergent vers l'axe de rotation où brille un Danseur crucifié.

Je m'approche. Cette petite créature humanoïde ne mesure pas plus de trois pouces de hauteur et appartient à un Obscurantiste, un mage qui crée ses sortilèges en torturant son Danseur. Celui-ci souffre pour imprimer aux ailes du moulin un rythme magique. Ce spectacle me dégoûte. Je lui préfère celui que donnent les Éclipsistes ou même les Jornistes. Eux au moins utilisent la créature comme un complice ou un ami afin de faire naître les étincelles.

J'empoigne le heurtoir de la porte, une tête de minotaure dont on saisit les deux cornes pour s'annoncer. Un serviteur en livrée se présente et me cède le passage. Je sens un picotement au bout des doigts, un vieux réflexe professionnel en présence du mobilier somptueux qui décore l'intérieur du bâtiment.

Nous grimpons à l'étage où une femme superbe aux longs cheveux roux me dévisage et, semble-t-il, me reconnaît, avant de préciser le montant exorbitant du droit d'entrée. Je grommelle, lui jette un regard noir et dépose la somme due dans une corbeille d'argent qu'elle me tend avec une expression de succube. Les rouages d'une meule conçue par des Élémentalistes nains se mettent en branle dans les profondeurs du bâtiment. L'auberge se matérialise enfin.

On y pénètre par une porte étroite qui, en théorie, devrait donner dans le vide mais qui, en l'occurrence, ouvre sur une salle unique visible dans le prolongement des ailes du Moulin.

L'inimitié entre les conjurateurs et les mages n'est pas une légende à en juger par le silence qui ponctue mon entrée. Ceux-là sont des Éclipsistes, une écharpe bleue nouée autour du cou. On ne m'accueille pas à bras ouverts mais on ne me chasse pas : ma réputation me précède. Je m'engage entre les tables basses et les coussins de soie qui tapissent le parquet pour rejoindre le comptoir de l'aubergiste et obtenir une vue d'ensemble.

Assis ou plutôt vautré devant plusieurs carafes

de vin éclusées, Andelmio me tourne le dos. Je sais déjà qu'il s'agit de lui et pas d'un autre : une fraise aux vingt-deux plis pend sur le dossier de sa chaise.

Il a dû sentir mon regard peser sur lui. Il se retourne. Je découvre une silhouette efflanquée drapée dans une toge noire à boutons d'argent. Le visage est ovale, encadré de cheveux blonds et filasse. Ses yeux, d'un bleu délavé, me fixent avec intensité.

Il ne me plaît pas. Je me porte à sa hauteur muni d'une nouvelle carafe et m'assois en face de lui.

« Je ne t'ai pas invité, farfadet, dit-il d'une voix pâteuse. Va-t'en...

— Non. »

Je lui sers un verre. Il grogne et l'avale d'un seul trait.

« Tu as mauvaise mine, dis-je en le resservant.

— Quelle importance ! Je vais bientôt crever. Ce n'est pas ton affaire.

— Peut-être que si. »

Un bref éclat de terreur dans ses yeux. Il regarde autour de lui, grogne et boit son verre à la même vitesse que le précédent.

« Tu veux quoi, farfadet ?

— M'assurer de deux ou trois petits détails avant que l'Artificier ne te retrouve. »

Son visage prend une vilaine teinte cireuse. Il se penche vers moi, la mâchoire contractée :

« C'est lui qui t'envoie, c'est ça ?

— Non. Vladitch.

— Tu le représentes ?

— D'une certaine manière.

— Je n'ai rien à te dire.

— Si, mon ami. Tu vas tout me raconter depuis le début.

— Le démon s'est envolé. Point final. Je suis mûr pour le feu d'artifice... »

Je me verse à mon tour un verre de vin et le goûte du bout des lèvres. Ma patience s'émousse et ma voix baisse d'une octave :

« Raconte-moi ton histoire. »

Un rictus déforme ses lèvres :

« Tu viens chercher quoi ? Vous voulez faire votre petite enquête pendant que mon âme sera écartelée aux quatre coins de la ville ? Ne rêve pas, farfadet. J'ai bien envie d'emporter l'affaire avec moi. Avec un peu de chance, Vladitch paiera les pots cassés.

— Et moi avec. J'essaie de t'aider.

— Toi ? Tu serais venu pour m'aider ? Oublie cela, veux-tu...

— Au contraire. Si je le retrouve, tu es sauvé.

— J'ai plus de chances que toi de mettre la main dessus.

— Mais tu n'en as pas vraiment le droit, tu le sais bien. Aucun conjurateur ne peut faire la loi sur sa propre connivence.

— Alors, tu proposes quoi ?

— Tu me dis comment on a pu en arriver là. Tu

ne me caches rien. »

Il hésite, muré dans son désespoir.

« Laisse-moi poser les questions, dis-je.

— Bon sang, je ne sais pas. Le savoir à mes trousses, je n'arrive même plus à penser.

— Cet Opalin, tu le connaissais ? Déjà invoqué ?

— Non. Pas celui-là. J'utilise souvent les Opalins mais on ne choisit pas son démon, n'est-ce pas ?

— Il est apparu à quelle heure et où ?

— Au meilleur moment. »

Autrement dit, le zénith. Un moment où les ombres portées sur la terre d'Abyme sont parfaitement contrastées. J'acquiesce d'un hochement du menton.

« J'avais choisi une ombre que je connais bien. Derrière le muret d'un jardin.

— Une ombre croisée ?

— Uniquement le muret.

— Rien de particulier ?

— Non, je ne crois pas.

— Cela ne suffit pas. Peut-être une autre ombre qui empiétait sur la tienne ? Ou de la peinture laissée par un conjurateur ?

— Non, je te dis ! »

Des mages se retournent sur leur chaise et nous jettent des regards courroucés. Je leur renvoie un sourire de circonstance et demande au passeur de baisser le ton.

« Calme-toi. On continue. Bon, admettons que l'ombre est normale.

— Je connais mon boulot, marmonne-t-il.

— Pas de problème. Donc, l'Opalin apparaît. Pas d'incident ?

— Rien. On a évoqué le contrat, la routine, quoi... Je l'ai mis de côté jusqu'au crépuscule.

— Où cela ?

— Chez moi, rue des Mille Secousses.

— Il est resté seul l'après-midi ?

— Oui.

— Et toi, durant l'après-midi, tu n'as rien remarqué de spécial ? Personne ne t'a suivi ?

— Non... enfin, je ne sais pas. Je n'ai rien remarqué. »

J'avale une gorgée de vin et m'éclaircis la gorge.

« On continue. Parle-moi de ton client.

— Une cliente. La duchesse de Boldia. »

Je fronce les sourcils, le nom ne m'évoque rien.

« Elle vient de revenir en ville, précise-t-il. Le soir, elle s'est présentée à l'embarcadère où je l'attendais avec l'Opalin. Elle a embarqué, le voyage s'est bien passé. À notre arrivée, je l'ai laissée avec le démon. Je devais repasser le lendemain matin, à l'aube, et venir les chercher tous les deux. Elle était seule.

— La connivence prenait fin à quelle heure ?

— À sept heures.

— Et tu n'as rien senti ?

— Rien ! L'Opalin se balade encore dans Abyrne.

— Hum...

— J'ai bien cru pouvoir le retrouver tout seul puisque ce salopard doit éviter la plupart des ombres maintenant. Enfin, toutes celles qui mènent aux abysses.

— Forcément, la connivence est finie. Donc, il doit sortir uniquement la nuit.

— Je présume.

— Ta duchesse, elle loge dans une ambassade ? »

Il attrape la carafe pour boire au goulot, s'essuie la bouche du plat de la main et pose sur moi des yeux vitreux :

« Ça, je le garde pour moi.

— Pardon ?

— Débrouille-toi avec son nom. Je ne dirai rien sur le voyage. »

Je respire à fond et rétorque, la bouche sèche :

« Tu as envie de mourir ?

— Joue pas à ça, farfadet. Quoi qu'il arrive, je reste un passeur.

— Je vais perdre un temps précieux.

— Et moi, mon âme avant l'heure. La loi des passeurs ne souffre aucune entorse. Je prends le risque.

— Tu mises ta vie, là.

— Je sais », lâche-t-il dans un souffle.

Sa main effleure la fraise posée sur la table. Il

glisse ses doigts dans les plis, le regard lointain.

« Ma vie tient dans ces vingt-deux plis. Trente ans de métier...

— Je dois rencontrer cette duchesse.

— Et moi, je dois sauver ce qu'il me reste.

— C'est-à-dire ?

— Un peu d'honneur et quelques souvenirs. As-tu la moindre idée de ce qui arriverait si nous révélions les allées et venues des ambassadeurs ? Si tous ces gens que nous convoyons d'une rive à l'autre ne pouvaient plus nous faire confiance ? Songes-y, farfadet. On ne parle plus de mon âme, là, mais de celle d'Abyme. Elle ne mérite pas qu'on la trahisse. »

L'argument me touche. J'ai peut-être mal jugé le bonhomme. En dépit d'une mort annoncée, il respecte la cité, les siens et le souvenir qu'il nous laissera.

« Revenons à l'Opalin, dis-je.

— Si tu veux.

— Il aurait eu des raisons de te trahir ? »

Il hausse les épaules et secoue la tête.

« Tu as des ennemis ?

— Quelques relations tendues, ni plus ni moins. Mais rien qui justifierait un tel complot.

— L'Opalin aurait agi seul ?

— Franchement, je ne sais pas.

— A priori, il a simplement voulu quitter les abysses définitivement.

— C'est ce que je pense aussi.

— Alors pourquoi reste-t-il en Abyrne ?

— Ce serait intéressant de le savoir. »

Un silence. J'espérais en apprendre plus. Je vais visiblement devoir me contenter du nom de sa cliente et de quelques certitudes sans grande importance. En clair, je ne suis pas très avancé. Andelmio achève la bouteille avec une grimace et, comme s'il avait senti ma déception, ajoute d'une voix sourde :

« Tu l'apprendras bien assez tôt, de toute façon. La duchesse est installée au palais d'Acier. Les chroniqueurs l'ont annoncé hier. Peut-être pourra-t-elle t'aider ?

— Tu l'as revue, toi ?

— Oui. Sans résultat. Je n'ai peut-être pas su poser les bonnes questions.

— De toute façon, c'est tout ce que j'ai, marmonné-je.

— Méfie-toi d'elle, c'est une garce. Elle s'encanaille avec tout ce qui lui tombe sous la main et elle se lasse très vite. Elle est si belle, malheureusement. Ne la laisse pas te séduire, farfadet.

— Une humaine ?

— Oui. Mais elle adore les petits dans ton genre. »

Il rafle sa fraise et l'agrafe à son cou avec des gestes maladroits. Dubitatif, j'assiste à ses tentatives infructueuses pour se mettre debout.

« Tu veux sortir ? Quitter l'auberge ?

— Oui, je sors », annonce-t-il en parvenant à se

hisser sur ses deux pieds.

Il tanguet et commence à pivoter en direction de la sortie.

« Et l'Artificier ? Tu ne crois pas que tu serais plus en sécurité ici ? Je croyais que...

— Laisse tomber, farfadet. À quoi bon attendre le pire ? Autant aller le chercher, qu'on en finisse. »

Je hausse les épaules et me lève à mon tour pour lui offrir mon bras. Il s'y agrippe avec force et nous traversons tous deux l'auberge sous le regard appuyé des mages.

La brise qui souffle dans l'impasse lui redonne quelques couleurs.

« Ça ira ? » demandé-je un peu lâchement.

À présent, les mages ne peuvent plus faire office de bouclier et j'ai soudain l'envie pressante de mettre le plus de distance possible entre lui et moi. J'ignore si l'Artificier fait dans le détail mais, dans le doute, je préfère m'éclipser.

Andelmio me tend une main moite et fébrile que je serre vigoureusement avec la désagréable impression de lui dire adieu. Un bref instant, il me semble saisir une lueur étrange dans son regard, comme s'il avait voulu me dire quelque chose et s'était finalement ravisé.

Il s'éloigne. La démarche chaotique, les épaules basses. J'attends qu'il disparaisse à l'angle de l'impasse et pénètre aussitôt dans le tripot que j'avais repéré à mon arrivée.

Cantonné dans un réseau d'anciennes caves, l'endroit sent la sueur, le tabac et la vinasse. Deux clients affaissés ronflent sur une table. Je rejoins l'aubergiste, un ogre mal rasé et assoupi sur un baril de bière.

« Tiens. Pour une ombre. »

Il lève une paupière, tend une grosse main aux ongles noirs et accepte les dix deniers avec un grognement. Je gagne aussitôt un angle de la pièce où crépite une torche charbonneuse. Je m'agenouille et, de la paume, m'assure de l'étanchéité du sol. Des pavés disjoints séparés par une terre sèche et friable. Rien d'exceptionnel mais suffisant pour permettre une invocation mineure.

Aucune ombre ne vaut celles qui se dessinent à la lumière naturelle. Une torche offre une surface sans grande valeur qui me permettra, au mieux, d'appeler un démon inférieur cantonné dans l'Outrerie, ce palier propre à Abyme qui la sépare des abysses. Tant pis, le temps presse.

Je souffle pour chasser les impuretés sur l'ombre qui m'intéresse et choisis, parmi les fioles fixées à ma ceinture, une encre légère qui séchera rapidement. Puis, un pinceau au poil rêche pour ne pas manquer d'accrocher les aspérités de la pierre.

Je suis prêt. La suite requiert un sang-froid qui sépare les bons des mauvais conjurateurs. A priori, je me range dans la première catégorie. Je retiens ma respiration et dévisse le bouchon de la fiole. Sitôt ouverte, l'encre se volatilise très vite. Il faut donc agir rapidement et, du premier coup, savoir y plonger son pinceau avec précision. On peut s'y

reprendre à deux fois, voire trois, mais rarement plus. Je trempe le mien et le retire. L'encre qui imprègne les poils ne goutte pas et sera suffisante pour cerner l'ombre d'un seul trait. Ma main droite revisse le bouchon tandis que la gauche commence déjà son œuvre.

À aucun moment je ne pourrai suspendre mon geste sous peine de faire échouer l'invocation. Les automatismes acquis au fil des années prennent le relais. Accroupi, je recule à petits pas tandis qu'une ligne couleur azur s'allonge sur le sol et épouse les contours de l'ombre. Le plus délicat consiste à rejoindre son point de départ sans empiéter de trop sur le début de la ligne.

Et voilà ! L'ombre est scellée. Un boulot propre et sans bavure.

Je me redresse un peu vite. Mon dos craque et m'arrache une grimace de douleur. À chaque nouvelle invocation, je me promets de m'offrir les services d'un masseur mais j'oublie aussi vite. En réalité, je n'aime pas confier mon corps à des inconnus qui tripotent des humains à longueur de journée. Et croyez-le ou non, il est extrêmement rare de mettre la main sur un masseur farfadet.

Sous mes yeux, l'encre achève de sécher. La magie opère et, peu à peu, commande à cette grande flaque couleur d'onyx de s'ouvrir afin de livrer passage au démon. L'Outrerive transpire à travers le sol et consent à me céder son serviteur. L'ombre s'épaissit et devient un drap noir qui recouvre le corps de la créature tandis qu'elle émerge lentement du sol.

Le démon apparaît toujours dans une position compacte. Recroquevillé sur lui-même. Je ne distingue d'abord que la colonne vertébrale, une courbe disgracieuse et bosselée. Puis le crâne, de forme oblongue et enfin, les bras, courts et maigres. Les ailes, encore baissées, se déploient en dernier et arrachent l'ombre au sol.

La créature s'ébroue pour en disperser les lambeaux et fixe sur moi ses petits yeux de braise. Je ne peux m'empêcher de sourire. J'éprouve à chaque invocation la sensation diffuse de vivre un accouchement.

Un Azurin. Lui et tous ceux de sa fratrie servent souvent aux conjurateurs pour espionner un tiers. Bien qu'un peu espiègles, ils restent fidèles et font de remarquables pisteurs doués de parole. Celui-ci mesure une coudée de hauteur pour une envergure d'à peu près le double. Une couleur argileuse, de vieilles ailes chitineuses et surtout une gueule sans cou, enchâssée dans les épaules. Il affiche une expression maussade qui montre combien il déteste être dérangé. Je l'adore déjà.

Il montre les dents, ou plutôt une rangée de chicots, pour m'impressionner et s'élève au-dessus de moi. Je pouffe et décroche un étui d'ivoire de ma ceinture. J'en extrais un parchemin et procède à une lecture rapide d'une connivence type dont il reste à fixer le montant. Le démon agite ses petits doigts et penche la gueule sur le côté. Je ne perds pas mon temps à négocier et lui accorde généreusement les six colombes modéhennes qu'il réclame. Des oiseaux en théorie rares et chers mais que je peux me procurer à bon prix grâce à mes

amitiés au palais des Gros.

Je pique le bout de mon pouce pour imprégner la plume de mon sang. Je signe puis tends le parchemin au démon. La mine réjouie, la langue pendue, il signe maladroitement d'une grande croix. Nous sommes liés, désormais : la connivence l'oblige pour trois jours. À condition bien sûr que Vladitch l'authentifie et la contresigne. En principe, cela ne devrait pas poser de difficulté puisqu'elle tourne à l'avantage du démon.

« Un passeur à vingt-deux plis dénommé Andelmio. Il travaille près des Communes princières. Il vient de me quitter et doit traîner le long du canal. Suis-le sans te faire remarquer. Tu viendras me voir tous les matins au pont des Lys, à six heures trente précises. Tu ne le quittes pas des yeux, ou uniquement pour venir me voir. Si tout se passe bien, je t'accorde une septième colombe. »

Il arbore un sourire pathétique et, d'une voix de crécelle, me dit :

« Ah oui, maître ! Une septième, bien grasse et farouche. Elle... »

— Ne perds pas de temps, l'interromps-je. File et sois à la hauteur.

— Bien, maître. »

Son départ ne manque pas de piquant. Il bat des ailes, s'élève et retombe plusieurs fois avant de pouvoir se stabiliser sous la voûte de l'auberge. Puis il s'élance vers une fenêtre, manque de s'y encastrer et finalement la traverse dans une plainte rageuse. Je soupire et, avant de quitter les lieux à

mon tour, dépose une poignée de pièces dans la main de l'ogre :

« Pour le carreau », dis-je.

Il est presque dix heures. Je peux encore tenter de me rendre dans le quartier d'Acier et, pourquoi pas, m'inviter à la table de la duchesse de Boldia.

En chemin, j'essaie de résumer la situation. Voilà quatre jours, un Opalin mineur est conjuré par Andelmio pour conduire une dame dans un endroit inconnu. Au cours de la soirée, à un moment que l'on ignore, ce démon disparaît. Du fait même que le passeur ne l'a pas senti rejoindre les abysses, il demeure encore en Abye. Mon intuition m'encourage à chercher de ce côté. Pourquoi cette créature reste-t-elle dans la cité si elle voulait échapper à ses maîtres ? Peut-être n'a-t-elle pas le choix ?

Les motivations de cet Opalin m'échappent. Sans compter l'étrange comportement du passeur qui ne m'a pas convaincu en quittant le Moulin sous prétexte de vouloir en finir. J'ai lancé l'Azurin sur sa piste pour m'assurer qu'il ne me cache rien.

J'espère que la duchesse va m'aider. Je songe aux connivences agitées par la main osseuse de Vladitch ce matin même et presse le pas.

III

J'AI FINALEMENT ÉTÉ ÉCONDUIT. JE SUIS TROP IMPULSIF, ON ME LE reproche assez souvent. L'âge, soit dit en passant, n'a sûrement pas arrangé mes affaires.

Au palais d'Acier, j'avais pourtant bien mené les choses. Les ogres en faction m'avaient indiqué comment trouver la duchesse, quelque part dans les méandres de l'aile nord. Par la suite, usant de ma réputation et de mon influence parmi les Gros, j'avais obtenu le concours de courtisans zélés pour me guider dans le dédale.

Je m'apprêtais à toquer à la porte des appartements de la duchesse lorsqu'une horde de prétendants surgirent des pièces avoisinantes et manquèrent de me fracasser sur les battants de bois. Mesurer trois coudées ne présente pas forcément que des avantages. En peu de temps, je me retrouvai coincé au milieu de jeunes coqs poudrés dont l'avenir semblait suspendu à cette porte close et suffisamment solide pour les retenir.

Faut-il quelle soit si belle pour les faire courir ainsi ? Ulcéré, je suis parvenu à m'extraire de la meute à la pointe de ma dague.

Une fois libre, j'ai dû prendre sur moi pour ne pas céder à la facilité et garder en mémoire que la conjuration était strictement interdite dans

l'enceinte du palais d'Acier. Dans le cas contraire, je n'aurais pas hésité un seul instant à signer des deux mains pour un Vermillon capable de balayer tous ces imbéciles. J'ai patienté près d'une heure dans un corridor, entre deux garçons pleurant à chaudes larmes. Pour finir, un serviteur est venu m'avertir que la duchesse ne recevrait que le lendemain soir. J'ai eu beau amadouer, hurler, tempêter, rien n'y a fait. La garde a fini par intervenir et me jeter hors du palais. Me débattre à une coudée du sol dans les bras d'un ogre au sourire en coin a le don de me mettre hors de moi.

Une fois dans la rue, j'ai réussi tant bien que mal à me calmer. J'ai regagné notre pension avec le cœur lourd. Ma journée était gâchée. Trop nerveux pour me glisser sous les draps, j'aurais sans doute pu mettre à profit le reste de la nuit pour achever ma petite enquête de voisinage. J'ai préféré l'alcool.

Deux heures du matin, je suis passablement saoul. Dans la salle principale, mes vieux compagnons, pour la plupart insomniaques, jouent aux cartes ou lisent à la lumière d'une chandelle. Ils m'observent à la dérobée, mal à l'aise. Ils savent, eux, que l'alcool ne me réussit guère.

« Malthus, sers-moi », ordonné-je en agitant mon verre vide.

Mes camarades piquent du nez et m'ignorent. Je leur fais peur, dans ces moments-là. Je peux devenir méchant, en blesser certains avec quelques mots bien choisis. Pourtant, cette nuit, je ne me

sens pas d'humeur cynique.

Ces vieillards veillent sur moi autant que je veille sur eux. Chacun d'entre eux incarne des souvenirs précieux de mon existence. Un passé qui tisse à travers le temps la toile de nos complicités. Seulement, les farfadets vieillissent moins vite que les humains. Un soupçon d'immortalité qui me rend triste, qui m'empêche de leur appartenir jusqu'au bout. Les enterrements se succèdent comme des chapitres que l'on ferme. En attendant que le mien close définitivement le livre de nos vies.

Décidément, l'alcool ne me réussit pas. J'attrape la bouteille tendue par Malthus, bien décidé à me saouler pour de bon.

La table s'allonge, les visages se fragmentent et, peu à peu, les voix se perdent dans les ténèbres.

Lorsque j'ouvre les yeux, le petit démon assigné à mon réveil s'emploie à me mordiller le nez. Je louche sur sa gueule et les deux rangées de dents pointues qui titillent ma chair. Je suis dans mon lit, couché dans mes habits de la veille. Ma tête résonne comme un tambour de guerre martelé par les paumes d'un géant.

Je me hisse sur les coudes et tente d'y voir plus clair. J'avise soudain une présence dans la pièce. Je sursaute, tâtonne instinctivement autour de moi pour dénicher mon poignard et me ravise en découvrant le visage de Pertuis.

« Je t'attendais », souffle-t-il.

J'acquiesce avec un grognement. Une douleur sourde me vrille les tempes.

« Tu n'as dormi que trois heures », me précise le vieil homme.

Un rôle s'échappe de mes lèvres. Dans mon crâne, le géant a accéléré la cadence.

« Trois heures... murmuré-je.

— J'ai demandé au démon de te réveiller plus tôt.

— Merci mais là, t'es en train de me tuer. »

Entre mes deux tempes, le manque de sommeil et l'alcool dansent main dans la main. Je me laisse retomber sur le lit et colle un oreiller sur mon visage.

« Maspalio ?

— Fous le camp.

— Les Gros te demandent au plus vite. Un grand malheur. »

Les mots se fraient un passage dans mon cerveau. Je repousse le coussin et tente d'oublier le naufrage de mes yeux qui s'enfoncent dans leurs orbites.

« Un héron a apporté le message. Tu veux le lire ?

— Non. »

Je balance mes jambes hors du lit et me masse doucement le front.

« Tu as beaucoup trop bu.

— Sans blague ? »

Je me lève en préjugant de ma résistance. La pièce tangué autour de moi et Pertuis se précipite pour me retenir.

« Ce message, qu'est-ce qu'il raconte ?

— Que tu dois sans tarder te rendre au palais. C'est signé d'Hornème. »

L'évocation de mon vieil ami fait refluer la douleur et m'offre un regain d'énergie. Si le Gros exige ma présence à une heure pareille, c'est qu'il a une très bonne raison de le faire.

« Prépare-moi ton poison. Je fais un brin de toilette et je te rejoins. »

Pertuis opine du chef et s'assure que je peux tenir debout avant de s'éclipser à la cuisine pour préparer un mélange explosif dont il a le secret. Une saloperie parfaitement imbuvable qui aura le mérite de me redonner un semblant de dignité et de me faire tenir jusqu'au soir.

Je constate que Pertuis pense à tout. Non seulement, il a veillé sur mon sommeil mais il a également pris soin de préparer une bassine d'eau fraîche, un linge parfumé et un verre de Dueli pour me rincer la bouche. Je m'asperge le visage jusqu'à ce que le géant installé dans mon crâne consente à prendre une pause, je me coiffe du bout des doigts, me gargarise avec le précieux liquide pour obtenir une haleine de jouvenceau et troque mes habits de la veille pour un ensemble plus sobre composé d'une simple tunique couleur gris perle, d'un chapeau à larges bords en velours noir et des bottines de daim signées par maître Scapalo.

Devant une glace en pied, je m'assure que rien ne manque. Excepté mes yeux qui ressemblent à deux raisins moisis, je peux faire illusion.

Je rejoins la salle principale où règne l'odeur

aigre de la concoction de Pertuis. Dans un silence complice, je m'assois à la table et accueille avec une grimace le bol fumant qu'il dépose devant moi.

« Une petite goutte de Morabie pour faire passer ? dis-je en prenant une voix suppliante.

— Jamais. »

Je soupire, souffle sur l'immonde breuvage et l'avale d'un seul trait. Un sourire fleurit sur le visage de Pertuis lorsque je repose le bol pour réclamer un deuxième service. Autant aller jusqu'au bout, maintenant. Le géant consent enfin à se taire lorsque j'achève mon troisième bol.

« Je dois régler une petite affaire avant d'aller au palais. S'ils envoient quelqu'un, dis-lui que je serai là-bas dans une petite heure environ.

— D'accord. »

Je m'apprête à quitter la pension et me ravise sur le seuil.

« Pertuis ?

— Oui ?

— Merci. »

Je sors et gagne le pont des Lys à pied. L'Azurin m'attend juché sur un lampier. Il se laisse glisser jusqu'au sol en poussant des petits cris ravis.

« Maître, maître ! »

Je m'accroupis pour tenir mon visage à sa hauteur.

« Alors ? »

Sa gueule dodeline. Il humecte ses lèvres d'une langue noire et pointue :

« Eh bien, votre passeur est curieux, maître. D'abord, il ne travaille pas...

— Ça, je m'en doute.

— Je l'ai retrouvé sur le quai. Il est allé directement dans une Maison aux fumées. Vous pensez bien que je n'ai pas pu le suivre à l'intérieur. En tout cas, il est ressorti moins agité.

— Tu as une idée de ce qu'il a pris ?

— Un élémentaire de vent, je pense.

— Tu penses ou tu es sûr ?

— Maître, voyons ! C'était un autre homme quand il est ressorti. Un effet aussi rapide, aussi efficace... Je ne vois qu'un élémentaire pour irriguer tout ce mauvais sang. »

Andelmio ne se refuse rien. Comme lui, j'ai goûté à cette drogue du temps où l'or coulait à flots. Je l'imagine, allongé sur sa méridienne, entouré par deux ou trois nains dont les doigts épais sculptent l'entité à la mesure de son corps. Une sensation unique de fraîcheur vous envahit au fur et à mesure que les vents qui incarnent la créature se dissolvent dans vos veines. Un seul petit détail peut gâcher le plaisir qu'on en tire : l'accoutumance. Elle vient très vite et conduit à une mort certaine lorsque le sang finit par affluer à toute vitesse vers votre cœur et le fait exploser.

« Maître ?

— Oui, continue, continue...

— Voilà. Il ressort de la Maison aux fumées, il gagne la Grande-Maîtresse où il rencontre un autre homme.

— Quel genre ?

— De ceux qui portent des encriers à la ceinture.

— Que font-ils ?

— Ils gagnent une ruelle adjacente où, dans le prolongement d'une arcade, votre deuxième lascar conjure un Cuivré.

— Fichtre !

— Je ne vous le fais pas dire ! J'ai bien failli y laisser mes ailes moi ! Heureusement, le Cuivré n'était pas là pour l'escorter. Lui et son conjurateur sont repartis aussitôt. Andelmio s'est alors engagé dans le quartier des Hasards.

— Des Hasards ?

— Eh oui, maître. Et vous savez pourquoi ?

— Non.

— Pour écumer les comptoirs des astrologues. Il en a visité des dizaines, jusqu'au soir.

— Et ensuite ?

— Il est allé au Moulin et n'est pas ressorti de la nuit.

— Le conjurateur, tu peux me le décrire ?

— Ça dépend.

— Ne joue pas à ça avec moi. Sept colombes, pas une de plus.

— On peut essayer... grommelle-t-il. Bon, il était de taille moyenne. Brun, yeux noisette. Visage rondet. Habillé d'une grande cape noire sur une tunique de soie bleu pâle. Rien de plus.

— Bien. Tu retournes au Moulin et tu ne lâches

pas le passeur.

— Qu'il en soit ainsi, cher maître. »

Je commence à croire que l'affaire n'est pas aussi simple que me l'a laissé croire Vladitch. Andelmio essaie-t-il d'organiser sa fuite avec d'autres conjurateurs ? Et les astrologues ? Que diable viennent-ils faire dans cette histoire ? Le passeur va mériter une nouvelle visite sur un autre ton que la précédente.

Je me dirige vers le quartier des Marches-en-biais et ignore le sinistre ballet des charlatans et parfumeurs qui travaillent côte à côte tant que leurs intérêts concordent. Vider la bourse des courtisans qui s'apprêtent à monter au palais constitue en soi un véritable métier.

Pour ma part, je ne crains rien. La cité m'imprègne et me protège des maladies qui flottent dans les ruelles comme des fantômes. Les humains, eux, n'ont pas cette chance et doivent s'engager, la peur au ventre, entre les murs gris des maladreries qui s'élèvent dans les environs. La misère et la souffrance ont ici pignon sur rue. Les pestiférés y vivent comme des rois et profitent de la manne providentielle vomie nuit et jour par le palais.

Des denrées périssables. Une nourriture inépuisable que les Gros, en vertu des lois abymoises, prélèvent sur chaque caravane et sur chaque voyageur qui passe en Abyrne. Cette taxe en nature remplit les greniers tout au long de l'année et assure aux condamnés des repas

fastueux. Voir ces malheureux donner des banquets dignes des plus grandes réceptions abymoisés ne me réjouit pas outre mesure. Je devrais pourtant puisque, au moins, ils meurent le ventre plein. Pour autant, cette hypocrisie de circonstance me dégoûte en laissant croire que la graisse, l'huile d'olive et les pâtisseries suffisent aux mourants. Si vous mangez, alors mourez sans vous plaindre, voilà le message délivré par les Gros.

Répugnant. Toutefois, je n'ai jamais rien fait pour que cela change. Parfois, Abyrne tolère le pire. Et moi aussi.

Je m'engage dans un labyrinthe de ruelles dont la pente s'accroît à chaque carrefour. L'odeur devient presque irrespirable. Je suis obligé de ménager mon souffle avec soin. À l'heure qu'il est, la nourriture périmée ne va pas tarder à pleuvoir du toit des greniers disséminés dans le quartier. Elle nourrira les sans-logis, des silhouettes rachitiques qui peinent sous le poids de leur grand chapeau de paille destiné à recueillir les fruits et légumes avariés qui tomberont du ciel. Leurs yeux sont déjà morts et les miens se détournent.

Il me reste un obstacle de taille à franchir, un réseau de passages étroits dont l'inclinaison nécessite l'aide d'une corde. Certains se prolongent jusqu'au bas de la colline et, l'hiver venu, tremblent sous le poids des luges somptueuses qui les dévalent à pleine vitesse. Il m'a été donné d'y assister plusieurs fois et le spectacle vaut vraiment

le coup d'œil. J'aime par-dessus tout les gestes frénétiques des courtisans qui, debout sur le flanc des engins, actionnent vigoureusement leur soufflet pour repousser l'air infecté.

J'appréhende toujours ce passage. Usée, parfois même cisailée discrètement par des voisins, la corde *officielle* destinée aux visiteurs peut se rompre à tout moment et vous condamner à une glissade mortelle jusqu'au bas de la colline.

Les paupières plissées, je juge la résistance de ce vulgaire tortis de chanvre auquel je suis censé confier ma vie. Aussi long que mon regard porte, la corde paraît solide. Je l'empoigne, tire plusieurs fois dessus : elle résiste.

Je m'assure que mon poignard est bien à sa place de manière à pouvoir m'en saisir rapidement en cas de malheur. J'ai vu des courtisans échapper à une mort certaine en freinant leur dégringolade grâce à une lame solide fichée au dernier moment dans un interstice.

J'empoigne la corde et m'engage, un œil fixé sur les fenêtres alentour. Les gens se divertissent d'un rien dans ce quartier. Certains pourraient avoir la fâcheuse idée de me bombarder. Mon corps supporte mal la montée mais, pas à pas, je me rapproche du sommet. Je le rejoins sans encombre et m'affaisse contre un mur, épuisé par l'effort.

Le palais des Gros me domine. Vertigineux et sublime. Une multitude de tourelles, de campaniles et de beffrois construits à l'intention des oiseaux

qui les recouvrent comme une chape de plumes. Il faudra qu'une fenêtre s'ouvre pour que cette chape se désagrège et devienne un immense ballet multicolore. Mais le plus beau, sans doute, tient à la fiente des volatiles qui s'est accumulée au fil des ans au point de recouvrir l'architecture d'origine. Comme un moule titanesque, les déjections ont fini par composer un relief mystérieux que les pluies sculptent et modifient saison après saison. Certains y voient la quintessence de la magie abymoise, une sudation de la pierre étouffée sous sa carapace laiteuse. D'autres y voient l'expression du chagrin des Gros condamnés à l'immobilisme.

Je n'ai pas autant d'imagination. Seuls les bras ou les visages des statues qui émergent par endroits ont su m'émouvoir, pareilles à des naufragés en sursis. Je me suis attaché à cette folie baroque, à ces Gros qui la défendent et la revendiquent. Si les maladreries de la colline me déçoivent, l'extravagance de ce palais, elle, me fascine.

J'aperçois les cadavres des derniers suicidés qui parsèment la chaussée. Leurs squelettes font l'objet d'une véritable vénération. On leur prête des vertus curatives qui poussent certains malades à improviser des tentes de fortune sur les lieux du drame. Rien de morbide, pourtant. Les squelettes appartiennent au décor. Ils y participent, même, en témoignant de cet instant fulgurant où les Gros, affranchis des lois de la pesanteur, peuvent enfin s'envoler...

Un autre s'apprête sans doute à sauter aujourd'hui. Il restera longtemps debout, au bord

d'un balcon. Il brandira dans ses mains des graines afin que les oiseaux viennent à lui et finissent par le déséquilibrer pour choisir l'heure de sa mort. Puis il basculera en avant. Les oiseaux abandonneront le corps à sa course mortelle et il s'écrasera, comme les autres, au pied d'une tour. Je ne reste jamais bien longtemps lorsqu'un suicide s'annonce. J'ai bien trop peur de découvrir un ami.

Je pénètre dans l'aile sud, sous l'œil somnolent du garde de faction. Les couloirs ne font écho qu'à mes pas. J'enjambe ici et là des corps endormis que les fêtes de la nuit ont dispersés comme des épaves rejetées par la mer. Au fur et à mesure que j'avance, les visages s'épaississent, les corps grossissent à vue d'œil. La préséance veut naturellement que les plus gros vivent au cœur du palais. Je suis bientôt forcé d'escalader des montagnes de chair pour pouvoir avancer. Leurs propriétaires grognent, ouvrent un œil injecté de sang qu'ils referment aussitôt. Aucun ne tentera de me retenir pour exiger des excuses. Ils laisseront à la faim qui dévore leur existence le soin de les réveiller. Je marche sur les ventres sans aucune hésitation, en empoignant les plis de graisse pour m'aider à les franchir. Les ronflements ont fini par couvrir le bruit de mes pas. Je parviens enfin aux escaliers menant aux étages, une frontière qu'aucun courtisan n'est en droit de franchir lorsque la fête s'achève.

La traversée m'a éreinté. J'escalade à pas lents un escalier de marbre et pénètre dans une série de galeries luxueuses, un véritable champ de bataille où s'affaire une myriade de serviteurs chargés de

nettoyer les reliefs des festins et les vomissures qui tachent murs et planchers. Une troupe armée de balais, de plumeaux, de torchons et de bassines qui redonne aux lieux son éclat d'origine avant le réveil des Gros. Ils travaillent à la lueur de lanternes capuchonnées et s'efforcent de faire le moins de bruit possible. Aucune fenêtre n'est ouverte. La fiente les a recouvertes à tel point que la lumière du jour ne nous parvient plus qu'en rayons pâles et fragmentés.

On commence à m'observer. L'entourage des Gros forme un bouclier palpable dès lors qu'on s'approche des chambres à coucher. On me reconnaît, naturellement mais les regards s'attardent et me dévisagent avec hostilité. Il règne une atmosphère inhabituelle, presque soupçonneuse. Troublé, je franchis le seuil de la chambre d'Hornème, mon plus vieil ami.

Il gît sur son lit, le bas du corps recouvert d'un drap blanc. En guise d'habit, il ne porte qu'un bonnet de nuit dont l'extrémité, longue et semblable à un tentacule de laine, s'enroule autour du poignet d'un carabin qui veille nuit et jour sur sa santé. Celui-ci m'ignore et tapote doucement le front de son maître à l'aide d'un mouchoir de soie. La chambre baigne dans la clarté diffuse des braseros. Féru d'art keshite, Hornème a consacré son royaume aux couleurs chaudes, aux mosaïques et aux tentures.

Je le considère comme un frère. Lorsque je veux échapper à Abyrne, je me réfugie ici et je m'assois à ses côtés, dans ce fauteuil de cuir noir qu'il tient à ma disposition depuis des années. Je lui parle de

la cité, de ses odeurs, de ses visages. Il m'écoute beaucoup et rit comme un enfant. Lui évoque ses désirs et ses regrets. Il porte sur nos vies un regard sage.

Je me porte à sa hauteur et distingue un mouvement sur sa poitrine, preuve que les Salanistres qu'il couve sont en bonne santé. Son corps en abrite une dizaine, lovées dans les plis du ventre et des bras. Elles y resteront jusqu'à ce qu'elles soient assez fortes pour s'extraire elles-mêmes de ce cocon graisseux. Celles qui n'y parviendront pas finiront par mourir étouffées. Une sélection naturelle qui isole les plus précieuses afin qu'elles deviennent les figures emblématiques de notre cité.

L'obésité d'Hornème me fascine au même titre qu'une sculpture. Je ne me lasse jamais de détailler les détours de la chair, l'onctuosité de ses frémissements et sa couleur de nacre. Je suppose que les carabins font des miracles pour la préserver mais il s'agit d'un secret que personne ne s'aviserait de lever. Il faut savoir se contenter de l'image que les Gros veulent bien vous offrir.

Son visage rasé ressemble à une confiserie percée de grands yeux bleus. Ils se tournent vers moi et s'illuminent :

« Mon petit, te voilà ! »

J'empoigne le pouce qu'il a levé pour marquer notre poignée de main. La mienne épouse tout juste la circonférence de son doigt bouffi.

« Tout va bien ?

— Je survis... »

Il rit, faiblement, pour éviter tout surmenage. Son cœur ne supporte aucun excès.

« J'ai une très mauvaise nouvelle à t'annoncer, ajoute-t-il. Il est arrivé un malheur, un grand malheur. Adiphoise est mort. »

Je ferme les yeux et m'assois sur le bord du lit. La nouvelle me pétrifie : Adiphoise était le seul véritable ami d'Hornème dans ce palais. Tous les trois, nous avions l'habitude de disputer d'interminables parties de cartes.

« Il s'est suicidé, murmuré-je comme une certitude.

— Non. »

Je relève les yeux, surpris.

« Son cœur ?

— Non plus. On l'a assassiné.

— Adiphoise ?

— Et de manière atroce.

— Pourquoi ? Par qui ?

— À en croire la majorité, peut-être bien toi...

— C'est censé être drôle ?

— Non.

— Tu penses bien que...

— Ne dis rien. Je sais bien que ce n'est pas toi. »

Je me suis laissé choir dans mon fauteuil :

« Explique-moi.

— Viens, tu vas comprendre. »

Des serviteurs musclés ont fait irruption dans la pièce et se sont rassemblés de part et d'autre d'une

perche d'acajou qu'ils ont fixée à l'avant du lit.

« Aux appartements d'Adiphoise », ordonne Hornème.

Tracté à la force des bras, le véhicule quitte lentement son sanctuaire et s'engage dans les couloirs du palais. Je garde le silence. Une colère sourde me fouille les entrailles. J'ai hâte d'être confronté à celui ou ceux qui ont osé formuler des soupçons à mon égard.

Nous franchissons de larges rampes qui bordent les bains et les salles de fêtes jusqu'aux appartements du défunt. Instinctivement, je serre de plus près le lit d'Hornème.

« Maspalio, me confie-t-il. Prépare-toi au pire. C'est... monstrueux. »

Je repousse le carabin qui s'est penché pour lui éponger le front et murmure à son oreille :

« Tu veux que j'entre là-dedans sans toi ? Écoute, je ne voudrais pas dramatiser mais tous ces gens, là, autour de nous, veulent visiblement me mettre en pièces.

— Ne t'inquiète pas. Tant que je serai avec toi, ils ne tenteront rien.

— Mais qu'est-ce qui se passe, dis-le-moi, bon sang ? On dirait qu'ils m'ont tous vu l'assassiner de leurs propres yeux. »

Son visage se contracte :

« C'est presque ça... Va le voir, nous parlerons après.

— J'espère bien. »

Je me redresse et foudroie du regard

l'assemblée qui murmure comme un seul homme autour de notre convoi. Puis, en prenant soin de garder la tête haute, j'entre dans la chambre d'Adiphoise.

Un décor familial se livre à l'éclat des torches. Je reconnais cette large baie vitrée qui lui servait à satisfaire ses appétits voyeurs, ses dizaines de télescopes, tous d'excellente facture et ses croquis au fusain qui s'entassaient sur les tables et à même le sol. Le talent du Gros était à la mesure de sa perversion. Les scènes qu'il captait du bout de sa lorgnette prenaient vie avec un tel réalisme que le palais organisait régulièrement des expositions consacrées à ses œuvres.

Son corps se devine sous une couverture rouge sang. Autour du lit, je distingue de nombreuses plumes orangées collées aux draps souillés.

À travers la porte demeurée ouverte, j'entends la voix de Hornème :

« Retire la couverture. Allez, regarde donc. »

J'avance une main, le cœur glacé à l'idée de ce que je pourrais découvrir et tire d'un coup sec.

Je ne cille pas malgré l'odeur qui me saisit à la gorge. J'identifie aussitôt la nature des blessures infligées. Adiphoise a été livré aux oiseaux. Dépecé et rongé sur une surface qui court du bas-ventre jusqu'aux seins.

« Des buses abymoises », me lance Hornème.

J'acquiesce en silence. Un tel meurtre suppose que l'assassin a pu acheter à nos apothicaires l'essence sexuelle de l'animal et obliger sa victime à l'avalier. Une essence rendue infiniment plus

puissante qu'à l'ordinaire, une essence qui a rendu fous les rapaces et les a forcés à creuser le ventre de la victime pour satisfaire leur instinct.

Mes poings se serrent quand je songe à la souffrance qu'il a dû endurer. Je procède à un examen plus précis et constate que ses poignets et ses chevilles ont été liés aux montants du lit. Un linge roulé en boule est enfourné dans sa bouche.

« Il a dû mourir lentement. Très lentement, dis-je. Comment se fait-il que personne n'ait entendu les oiseaux ?

— Adiphoise avait donné congé à son carabin.

— Etrange.

— Non, il avait l'habitude de le faire ces derniers temps.

— Et les serviteurs ?

— La fête battait son plein, hier soir. Une grande réception. Nos gens étaient tous réquisitionnés pour servir le souper. Je sais, Adiphoise n'aurait jamais dû se retrouver seul mais voilà, le destin a voulu que le carabin soit absent lui aussi.

— Curieuse coïncidence, non ? Il faudra l'interroger, tu peux t'en charger ?

— D'accord.

— Le destin n'a rien à voir là-dedans, certifié-je. Tu as prévenu la milice ?

— Pas encore. Avant, je veux que tu jettes un œil sur sa bague. »

Il n'a pas besoin d'en dire plus. Je connais cet instrument que tous les Gros apprennent à

manipuler dès l'enfance. La bague est constituée d'un petit alphabet circulaire, un travail d'orfèvre qui permet, d'une simple pression, d'inscrire un mot, une phrase ou une pensée lorsque la mort est imminente. À vivre dans la crainte d'une crise cardiaque, cette bague fait désormais office de testament malgré le caractère sibyllin de certains messages. Celui d'Adiphoise repose dans une boîte capitonnée de velours. Une plaque minuscule où sont gravées les dernières volontés du défunt. En l'occurrence, un nom : le mien. Pas une explication. Juste huit lettres que mon vieil ami laisse derrière lui comme une terrible accusation.

« La bague était à sa place ?

— Oui », confirme Hornème.

Je m'agenouille devant la main blafarde du mort et observe le bijou de près. Glissé à l'annulaire, il ne porte aucune trace qui prouve que l'assassin ait pu le forcer. En outre, je sais que seul un Gros peut manipuler la bague. L'authenticité du message n'est donc pas réfutable. En revanche, si l'assassin l'a laissé ici, cela prouve qu'il veut me faire porter le chapeau. Je trouve la manœuvre grossière mais les courtisans et serviteurs qui s'agitent derrière Hornème ne partagent visiblement pas mon avis.

A priori, l'assassin a forcé Adiphoise à écrire ce message puis l'a livré aux buses.

« Tu comprends mon désarroi, dit Hornème.

— C'est un peu facile, non ?

— Sans doute, admet-il d'un air sombre. Mais je doute que le sénéchal laisse passer une telle

occasion.

— Je veux qu'on nous laisse seuls un instant. Toi et moi. »

Hornème donne aussitôt ses ordres et, malgré les protestations de son carabin, obtient que nous soyons seuls.

« Je ne les tiendrai pas très longtemps, confesse-t-il.

— Je sais. Je veux juste fouiller cette pièce au calme.

— Ensuite, je serai obligé de prévenir la milice.

— Je comprends. »

Je commence à déambuler dans la pièce, l'œil attentif.

« Je suppose que tu as interrogé tout le monde ?

— Oui, mais je n'ai rien appris de plus. La porte était verrouillée de l'intérieur, la fenêtre fermée. Comme si rien ne s'était passé. »

D'expérience, je connais la manière de ne laisser aucune trace, de rentrer et de sortir d'une pièce sans déranger le moindre objet. Je ne m'explique pas la présence des oiseaux. La fouille ne m'apporte rien de nouveau jusqu'à ce que je m'intéresse de près à la baie vitrée dont un seul panneau peut s'ouvrir.

Un examen approfondi confirme mon intuition. Une éraflure, une trace imperceptible sur le loquet extérieur. Un travail admirable. Je sors sur le balcon et me penche à la recherche d'un indice précis. À ce moment-là, je pousse un cri de victoire et me tourne vers Hornème :

« Tu as trouvé quelque chose ?

— Tu te souviens du jour où tu m'as mis au défi de pouvoir m'introduire dans le palais ?

— Très bien.

— J'avais réfléchi à un détail : les traces laissées dans la fiente encore fraîche. »

Je lui explique que des pas, sans doute ceux de l'assassin, se détachent nettement sur la façade.

« Il me faut cette empreinte. Appelle un antiquaire. »

Les milliers d'oiseaux qui vivent sur l'édifice ne tarderont pas à la faire disparaître. En théorie, les antiquaires assignés au palais se chargent de récupérer les bijoux emportés par les pies. Ils disposent d'un équipement adapté pour s'engager dans le vide et escalader les parois abruptes pour atteindre les nids.

Mandé par Hornème, un gaillard maigre et longiligne se présente. Je l'entraîne sur le balcon et lui montre les traces visibles en contrebas.

« Tu les vois ?

— Oui.

— Tu m'en rapportes une. Ne perds pas de temps. »

L'antiquaire s'exécute et, avec une aisance fascinante, s'engage dans le vide. En quelques instants, il se retrouve à près de cent coudées du sol, au milieu des oiseaux qui planent entre les beffrois. Son sang-froid m'impressionne. À l'aide des crochets fixés aux pieds et aux mains, il progresse comme une araignée jusqu'à l'empreinte

la plus proche et entreprend d'en tailler rapidement les contours pour l'extraire de sa gangue. Il la glisse dans sa besace et rejoint le balcon. L'objet qu'il me tend ressemble à un moule de plâtre à l'odeur déplaisante. Les rainures laissées par le pied de l'assassin sont parfaitement identifiables.

Impossible.

Une griffe brûlante se referme brutalement sur mon cœur. Je m'efforce de rester impassible, de ne rien trahir de mon émotion mais l'impensable vient de se produire. Je reconnais sans mal cet arc étoilé de petites encoches aux deux extrémités de la chaussure. Je porte les mêmes aux pieds.

Un modèle unique, des bottines fabriquées par un artisan, sur mes recommandations. Hornème et l'antiquaire n'ont pas remarqué mon malaise.

« Bon, dis-je d'une voix aussi maîtrisée que possible. Il faut la montrer aux proches d'Adiphoise, s'assurer qu'aucun courtisan n'a quitté les lieux depuis cette nuit. Je ne pense pas que cela donne grand-chose mais on peut toujours essayer. »

Hornème pose les yeux sur moi. J'ai cru pouvoir lui mentir mais l'amitié qui nous lie depuis tant d'années a fait son œuvre. Il se contente d'un regard sur mes bottines et d'un sourire énigmatique.

Je ne dis rien, le moule entre les mains. La mise en scène de l'assassin révèle un travail minutieusement préparé. Aucune improvisation. Je songe à la nuit passée. À Pertuis aussi, qui se

trouvait à mon chevet lorsque je me suis réveillé. Se peut-il qu'il ait subtilisé mes bottines ? Non, pas lui, pas ce vieux compagnon. Une autre explication, plus plausible, me vient à l'esprit : le cordonnier. D'une manière ou d'une autre, l'assassin le connaît et a exigé des bottines identiques aux miennes. Je vois plus loin et pressens que les traces font partie intégrante de la mise en scène, qu'il les a laissées à dessein afin que je les trouve et qu'elles m'accusent.

L'adversaire est bien plus coriace que prévu. J'ignore ses motivations mais elles risquent de me coûter très cher si je ne reprends pas l'initiative. On veut m'abattre, me mettre hors d'état de nuire mais pour quelle raison ? Je ne menace plus personne depuis ma retraite anticipée. Une vengeance oubliée, un mari jaloux ? Je n'y crois pas. Peut-être une affaire en cours ? Le vol d'enseigne me paraît bien insignifiant. Restent Andelmio et l'enquête diligentée par Vladitch. Il se peut qu'on veuille m'empêcher de fouiller de ce côté-là.

La voix d'Hornème interrompt le cours de mes spéculations :

« Tu as fini ? Dans ce cas, retournons à mes appartements. »

Nous nous retrouvons dans sa chambre. Une fois le carabin congédié, un silence pesant s'installe. Il le brise le premier :

« Si ces empreintes sont les tiennes, cela ne prouve rien, me souffle-t-il. Pour moi, en tout cas.

— Merci mais il s'agit d'un modèle unique. Je présume que l'assassin m'a suivi chez le cordonnier.

— Cela devient délicat. Un serviteur finira bien par reconnaître le moulage. Plusieurs fois, tu as confié tes bottines pour qu'on les cire avant ton départ.

— Je sais.

— Qui aurait pu organiser tout cela ?

— Pour l'instant, je n'en ai pas la moindre idée.

— Tu en es sûr ? »

Je lève les bras au ciel :

« Tu imagines combien d'ennemis je compte dans cette ville depuis que j'y suis né ?

— On parle tout de même d'un ennemi capable de s'introduire dans le palais des Gros, d'assassiner l'un des nôtres et de te faire accuser.

— C'est vrai. Et peu importe qu'il ait agi lui-même ou qu'il ait payé quelqu'un pour faire le sale boulot. Dans ce cas précis, un assassin pareil doit coûter une fortune.

— Je suis d'accord.

— Tu vas prévenir la milice ?

— Je n'ai pas le choix. Tu as intérêt à te débarrasser de ces bottines au plus vite.

— Cela ne servira à rien. Ils finiront bien par trouver le cordonnier.

— À moins que ce dernier ne puisse pas témoigner.

— Ne compte pas là-dessus.

— Je m'en doutais... Mais que vas-tu faire alors ?

— Je suis coincé. Je dois avancer sur une affaire sérieuse que m'a confiée Vladitch.

— D'ici quelques jours, le sénéchal va se faire un plaisir de débarquer chez toi. Je peux faire pression pour retarder l'enquête mais ça n'ira pas bien loin.

— Fais-le, s'il te plaît. Désormais, je compte les heures.

— Je le ferai. »

Je quitte mon fauteuil pour venir éponger son front avec douceur :

« Merci, Hornème.

— Ne dis pas de bêtises. La perte d'Adiphoise m'enrage mais je n'arrive même pas à être triste. Un temps viendra pour pleurer. D'ici là, je veux qu'on trouve le coupable. Qu'il paie pour son crime.

— Crois-tu qu'on cherche à t'atteindre ?

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas. Une idée, comme ça. Adiphoise est mort et théoriquement, je suis censé suivre le même chemin... Deux membres de notre petit trio éliminés. Il ne reste que toi. Renforce la garde et promets-moi de ne jamais rester seul.

— Ne t'inquiète pas. File avant que les courtisans veuillent se faire justice sans attendre l'avis du sénéchal. »

Je serre son cou épais entre mes bras et dépose

un baiser sur son crâne rasé. Puis je quitte le palais.

Dehors, des mendiants par centaines s'agglutinent aux portes et forment une vaste cour des miracles où personne ne s'aviserait de soulever les capuchons baissés jusqu'au menton. Le vacarme gronde, partagé entre les cris des oiseaux et la plainte lancinante des crécelles.

Au bas de la colline, je m'aperçois que j'ai oublié d'acheter les colombes promises à l'Azurin. Une autre fois. Je n'ai ni la force ni le cœur de remonter. La fatigue et la tension accumulée dans les murs du palais ont eu raison des miracles accomplis par le breuvage de Pertuis. Je dois dormir un peu avant de tenter ma chance une nouvelle fois auprès de la duchesse de Boldia. Je fais néanmoins le détour chez mon cordonnier et entends, de sa propre bouche, qu'il n'a jamais fabriqué une autre paire que la mienne.

Perplexe et épuisé, je rallie la pension, fonce tout droit dans ma chambre et ferme la porte à clé. Dormir pour retrouver un semblant de dignité et pouvoir réfléchir calmement à la suite des événements, voilà la seule chose qui me préoccupe. Je m'écroule et me roule en boule dans la couverture. Je m'endors dans l'instant, pressé d'échapper au réel pour quelques heures.

IV

« MOI, JE CROIS QU'IL DORT.

— Et moi je pense qu'il nous entend.

— Qu'il ouvre les yeux, alors ! »

Je me réveille. Odeno le cul-de-jatte, penché sur mon visage, pousse un soupir satisfait. Quant au diabolotin qui soutient son torse à bout de bras, il se contente de me dévisager, la mine soucieuse.

« Il n'est pas bien frais, dit-il.

— Il travaille beaucoup, rétorque Odeno.

— Suffit, vous deux ! grommelé-je. Quelle heure est-il ?

— Près de huit heures du soir, répondent-ils en même temps.

— Odeno, prépare-moi un bain chaud, veux-tu ?

— Vous ne soupez pas avec nous ?

— Non. Un rendez-vous important, avec une duchesse.

— Et nous ne sommes pas invités, bien entendu ? » s'exclame le diabolotin.

Odeno lui assène une claque sur la nuque.

« Vas-tu arrêter de dire des âneries ! Ce n'est pas le moment !

— Ce n'est jamais le moment, marmonne le démon. Moi, je trouve que messire Maspalio ne

s'intéresse plus vraiment à toi, ni aux autres, d'ailleurs. Cette pension n'est pas un mouvoir, n'est-ce pas, messire ? »

J'attrape la figure du diabolotin dans une main.

« Tu as perdu tes bonnes manières, mon petit. Contente-toi de porter Odeno. Pour autant que je le sache, tu ne fais pas vivre cette maison.

— Des grands mots, messire ! Vous achetez leur présence, voilà tout !

— Tais-toi. Et aide ton maître pour le bain. »

Je m'abandonne aux bons soins de ce cher Odeno que d'autres pensionnaires ont rejoint. On me frotte, on me récuré de la tête aux pieds. Puis on me sèche, on me coupe les cheveux de près. Enfin, on apporte les costumes que j'enfile de bonne grâce aux yeux de tous. Après des conciliabules interminables, on élit le costume qui correspond le mieux aux circonstances. Je suis libre ! Il est presque dix heures et demie.

Avant de partir, je fournis la description du conjurateur rapportée par mon démon et demande à ce qu'une enquête soit menée dès cette nuit pour tenter de l'identifier. Une fois dans la rue, je loue au plus vite une chaise à porteurs qui me dépose au pied du palais d'Acier.

À l'éclat de la lune, j'admire la pureté de l'édifice, la surface lisse des tours et des murs qui se confondent dans la pénombre. J'adresse un bref salut aux ogres de faction et m'enfonce dans le palais pour rejoindre les appartements de la duchesse.

La soirée commence mal. Aux portes de la dame patientent sept jeunes hommes fort bien habillés. Je les dépasse pour entrer mais une main ferme me retient par la manche :

« Eh bien, mon vieux, ne soyez pas si pressé. Vous savez bien qu'il y en aura pour tout le monde. »

Je fais volte-face et dévisage l'imprudent.

« *Mon vieux ?* »

Je ne supporte pas les familiarités à mon égard. Je repousse sa main, saisis mon poignard et en pose la pointe sur la gorge du bellâtre :

« Mon garçon, je me vois contraint d'exiger des excuses. »

Il blêmit et, du regard, cherche du secours auprès de ses compagnons. Ces derniers s'écartent et refluent dans le couloir. Je cède à la provocation et actionne l'une des deux lames sautantes. Elle jaillit avec un claquement sec et trace un sillon rougeâtre sur sa joue.

« Une autre cicatrice, jeune homme ?

— Je... je m'excuse, messire.

— Allez, du vent, maintenant. »

Il s'éclipse, une main pressée sur sa joue. Voilà l'histoire de ma vie : à vivre parmi les humains, un farfadet finit par croire que tout ce qui dépasse trois coudées est forcément agressif. Que voulez-vous ! Dans la rue, notre champ de vision nous promène à hauteur des ventres et toutes ces bedaines finissent par vous lasser et à vous persuader qu'un humain se résume peut-être à

cela.

La porte s'ouvre sur un serviteur en livrée noir et or qui m'invite à le suivre. Les appartements de la duchesse dessinent un véritable labyrinthe : de déambulatoires en corridors, de galeries en coursives, nous marchons pendant près d'un quart d'heure avant de marquer une pause devant une lourde porte en bois.

« Prince, dit-il en s'inclinant. Vous pouvez entrer. »

Je m'exécute.

Le temps d'un battement de cil, je suis saisi d'un vertige. Je me raccroche au chambranle de la porte et, le souffle court, observe la prétendue duchesse de Boldia.

Treize femmes. Parfaitement identiques.

Elles dévoilent leur beauté glacée à la lueur d'un lustre aux chandelles parfumées. Des jeunes femmes aux cheveux blonds et raides, au teint de porcelaine et aux yeux de biche. Mon regard s'attarde malgré lui sur leurs corps souples drapés de légères tuniques de soie pastel.

« Maspalio, Prince-voleur, pour vous servir. »

Les duchesses siègent dans une pièce construite en demi-lune, lovées dans des fauteuils tendus de soie grenat. Elles gardent le silence et m'épient d'un œil concupiscent. Je m'évertue à garder une posture digne d'un farfadet bien que j'aie la sensation désagréable d'être évalué comme un vulgaire morceau de viande.

Ma seule présence les intrigue. Visiblement, les

sept bellâtres étaient attendus.

« Nous sommes la duchesse de Boldia », me dit la première de gauche.

La voix est suave et sucrée.

« Je viens pour une affaire précise », déclaré-je.

Petits rires discrets et clins d'œil appuyés d'une demoiselle à l'autre. Celle qui les a présentés s'adresse à moi avec une expression amusée :

« Il va de soi que les affaires que nous traitons ici requièrent la plus parfaite précision. Mais cela signifie peut-être que vous avez déjà fait votre choix ? »

Des jambes se croisent et se décroisent dans un délicieux froissement de soie. L'atmosphère sensuelle qui règne dans ce boudoir commence sérieusement à me troubler.

« Je viens pour parler d'Andelmio le passeur. »

Les demoiselles font la moue et me jettent des regards désappointés. Mon interlocutrice fait un signe et les duchesses se lèvent avec grâce.

Nouveau vertige. Jusqu'ici, la pénombre m'avait empêché de distinguer une caractéristique primordiale de ces dames. Ce sont des siamoises, soudées les unes aux autres par l'épaule. Pareilles à une rangée de soldats, elles s'avancent et se referment en cercle autour de moi. Je me retrouve cerné par treize femmes sublimes qui n'en font qu'une et qui, en outre, me dépassent d'une bonne coudée.

Je rougis.

Des doigts s'immiscent dans mes cheveux,

d'autres exercent une pression délicate sur ma nuque. Ma première impression se confirme : me voilà ravalé au rang d'un mets qui, je l'espère, s'avère consommable à leurs yeux.

Je fais une ultime tentative :

« L'affaire est de la plus haute importance. Je recherche l'Opalin et... »

Un index se pose avec douceur sur mes lèvres.

« Il faut être à la hauteur, petit farfadet, susurre une voix malicieuse. Pour nous entendre parler du passé, il faudra mériter le présent. »

Soyons réalistes, j'ai cinquante-trois ans, songé-je au moment où un sein rond sculpté par la soie s'écrase doucement contre mon nez. Deux autres se pressent contre mon dos. Je perds pied. Des mèches blondes me caressent le front, des mains s'aventurent sous l'étoffe de mon pourpoint.

« Il faut découvrir celle qui fut conduite par Andelmio, me souffle-t-on à l'oreille gauche.

— Seule la qualité de vos étreintes vaudra qu'elle se dénonce », murmure-t-on à celle de droite.

Une main saisit mon entrejambe. Ma volonté disparaît dans un frisson et, le cœur léger, je m'abandonne aux cent trente doigts de la duchesse.

Soyons à la hauteur.

J'ai bien cru mourir treize fois. Ceci étant, sans fausse modestie, je crois bien avoir tenu mon rôle. Je ne prétends pas avoir fait des miracles mais les duchesses ont consenti à désigner celle qui fit le

voyage avec Andelmio.

L'aurore pointe derrière des rideaux de velours qui frémissent avec la brise. Alanguï, je tiens ma tête sur le ventre d'une demoiselle et observe, dans son prolongement, les visages endormis de ses sœurs.

Après la visite discrète d'un chirurgien d'acier, la magie a opéré pour les séparer. J'ai vu un Danseur virevolter, des étincelles crépiter et finalement la protubérance de chair qui liait les épaules se rétracter en ne laissant aucune trace. Je me fiche bien de savoir quelles perversions cultivent ces femmes pour vouloir rester ainsi, accrochées les unes aux autres. En avoir une pour moi tout seul me suffit amplement.

« Tu es bien silencieux, Prince.

— Je pensais à Abye.

— Et ?

— Elle seule pouvait m'offrir une nuit aussi singulière.

— Nous sommes venues pour elle. Pour ses charmes.

— Et avant, que faisiez-vous ?

— Tu es trop curieux.

— Je pensais avoir gagné ce droit. »

Elle rit et me caresse le crâne.

« Tu n'as rien gagné. Crois-tu qu'il suffise d'une nuit ?

— Je pensais avoir fait impression.

— Tu n'as vécu qu'un préambule.

— Un préambule ?

— Tu imagines qu'un seul petit farfadet est en mesure de nous satisfaire ?

— Les cocus qui m'ont harcelé te diraient oui.

— Tu as été valeureux mais cela ne suffit pas toujours. »

Je rafle une figue dans une corbeille de fruits déposée par un serviteur.

« Parlons de l'Opalin.

— Je t'écoute. Que veux-tu savoir ?

— Tout. Commence par me parler de lui.

— Un Opalin de bonne facture. Grand et joliment bâti.

— Rien de particulier.

— Un soupçon de féminité, peut-être.

— C'est-à-dire ?

— J'ai l'habitude des Opalins. Celui-ci avait des gestes moins machinaux, plus délicats. Je ne sais pas... c'est juste une impression. Ses mains étaient attentives, parfois même à la limite de l'insolence.

— Il te désirait ? »

Elle hésite et attrape à son tour une figue.

« Non, je ne crois pas. Je sais quand un homme me désire mais lui... non. Plutôt une envie de toucher, sans arrière-pensée. Peut-être du désir mais très maîtrisé, très esthétique.

— Hum... Où êtes-vous allés ?

— Au Capitule. Je suppose que tu connais. »

Évidemment. Aucun Abymois n'est censé ignorer la plus célèbre Maison aux fumées, dont les

dix tours figurent les pétales d'une fleur.

« Tu es familière des lieux ?

— Disons que j'aime y goûter aux substances qui entretiennent ma beauté.

— As-tu une idée du moment où a pu disparaître l'Opalin ?

— Aucune.

— Essaie de te souvenir. Je sais qu'il ne s'est pas présenté à l'embarcadère au petit matin mais durant la nuit ? Tu ne l'as jamais aperçu ?

— Non. Seulement le lendemain. »

Je sursaute, abandonne son ventre et me tourne vers elle :

« Quoi ?

— Oui, il est revenu. Je suis retournée au Capitule la nuit suivante. En louant les services d'un autre passeur, bien entendu. Je voulais qu'il conjure un démon digne de confiance. J'ai vu l'Opalin d'Andelmio sur une passerelle. Il m'observait, il m'espionnait.

— Tu en as parlé à Andelmio ?

— Je ne sais plus. C'est important ? »

Je ne réponds pas. Je réfléchis à ce qui aurait pu pousser le démon à la suivre. Le désir ? Cela me surprendrait, bien qu'on ne soit jamais sûr de rien avec les abysses. Autre possibilité : il cherche à la tuer. Dernière hypothèse, enfin, plus compliquée mais tout aussi plausible : cet Opalin est habité par un ancien conjurateur victime de l'Artificier. L'âme du défunt a échoué dans l'ombre utilisée par Andelmio et le conjurateur, pour une raison que

j'ignore, a décidé d'échapper à l'attention du passeur pour suivre la duchesse.

Je commence à m'y perdre et demande :

« Tu as des ennemis ?

— Je ne compte plus les prétendants qui nous ont déçues et que nos gardes ont été obligés d'expulser par la force. Autant d'ennemis que de chagrins d'amour.

— Je vois... Tu n'as pas revu l'Opalin depuis ?

— Jamais.

— Et tes gardes ?

— Je leur ai demandé d'être vigilants et aucun ne m'a alertée.

— Il me faudra peut-être la liste de vos courtisans et...

— Ne rêve pas, Prince, soupire-t-elle en épousant ma cicatrice du bout du doigt. Et puis, assez de mots, assez de questions. Nous sommes tous les deux, profitons-en.

— Non, affirmé-je en échappant à ses bras.

— Tu pars ?

— On m'attend. Et je veux passer au Capitule dès que possible. »

Elle m'attrape le bras :

« Reste... Tu n'as pas d'affaire plus importante que celle-là. »

Ses doigts se referment sur mon sexe. Je déglutis, évite son regard brillant et me faufile hors du lit. Son visage se durcit et la colère qui, soudain, enflamme son visage, la rend encore plus

belle :

« Très bien. Alors va-t'en. Disparais avant que j'appelle les gardes. »

Elle se retourne pour embrasser la nuque de sa voisine. Puis, elle épouse le creux de son dos du plat de la main en me jetant un regard de biais. Le désir revient en force, je dois fuir cet endroit avant de succomber à nouveau.

Les courbatures gâchent ma promenade matinale qui doit me mener au pont des Moindres Désirs. Le pas lourd, j'apprécie néanmoins la richesse de l'instant, cette complicité muette et revigorante avec la cité. À la lueur gracile des feux follets, j'emprunte les rues étroites et hume le parfum des pierres moussues qui bordent les canaux.

Perché au bord du parapet, l'Azurin me regarde approcher avec une mine renfrognée.

« Quelles sont les nouvelles ? demandé-je.

— Mauvaises et dangereuses, grogne-t-il.

— Le Cuivré ?

— Non, maître. Celui-là, j'ignore ce qu'il est devenu. Mais votre passeur, lui, devient dangereux.

— Il t'a repéré ?

— Mais non ! » s'exclame-t-il, vexé.

Il croise les bras sur sa poitrine et se met à sautiller nerveusement.

« Moi, je veux bien le suivre, maître. Vous m'avez appelé pour ça. Seulement, qu'on respecte

mon travail ! Qu'on ne me prenne pas pour un imbécile !

— Du calme. Que se passe-t-il ? L'Artificier est déjà derrière lui ?

— Hein ? L'Artificier le traque ? Et vous ne m'avez rien dit ? Je n'en reviens pas ! C'est un comble ! L'addition va être sacrément salée, maître !

— Ça va, passons. On verra pour le prix plus tard.

— Oui, j'y compte bien. Bref... En plus de l'Artificier, votre passeur va devoir compter avec un Incarnat.

— Diable !

— Non, un Incarnat, j'ai dit.

— Très drôle. »

Je me souviens du jour où Vladitch m'a mis en garde contre les Incarnats. À l'image des Pourpres, ces démons exigent des années en guise de salaire. Des années au sens propre : lorsque vous les conjurez, vous vieillissez aussitôt d'un nombre d'années fixé par la connivence. Il faut croire qu'un conjurateur a accepté de payer le prix fort pour faire suivre Andelmio.

« Maître, on ne peut pas continuer comme ça. J'exige de faire viser la connivence par un Advocatus. Les risques sont trop importants.

— Allons, il ne reste qu'une journée !

— Rien à faire. Croiser la route d'un Incarnat, ça se paie et je tiens absolument à ce que cela soit marqué noir sur blanc.

— Très bien. Nous irons voir Vladitch une fois que tu m'auras raconté le reste.

— D'accord. Andelmio ne quitte plus le Moulin mais ne renonce pas. J'ai surpris un conciliabule entre deux Obscurantistes dans l'impasse. Maintenant que je sais pour l'Artificier, je comprends mieux. Tous deux discutaient du prix à fixer pour protéger Andelmio.

— Il a perdu la tête. Ça ne sert à rien.

— L'Artificier n'est peut-être pas une fatalité ? Il tente sa chance.

— Ridicule, crois-moi. Revenons à ses déplacements. Tu as laissé entendre qu'il était sorti ?

— Oui, pour se procurer des encres. Vu les quantités, il doit espérer pouvoir tenir un siège avec ce qu'il a acheté. Une véritable fortune, plusieurs milliers de deniers. L'encrier se frottait les mains... Voilà, c'est tout. Le reste du temps, il se retranche dans le Moulin. »

Les questions se bousculent dans ma tête. D'abord cette mystérieuse rencontre avec un conjurateur et son Cuivré, la visite aux astrologues, cette vaine tentative de vouloir échapper à la sentence de l'Artificier et maintenant, cet Incarnat... Andelmio cherche à me tromper.

« Cet Incarnat, tu es bien certain qu'il surveille le passeur ?

— Absolument, maître. Ni plus ni moins.

— Bon. Allons voir Vladitch. »

Nous gagnons ensemble le quartier du Lierre pour rencontrer l'Advocatus. Nous finissons par le dénicher à la table d'une auberge cossue, attablé devant les reliefs d'un repas. L'ogre se tient debout derrière lui, les bras croisés. Je commande un Morabie et m'assois face à Vladitch. L'Azurin se pose au bord de la table.

« Maspalio... »

L'Advocatus m'accueille en ouvrant les bras. Je désigne le démon :

« Je viens résilier ma connivence avec lui, dis-je.

— Allons, pas si vite. Parlons d'abord de notre petite affaire, non ?

— Non, tu résilies et ensuite, on cause.

— Comme tu voudras. »

L'Azurin comptait visiblement profiter de la situation pour marchander sa dernière journée. Surpris par ma requête, il s'est interposé entre l'Advocatus et moi :

« Eh, attendez ! Je n'ai pas demandé une annulation. J'ai simplement suggéré une évaluation de mon salaire au regard des risques encourus. »

Je l'écarte sans ménagement et m'adresse à Vladitch :

« Tu résilies. Je ne veux plus le voir. »

La provocation fait mouche. Le démon perd son sang-froid, s'agite et commence à menacer l'Advocatus. Ce dernier, manifestement irrité par ses familiarités, finit par saisir le parchemin que je

balance négligemment du bout des doigts et le déchire d'un geste sec.

« Connivence annulée. »

L'Azurin médusé cesse aussitôt sa comédie et proteste :

« Vous êtes fou ?

— Pardon ? »

La voix de Vladitch a convaincu le démon qu'il valait mieux ne pas insister.

« Tu appartiens à nos ombres, proclame l'Advocatus. Disparais, maintenant. »

Mon sourire goguenard arrache une plainte sourde à l'Azurin. Il nous abandonne dans un battement d'ailes.

Une serveuse s'approche et me sert mon Morabie. J'y trempe les lèvres avec satisfaction et dévisage Vladitch. Il s'impatiente. J'aime assez le rendre nerveux et poursuis ostensiblement ma dégustation.

« Bon, s'impatiente-t-il. Où en es-tu ?

— À toi de me le dire.

— Je n'ai ni le temps ni l'envie de jouer avec toi.

— J'ai la nette impression que c'est exactement ce que tu fais depuis que tu m'as confié cette affaire.

— Tu es fatigué, cela se voit. »

Je repose ma tasse et plante mon regard dans le sien :

« Jouons cartes sur table.

— Mais de quelles cartes parlons-nous ? Je ne te cache rien.

— Andelmio est suivi par un Incarnat. Tu peux m'expliquer ?

— Je n'en savais rien.

— À d'autres.

— Je t'assure. »

Je laisse passer un silence.

« Admettons. Mais un Azurin suffisait à le suivre. Quelle raison pourrait pousser un conjurateur à sacrifier des années de sa vie pour assigner un Incarnat à une besogne pareille ?

— À toi de me le dire, sourit-il.

— Ton affaire commence à me déplaire.

— Je n'ai jamais prétendu qu'elle serait de tout repos.

— Tu es bien certain de m'avoir tout dit ?

— Je n'ai omis aucun détail. »

Mon instinct se hérissé. Il ment, j'en ai la certitude mais je n'ai pas les moyens d'aller plus loin. On ne menace pas un *Advocatus Diaboli* à moins d'aimer les feux d'artifice.

« Andelmio a rendu visite à plusieurs astrologues. Cela t'évoque quelque chose ?

— Non.

— Et un conjurateur accompagné d'un Cuivré ?

— Non plus.

— Tu ne m'aides pas beaucoup.

— Ce n'est pas moi qui dois résoudre cette affaire. »

Je hoche la tête et achève ma tasse.

« Pour information, on m'accuse de meurtre. Au palais des Gros », conclus-je.

Il se contente de hausser un sourcil.

« Et, pour mon information personnelle, tu es coupable ? »

Je me contente d'un rictus et quitte l'auberge d'humeur maussade. Depuis quelques jours, le fil de ma vie prend des détours hasardeux. Je sens la cité m'échapper, je sens son hostilité. J'ai besoin de toucher à ses racines pour me rassurer, pour évacuer cette pression diffuse à laquelle je ne suis plus habitué.

Je me sens vieux, je crois. Et déprimé. La nuit en compagnie des Boldia m'a laissé un goût amer. J'ai pris du plaisir mais un plaisir fugitif qui m'éloigne d'Abyrne. Comme si je l'avais trompée, elle et ses souvenirs.

Alors que je devrais rejoindre sans tarder le Moulin pour secouer Andelmio ou rentrer à la pension pour m'enquérir des recherches menées par mes compagnons, je me laisse dériver vers *L'Étoile du Matin*, une vieille tour qui se dresse au milieu d'un large canal et qui, avant de devenir une taverne, servait à la milice comme poste de garde. Faute de moyens pour l'entretenir, les autorités ont abandonné l'édifice à une vieille méduse que les anciens comme moi connaissent bien et respectent comme leur mère. Elle règne sur sa tour comme une reine et, surtout, prépare le meilleur civet de lièvre de la ville.

Je m'accorde cette escapade sans remords et

emprunte une gondole pour rejoindre l'embarcadère branlant qui épouse la circonférence de la tour. Dès mon entrée, l'odeur m'enivre. La pièce principale occupe les deux tiers de l'espace et culmine à quinze coudées de hauteur. Quelques tables usées, des bancs sommaires, le confort est très relatif mais il y a cette grande cheminée où grille lentement le gibier. Assise sur son éternel tabouret, Aria veille sur la cuisson avec vigilance et tourne inlassablement la poignée qui actionne les broches ruisselantes. Les habitués viendront pour déjeuner ou souper. À cette heure-ci, seule une poignée d'inconnus ont trouvé refuge dans l'établissement et discutent à voix basse dans un coin de la pièce.

Je prends le temps qu'il faut pour observer Aria. J'aime les certitudes qu'elle incarne, les rides de son visage qui ressemblent à nos canaux et ses serpents, des vipères couleur lavande qu'elle noue en queue-de-cheval.

Je la rejoins et m'installe sur le rebord de l'âtre. Ses yeux translucides m'examinent avec attention :

« Bonjour, Prince.

— Salut, Aria. Je suis heureux de te voir. »

Elle plisse le nez.

« Tu sens le parfum. As-tu enfin trouvé femme à ton goût ?

— Pas vraiment. Une duchesse de passage.

— Toujours ce goût du luxe.

— Crois-moi, je n'ai pas forcé...

— Donne-moi des nouvelles. Comment vont

Capizzo et Demestrio ? Et Pertuis, toujours penché sur son traité ? Je ne les vois plus beaucoup par ici.

— Ils vont bien. Mais ils s'encroûtent un peu. La routine les grignote et moi, je n'ai pas trop le temps de m'en occuper.

— Des problèmes ?

— Franchement ? Oui.

— Ta petite mine déconfite m'inquiète. Raconte-moi.

— Je ne sais même pas par où commencer.

— Essaie par le début ?

— Vladitch, l'un de mes Advocatus, a racheté toutes mes connivences pour m'obliger à travailler pour lui. En l'occurrence, il m'a demandé de retrouver un démon. Rien de bien compliqué, a priori. Un Opalin conjuré par un passeur pour escorter une duchesse.

— Celle de cette nuit ?

— Oui. »

Elle pouffe. Des serpents frissonnent sur son dos. J'ignore l'interruption et poursuis :

« Le passeur est traqué par l'Artificier. Il joue l'homme aux abois mais, en réalité, il mène ses petites affaires.

— De quel genre ?

— D'un genre que je ne m'explique pas. Il rend visite à des astrologues, par exemple.

— Peut-être croit-il que les astres le renseigneront sur l'heure de sa mort ? »

J'opine de la tête, sans conviction.

« Le pire, c'est l'incarnat.

— Tu me fais peur.

— Il suit le passeur, tu imagines ? Un Incarnat qui fait office de pisteur.

— Curieux.

— Ce n'est pas tout. On m'accuse du meurtre d'un vieil ami. Adiphoise, un Gros.

— Oui, je le connaissais. Tu n'es pas encore recherché par la milice, au moins ?

— Cela ne va pas tarder. L'assassin a laissé des preuves sacrément probantes pour me faire accuser à sa place.

— Tu le connais, cet assassin ?

— Non.

— J'espère que tu as pris des dispositions pour tes pensionnaires si jamais tu étais arrêté.

— Ne t'en fais pas. Ils ont de quoi vivre pour les trente prochaines années.

— Il faut bien s'occuper d'eux, ils n'ont que toi.

— Et moi, je n'ai qu'eux. »

Son visage se ferme et son regard se perd dans les flammes de la cheminée.

« À ta place, j'irais secouer ce passeur, je trouverais ce démon et je ne remettrais plus les pieds dans la pension avant d'avoir découvert quelle est la petite crapule qui a assassiné Adiphoise. Tu peux dormir ici, si tu veux.

— Merci, Aria.

— Bon, maintenant, du balai. J'ai vu un

farfadet dépité entrer chez moi. Je veux voir sortir un Prince-voleur. Redresse la tête, bombe le torse et va asticoter ce passeur comme il faut. Allez, allez, dehors ! »

Je la serre un long moment contre ma poitrine. Elle finit par se dégager et me repousse vers la porte d'entrée. J'emporte avec moi l'étincelle de complicité et d'amour qui brillait dans ses yeux et grimpe, le cœur plus léger, dans la gondole.

Un soleil au zénith enflamme les toits d'Abyme. Je marche à pas lents en direction du Moulin. Mon regard s'attarde sur le renforcement des portes cochères. Je n'oublie pas qu'un Incarnat rôde dans les parages.

Avant de me présenter au passeur, je me dois de prendre les précautions d'usage. Cette fois-ci, je viens pour obtenir de vraies réponses et la partie risque d'être serrée. Si Andelmio décide de me tenir tête, je dois avoir les moyens de le faire plier. Les mages ne me laisseront pas menacer un client au sein même de leur sanctuaire. La discrétion est de mise.

Je fais un détour jusqu'à l'échoppe de maître Sion, un vieux conjurateur qui a bâti sa fortune grâce aux marées d'onyx qui, la nuit venue, se répandent dans certaines rues abymoises. Un phénomène très rare et localisé qui s'apparente aux sudations démoniaques du royaume de l'Outrerive à la surface de notre cité. Je l'ai vécu à plusieurs reprises et le souvenir me hante. Les ombres prennent corps et forment un liquide poisseux qui colle aux semelles. La marée laisse

des traces, notamment ces coquillages à la carapace noire et luisante qui, aujourd'hui, motivent ma visite chez maître Sion. Il est absent mais je suis reçu par l'un de ses adjoints qui me connaît et finalise rapidement la transaction. Je paie sans sourciller la petite fortune exigée et empoche mes coquillages.

Quelques instants plus tard, je repère une cour discrète et en inspecte le sol à la recherche d'une ombre intéressante. Celle qui s'étale sous l'auvent d'une vieille remise fera l'affaire. Je prépare mon matériel et commence rapidement l'invocation. Cette fois-ci, j'en appelle à la grande famille saphirine. En l'occurrence, des démons mineurs délaissés par la plupart des conjurateurs. Un tort. Ces créatures se dissimulent à merveille dans les plis d'un vêtement et deviennent, entre de bonnes mains, une arme redoutable.

Les deux démons apparaissent. De la taille d'un ongle, ils ressemblent à deux frelons hérissés de pointes et bourdonnent au-dessus de ma paume. Lorsque je jugerai bon de les utiliser, ils mourront en explosant. Leurs aiguilles se disperseront dans toutes les directions avec une vélocité suffisante pour déchiqueter une cote de mailles.

En attendant, je leur dois un repas du condamné. Je rédige une connivence sommaire qu'ils signent tous deux en marquant le papier d'une série de petits trous puis dépose sur le sol les coquillages. Ils se précipitent dessus et les dévorent avec des crissemments de plaisir. Leur festin digéré, je me remets en route avec la conviction que les deux créatures cachées sous le col de mon

pourpoint couvriront à coup sûr mes arrières si les événements tournent en ma défaveur.

J'emprunte l'impasse des Harpes et décide finalement de laisser l'un des démons à l'extérieur. Je lui murmure mes ordres, m'engouffre à l'intérieur de l'auberge, paie mon droit d'entrée et franchis le passage magique qui mène au cœur de l'établissement. L'atmosphère a changé. Andelmio est assis en compagnie de plusieurs mages qui portent la main à leur Danseur au moment où j'apparais sur le seuil.

D'un geste ferme, le passeur leur intime de ne pas bouger, se lève et s'avance à ma rencontre. Impassible, je le laisse approcher et désigne la table la plus proche de l'entrée. Il acquiesce d'un petit hochement de tête. Une fois installés, nous nous dévisageons en silence. Face à face.

« Tu m'as menti », finis-je par dire.

Il caresse d'une main distraite les plis de sa fraise.

« Tu as retrouvé l'Opalin ?

— Non.

— Alors pourquoi viens-tu ?

— Tu as essayé de me doubler.

— Ah oui ?

— Oui. Et il semble que l'incarnat qui rôde autour du Moulin soit du même avis. »

Ses traits se crispent.

« Tu en sais déjà suffisamment, alors...

— Si tu ne m'aides pas, mon nom suivra le tien

sur la liste de l'Artificier.

— Tu me plais, Maspalio. Le pire, c'est que tu crois sincèrement pouvoir me rendre service. Alors je vais te donner un conseil, un seul : quitte Abyrne. Quitte-la maintenant. Sors de cette auberge, trouve-toi un cheval et mets le plus de distance possible entre cette ville et toi.

— Tu sais bien que c'est impossible.

— Ils protégeront leur secret, quoi qu'il arrive, et tueront tous ceux qui se trouvent sur leur route. Tu ne mesures pas les risques que tu prends en te dressant entre moi et eux. Même si tu retrouves l'Opalin, ils ne laisseront personne témoigner de cette affaire. Alors, fuis, et, avec un peu de chance, ils t'oublieront.

— Et toi, que vas-tu faire ? Te cacher ici en attendant que l'Artificier se décide à venir te chercher ?

— Je veux vivre, Maspalio. Lui échapper.

— Une illusion.

— Je serai le premier. Avec l'aide des mages.

— On n'échappe pas aux abysses, passeur. Les mages n'y changeront rien. »

Les traits de son visage se tendent. Il se penche vers moi et agrippe le col de ma veste :

« Tu m'écoutes ? Je veux vivre, bon sang ! J'ai consacré mon existence à Abyrne, j'ai travaillé toute ma vie pour faire honneur à mon père. Et cet Opalin aurait le droit de tout foutre en l'air ? Toi, comme les autres, vous tremblez devant l'Artificier. Son nom et ses sentences vous

hypnotisent. Moi, je refuse de crever dans une fusée !

— Alors je suppose que tu refuserais aussi de crever si je te disais qu'à cet instant précis, ta main effleure un Saphirin. »

Je ne ressens plus le besoin d'y mettre les formes. Son front se plisse, il veut retirer sa main mais un regard suffit à l'en dissuader.

« Ton petit jeu m'agace, passeur, dis-je. Je n'aime pas qu'on me fasse des promesses au nom d'Abyme. J'ai cru que tu la respectais, assez, du moins, pour assumer la sentence de l'Artificier et mourir avec dignité. Toute cette histoire d'honneur, de famille... En réalité, tu attaches bien peu d'importance à la fraise que tu portes au cou : tu veux juste sauver ta peau. »

Le démon s'est glissé entre ses doigts et trotte à présent sur le dos de sa main.

« Tu bluffes, farfadet.

— Peut-être. À toi de décider si ça vaut le coup de le savoir. »

Je marque une pause et suis la créature des yeux. Elle s'engage sur son poignet et hésite à poursuivre son chemin sous la manche.

« Tu n'oseras pas, ajouté-je. Tu veux vivre, n'est-ce pas ? »

La sueur pique son front et goutte le long de ses tempes. Il pivote légèrement la tête et constate que les mages n'ont rien remarqué.

« Si je meurs, tu es foutu, grince-t-il.

— Je le suis aussi si tu ne me parles pas.

Dépêche-toi, passeur. Si tes amis découvrent ce qui se passe, je risque de devancer l'Artificier.

— Tant pis pour toi, Maspalio.

— On s'inquiétera pour moi plus tard. Parle.

— Tu l'auras voulu... L'Opalin n'est pas comme les autres. C'est un démon lunaire.

— Un quoi ?

— Un démon de la lune. Un Opalin conjuré dans une ombre lunaire.

— Ne me raconte pas d'histoires. Pas maintenant.

— Tu n'as pratiquement aucune chance de le retrouver. Il ne craint pas les ombres du soleil mais celles de la nuit. »

Un démon lunaire... Une telle révélation dépasse tout ce que j'avais pu imaginer. Andelmio vient à l'instant de remettre en question les fondements de la conjuration, les principes élémentaires qui commandent aux abysses et à l'invocation.

« L'Opalin redoute la nuit, poursuit le passeur, surtout les nuits de pleine lune. Les ombres portées sont identiques par la forme. Seule la couleur change. Les ombres lunaires sont blanches, nuancées d'argent. En temps normal, personne ne peut les voir. Sans cela, en tout cas. »

Avec des gestes mesurés pour ne pas déranger le démon qui bourdonne toujours sur son poignet, il plonge sa main libre dans une poche et pose sur la table un coffret rectangulaire.

« Ouvre-le, propose-t-il.

— Non, toi. »

Il s'exécute. À l'intérieur repose une paire de bésicles dorées dont les verres abritent deux petites créatures translucides.

« Le lunetier est un conjurateur. Les démons jouent le rôle de prisme. Avec ça, tu peux voir les ombres de la lune.

— Fascinant... »

Un frisson d'excitation court le long de ma colonne vertébrale. J'entrevois dans un éclair les possibilités que réserve cette nouvelle pratique de la conjuration. Un secret qui vaut une fortune. Pire, même... Il remet en question l'équilibre d'Abyme.

Ma fébrilité n'a pas échappé au passeur :

« Ne te réjouis pas trop vite. Les abysses veillent jalousement sur ce secret.

— J'imagine. Mais toi, comment se fait-il que tu en saches autant ?

— Mon métier me fournit des contacts suffisants. Je vis parmi les grands et certaines personnes ont, aux yeux des Hauts Diables, gagné le privilège d'être escortés par des démons lunaires.

— Ces démons, ils sont plus puissants ?

— Non. Plus sensibles. Plus *humains*...

— La duchesse le savait ?

— Non, mais son père voulait ce qui se faisait de mieux.

— Et ce conjurateur que tu as rencontré ?

— Tu m'as fait suivre ?

— Évidemment. Réponds.

— Le lunetier.

— Où puis-je le trouver ?

— C'est lui qui vous trouve. Il apparaît quand il le décide.

— Aucun moyen de le faire venir ?

— Pas que je sache. »

Le démon montre des signes d'impatience. Je flatte ses épines du bout de l'index sans quitter Andelmio des yeux :

« Les astrologues ?

— Je voulais connaître leurs prédictions pour la future éclipse. Elle décuple la puissance des ombres lunaires.

— Comme le soleil au zénith ?

— Exactement. J'espérais profiter de ce moment-là pour débusquer l'Opalin.

— Comment ?

— En invoquant les meilleurs démons lunaires pour le traquer.

— Les abysses laisseraient faire ?

— Les Hauts Diables s'inquiètent. En s'échappant, cet Opalin a attiré l'attention sur les ombres lunaires. Les abysses veulent étouffer l'affaire avec toute la discrétion qui s'impose. Pour l'instant, ils se sont bornés à alerter Vladitch. L'Advocatus connaît ta réputation et espère que tu dénicheras l'Opalin sans faire de vagues. Si tu n'y parviens pas, l'Artificier fera le ménage et les Hauts Diables seront sans doute obligés de mettre en place une procédure d'urgence. Quitte à risquer

d'éventer leur secret.

— Pourquoi ne pas t'avoir chargé de l'affaire ? Tu étais mieux placé que moi.

— J'ai brisé une connivence. Vladitch était forcé de me dénoncer à l'Artificier. Même les abysses ne peuvent intervenir pour retarder notre bourreau. Les Hauts Diables n'allaient pas me confier une affaire de cette importance alors que je peux disparaître à tout moment...

Je mesure dans quel pétrin a pu me plonger la poignée de connivences récupérées par Vladitch. En négligeant de régler quelques dettes sans importance, je me retrouve au cœur d'une machination abyssale. »

Les yeux du passeur se teintent soudain d'une étrange lueur. La sueur ne perle plus sur son visage. Il ébauche un sourire et rafle le Saphirin d'une main ferme.

« Prends garde à toi, Maspalio.

— Qu'est-ce que... »

Il s'est levé brusquement et, le même sourire aux lèvres, crie à pleins poumons :

« Compagnons, à moi ! »

Du coin de l'œil, j'avise le mouvement précipité des mages et des Danseurs. Des étincelles crépitent déjà sous la voûte de l'auberge au moment où je plonge vers l'entrée. Seulement, mon corps n'a plus sa souplesse d'antan. Je crois pouvoir me servir de la table comme tremplin pour me jeter dans l'ouverture mais rate ma réception. Ma jambe gauche se dérobe, je bats des bras pour retrouver

l'équilibre. Trop tard. Je m'effondre sur une chaise voisine et sens une pluie d'étincelles raser ma tête. Elle s'écrase à la surface du passage et forme instantanément une maille étincelante pour m'empêcher de sortir.

Je n'improvise jamais, question de survie. J'inspire pour bloquer la panique qui me tord le ventre. Elle pourrait brouiller le lien empathique qui m'unit au démon demeuré à l'extérieur. D'une pensée, je lui ordonne de mourir.

J'entends distinctement les épines claquer sur les ailes du Moulin comme une pluie d'orage et, vraisemblablement, déchiqueter le Danseur qui permet à cette auberge d'exister. Andelmio ne m'a pas laissé le choix : la magie qui soutient l'établissement commence à s'altérer sous mes yeux.

Une longue secousse ébranle le sol. Des mages tombent, d'autres s'accrochent à ce qu'ils peuvent et lâchent leurs Danseurs. Je me saisis de mon poignard et, en essayant au mieux d'anticiper le tremblement du plancher, je vise l'Éclipsiste qui a condamné le passage. La lame file à travers la pièce et le percute au milieu du front. Il pirouette sur lui-même et s'affaisse contre un mur qui, déjà, se dématérialise. J'entrevois Andelmio qui tente de m'enjamber pour atteindre la sortie. Je le croche à la cheville et, d'une torsion, le précipite à terre.

Un mage hurle. Je vois son bras prisonnier de ce néant qui grignote la pièce de plus en plus vite. Chacun tente désormais de rejoindre l'ouverture avant qu'elle ne se referme définitivement. Les

mages s'empoignent et se piétinent pour fuir l'avancée du vide.

Les mailles se sont dissoutes devant le passage. Je me jette à l'intérieur. Mon corps s'est engagé à moitié lorsque des doigts rageurs se referment sur mon mollet au dernier moment. Je tombe. Et je panique. Je donne des coups de pied désespérés pour me dégager mais l'homme ne lâche pas prise.

Le vide a déjà avalé les deux tiers de la pièce. Je ferme les yeux et commande au second démon de se donner la mort.

La créature se fragmente. Un son étouffé, un cri déchirant qui résonne dans mon crâne. Les pointes fusent, labourent le bois, les corps et même le vide où ils se perdent dans un chuintement. Deux d'entre elles ont transpercé mes bottines. Une dizaine d'autres ont achevé le mage qui tentait de me retenir. Je retire ma jambe. Au moment où le passage se referme. Un dernier souffle emporte le rôle des survivants.

Le silence. Une douleur atroce se déchaîne dans mon pied. Je me remets debout tant bien que mal, clopine dans l'escalier et sors à l'air libre. Ébloui par le soleil, je titube et serre les dents. Le sang poisse le cuir de mes bottines. Je sais que la blessure est plus grave qu'il n'y paraît, que le poison des Saphirins se répand dans mon corps et nécessite des soins appropriés.

Ma vision s'obscurcit. Soudain des bras fermes me saisissent par la taille et m'emportent. Odeur de canal, d'humidité et de bois moisi. Le sol tangué. L'inconnu me hisse dans une gondole et

me dépose sur une banquette de l'embarcation.

« Pension de Daconti, marmonné-je.

— Bien sûr », me répond une voix rauque.

Dans un brouillard rouge vide, je distingue une silhouette.

L'Incarnat.

Dissimulé sous un large capuchon de laine noire, son visage aussi étroit que mon poignet s'orne d'un menton démesuré qui se prolonge jusqu'au bas-ventre. Mes yeux se focalisent sur son nez pointu, ses grands yeux cernés par un réseau de veines à fleur de peau.

Je m'évanouis. Le démon me réveille d'une claque cuisante sur la joue. Je sens son menton osseux m'effleurer. Je frissonne de dégoût et tente, d'une main molle, de chasser cet appendice monstrueux de mon champ de vision.

Nouvelle claque. Plus lourde et plus douloureuse.

« Tu m'entends, farfadet ? »

Cette fois, la claque m'arrache à la banquette et m'envoie rouler au fond de la gondole.

« Ça va... j'entends, soufflé-je.

— Continue ton enquête, Maspalio. Retrouve cet Opalin et tâche d'être plus discret. Si tu réussis, les abysses pourront se montrer reconnaissantes.

— Bien sûr.

— Je t'ai ramené chez toi. Je te laisse à tes vieillards.

— Attendez ! Et la milice ? On m'accuse de meurtre, les abysses ne peuvent pas intervenir ? »

La réponse est explicite : une gifle, plus sèche que les précédentes mais tout aussi vicieuse.

« Débrouille-toi Maspalio. Lorsque tu auras trouvé l'Opalin, demande Solvio aux passeurs du Troisième Cercle. »

Je ne bouge plus. J'entends des pas précipités, des voix familières. Je sombre, enfin.

V

JE SUIS DANS MON LIT, LE DOS APPUYÉ CONTRE UNE RANGÉE DE coussins.

Sous l'œil d'Odeno, j'achève une carafe de Morabie au goulot et la lui tends avec un long soupir de satisfaction :

« Une autre.

— Ça suffit bien, là, c'est la troisième !

— Une autre. »

Il grogne et finit par envoyer son démon aux cuisines. Je parviens enfin à oublier le poison qui consumait mes veines. L'après-midi m'a laissé un souvenir confus de délires fiévreux et de mains attentives qui épongeaient mon corps brûlant. Mes vieux camarades n'ont pas failli et freiné le mal à temps. Après m'avoir frotté et lavé dans un bain chaud, Pertuis a nettoyé la blessure et appliqué dessus l'une de ses mixtures. La cicatrisation devrait opérer rapidement et ne laisser aucune séquelle.

À présent, je dois profiter de la nuit pour me rendre au Capitule et, avec de la chance, retrouver la trace de l'Opalin. Je m'arrache au confort moelleux du lit et m'habille en sirotant une dernière tasse de Morabie. J'ai appris qu'une troupe de miliciens s'était présentée quelques

heures plus tôt aux portes de la pension. En l'absence d'un édit en bonne et due forme signé par le sénéchal, mes pensionnaires leur ont refusé le droit de fouiller notre demeure. Mais la meute reviendra. L'étau se resserre. Peut-être devrais-je suivre les conseils d'Aria et m'installer chez elle le temps de dénicher l'Opalin.

J'enfile une tunique, adresse un vague salut aux pensionnaires croisés dans les couloirs et quitte notre sanctuaire pour rejoindre *Le Capitule*.

L'établissement se dresse aux frontières du quartier des Brumes. Un peu plus loin, on distingue l'embarcadère pris d'assaut par les passeurs. Une foule bigarrée se presse aux portes de la bâtisse, mélange de la haute société abymoïse, d'ambassadeurs et de malandrins. Pour entrer, il faut se présenter à l'écart, dans une petite tour, et emprunter une passerelle pour rallier le cœur de l'édifice.

Je m'acquitte des vingt deniers exigés à l'entrée et gagne la place suspendue. Le spectacle ne manque pas d'envergure. On se bouscule, on s'enlace et on rêve sur les dizaines de passerelles qui s'élancent au-dessus du vide pour rejoindre l'énorme pilier qui soutient la place. Une joyeuse cacophonie s'échappe des tours voisines où les musiciens obéissent à la volonté des invités d'honneur. Les vrais habitués n'ont pas encore fait leur apparition. Ils viendront plus tard, lorsque les visiteurs occasionnels se seront dispersés.

J'espionne chaque visage, chaque expression. Je cherche le regard derrière les masques, je tente

d'imaginer les ombres lunaires en espérant surprendre celui qui essaie de les éviter. Je déambule, j'échange quelques mots ici et là, je croise des connaissances. Mais l'Opalin demeure invisible. Au fur et à mesure que la soirée s'allonge, la place se vide et les tours se remplissent. On cherche les fauteuils et les méridiennes pour s'allonger et s'abandonner aux songes. Certains s'affaissent, d'autres hurlent ou se débattent. Les lieux ressemblent peu à peu à un asile de fous où circulent des ogres en livrée chargés d'intervenir dès qu'un invité devient dangereux.

Je prends garde de ne pas rester à proximité des tours drapées d'un voile piquant et hallucinatoire. Seuls les moins fortunés se risquent à profiter de cette fumée dont les mélanges peuvent s'avérer mortels.

Aux alentours de minuit, le phénomène s'aggrave : les lucarnes vomissent des brumes lourdes qui se répandent jusqu'au sol parsemé de silhouettes trébuchantes. La cour du Capitule devient une fosse aux cauchemars, un creuset de toutes les drogues où les plus téméraires vivront leur dernière nuit.

Aucune trace de l'Opalin. Personne ne l'a vu, personne ne se souvient de lui.

Je dois admettre que je n'ai plus d'autre solution : il va falloir s'immiscer dans le petit cercle des habitués et tenter ma chance auprès d'un ambassadeur en mettant à profit les dernières révélations d'Andelmio. Par le passé, il m'est arrivé

à plusieurs reprises de rendre visite à ceux qui se réfugient sous les toits du Capitule pour étreindre l'âme d'Abyrne. Des hommes et des femmes qui sont en droit d'exiger ce qu'ils veulent en échange de leurs visions. Sans négociation possible.

Je traverse une longue passerelle, pénètre dans une tour choisie au hasard et escalade un vieil escalier qui mène aux combles. L'atmosphère troublée des étages se dilue et laisse place à un profond silence. Un feu follet en liberté éclaire la pièce en traits de lumière erratiques.

Je m'approche de jeunes gens assis en tailleur et disposés en cercle autour d'un homme connu, messire Panangol, ambassadeur urgumand. Il a cédé sa Salanistre à une jeune humaine dont le cou frissonne sous les caresses de l'animal. Le lézard a refermé sa mâchoire sur la nuque de l'adolescente et se substitue peu à peu à son cœur afin qu'elle devienne Abyrne.

Une harmonie minérale, une extraordinaire symbiose qui lie la jeune fille et la cité comme deux amants afin qu'ils forment une seule et même entité dont les frontières s'étendent du cœur de la ville jusqu'aux faubourgs.

Être Abyrne. Entendre les milliers de voix qui résonnent entre ses murs, ressentir les milliers de pas qui la piétinent. Une sensation vertigineuse, un ouragan émotionnel qui mène tout droit à la mort. En devenant votre cœur, la Salanistre n'offre qu'un seul et dernier voyage.

Le cercle s'ouvre pour me faire de la place. J'observe avec tristesse les traits angéliques de

cette jeune fille qui ne verra pas le jour se lever. La transe irradie son visage d'une joie primale. Je me tourne vers l'ambassadeur et découvre la concupiscence qui brille dans ses yeux. Lui ne vient ici que par vice et pour exercer son pouvoir à travers la créature.

« Je veux qu'elle m'aide, lui glissé-je à l'oreille. Acceptez-vous ? »

Lui seul peut décider si un étranger est en droit de troubler la cérémonie. Il me toise et, visiblement, me reconnaît.

« Faites, Maspalio.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Anème. »

Je me glisse à côté de l'adolescente et l'interpelle par son nom. Elle tressaille.

« Anème, on m'autorise à vous parler. »

Elle hoche légèrement la tête et garde les yeux fermés.

« Je cherche un démon. Dans ce quartier. Il est venu plusieurs fois au Capitule. »

Son expression se durcit : ma voix lui vole une partie de ses rêves.

« Acceptez-le, Anème », ordonne l'Urguemand.

Elle gémit faiblement et murmure :

« Ses pas. Comment sont-ils ?

— Il doit avoir une démarche... chaotique. Des pas hésitants mais il n'est pas saoul. Il zigzague, en quelque sorte. »

Je ne vois que ce détail qui puisse trahir

l'Opalin. Pour traverser les rues, il doit nécessairement serpenter entre les ombres lunaires, faute d'être immédiatement ramené aux abysses.

Une petite goutte de sang vient d'apparaître sur son épaule, un stigmatisme qui prouve combien la symbiose est parfaite entre cette jeune fille et Abyrne. Quelque part, une arme a entaillé un mur.

Elle se concentre. Le temps s'écoule avec lenteur, ponctué par sa respiration et le chuintement du feu follet qui virevolte au-dessus de nos têtes.

Soudain, elle m'empoigne l'avant-bras :

« C'est lui. »

Je déglutis, suspendu à ses lèvres.

« C'est étrange, ajoute-t-elle. Il sursaute, on dirait qu'il a peur des murs...

— C'est normal, Anème. Continue, s'il te plaît.

— Il a rejoint un autre homme. Non, une femme.

— Une femme ?

— Des souliers raffinés... Que ses pas sont doux ! Tiens, elle est plus légère, maintenant. Elle devait porter quelque chose. Ton démon est plus lourd. Il a dû prendre l'objet avec lui.

— Où est-il, tu le sais ?

— Attends. Il marche à nouveau. »

Un silence interminable. Elle halète doucement puis s'exclame :

« Nous sommes dans le quartier des Vices, je reconnais le va-et-vient des prostituées. Il entre

dans une maison. Non, une auberge.

— Comment ça ?

— Des tables, des chaises. Des pieds qui effleurent le sol, des verres qui s'entrechoquent.

— Où, bon sang ? »

L'ambassadeur toussote pour me rappeler à l'ordre. Je lui lance un sourire contrit et me pince les lèvres pour m'empêcher d'intervenir.

« Il monte des marches. Une chambre. Il s'assoit à même le sol. Des objets sont éparpillés autour de lui. Des livres...

— Des livres ? m'écrié-je.

— Oui, des livres par dizaines, ouverts ou fermés. Et... et... Assez ! »

Son expression se tend brusquement. Elle dodeline de la tête et se met à respirer avec difficulté.

« C'est bon, Anème. Restons-en là. »

Si j'insiste, elle risque de mourir. En dépit de l'enjeu, je ne me sens pas le courage de lui arracher ses derniers rêves. Un jeune homme s'est approché pour l'enlacer par les épaules et la bercer. Le silence plane à nouveau sous les combles jusqu'à ce que l'ambassadeur intervienne :

« À présent, Anème, exige ton dû. »

Apaisée et de nouveau souriante, l'adolescente me souffle :

« Fais-moi une promesse.

— Je t'écoute.

— Quand tu retrouveras ce démon, aide-le. »

Mes protestations se bloquent dans ma gorge. Je ne me sens pas la force de trahir Abyrne ni le serment qu'on doit aux suicidés de la Salanistre.

« Je te le promets, finis-je par dire. Me diras-tu pourquoi ?

— Ce démon veut rester parmi nous. En Abyrne. Un désir sincère. J'ignore ses raisons mais je veux qu'il y parvienne. »

Je me lève, la salue, elle et l'ambassadeur, puis quitte les combles avec le sentiment d'avoir découvert l'essentiel : l'Opalin se trouve là-bas, parmi les maisons closes et les sombres tavernes du Vice. À ma portée. Un point de départ capital pour pouvoir orienter mes recherches et me lancer à ses trousses dès cette nuit.

Les horloges publiques sonnent les minuits lorsque j'abandonne *Le Capitule* pour m'engager dans le quartier. L'idée de devoir mener seul ma petite enquête en boitillant ne m'enchant guère mais je garde en mémoire l'avertissement de l'incarnat et préfère éviter que l'affaire ne s'ébruite davantage.

J'avale rapidement une tasse de Morabie au comptoir d'une taverne et en profite pour ébaucher un plan de bataille. Si je dois visiter chaque auberge avant l'aube, un minimum de méthode s'impose. Finalement, je choisis la solution la plus simple : rayonner entre les trois artères principales et finir par un tour complet aux frontières du quartier.

J'entame mon fastidieux périple avec une rage sourde. Ma retraite ne devait pas ressembler à ça.

Je commençais tout juste à m'habituer à ma nouvelle vie. Les nuits paisibles, les réveils tardifs et de longues journées occupées à ne rien faire. Au lieu de cela, me voilà jeté dans les rues comme un vulgaire voleur en quête de son premier casse.

Mon porte à porte se prolonge jusqu'à cinq heures du matin. J'ai secoué des taverniers assoupis, j'en ai payé d'autres. Tous, sans exception, m'ont certifié qu'ils n'avaient pas loué de chambre à un démon bibliophile.

La douleur dans mon pied s'est accentuée et mon humeur s'est dégradée en conséquence. Je me trouve à présent dans la salle principale de l'hôtellerie des Apprentis. Un établissement médiocre et poussiéreux tenu par une farfadine que j'ai extirpée de son lit. Obèse et vêtue d'une vieille chemise de nuit aux coutures distendues, elle me sert une liqueur maison en grommelant.

« Normalement, j'ouvre pas avant six heures, mon bonhomme. »

Elle se sert à son tour et rote ostensiblement. Son haleine m'arrache une plainte silencieuse. Je lui pose la même question qu'à tous les autres. Elle me regarde de travers et ébauche un sourire torve :

« Je crois bien que j'ai ça chez moi. »

Silence. Je laisse tomber vingt deniers sur la table et ses yeux embués de sommeil consentent à s'éclairer :

« La chambre douze, bonhomme. Il est pas sorti de la nuit, à ce que je sache. »

Les battements de mon cœur s'accélèrent. Elle me montre un escalier :

« Par là. Et pas d'histoires, hein... »

Je monte les premières marches, la bouche sèche. J'atteins le palier et marque un temps d'arrêt pour observer le couloir qui dessert les chambres de l'étage. Des portes closes. Aucun bruit. Je m'avance vers la porte la plus proche pour lire le numéro. La chambre douze doit se trouver au fond.

Je longe le mur à pas mesurés et me rapproche petit à petit. Soudain, la voix éraillée de la farfadine explose comme un coup de tonnerre depuis le rez-de-chaussée :

« Au fait, bonhomme, je vous prépare un petit-déjeuner ? » Je retiens ma respiration, pétrifié.

« Alors, oui ou non ? insiste-t-elle. Faut que je sache, moi... » Derrière la porte de la chambre douze, je perçois un raclement suivi par le froissement d'une étoffe. Je ne bouge plus et me prépare à bondir.

« Z'êtes sourd ou quoi ? » dit-elle en s'engageant dans l'escalier.

La poignée de la porte tourne sur elle-même. Je serre les poings et me décale d'un pas pour pouvoir me précipiter à l'intérieur le cas échéant. Un déclic. Je m'élançe, l'épaule en avant. A posteriori, j'admets que j'aurais dû m'assurer que la porte s'ouvrait dans le bon sens. Mon corps s'écrase violemment contre le panneau en chêne et m'arrache un cri de douleur. Rejeté en arrière par l'impact, je m'effondre sur le sol et aperçois la farfadine au bout du couloir, poings sur les hanches.

Dans la chambre résonnent des pas précipités. Je me relève avec une grimace et ouvre la porte en grand. Dans l'obscurité, je distingue une forme longiligne engagée sur le rebord d'une fenêtre.

« Opalin, attends ! » hurlé-je.

Le démon ne se retourne pas et disparaît dans la nuit. Je veux me lancer à sa poursuite mais une main ferme croche le col de ma veste et me tire brutalement en arrière.

« T'es venu semer la paille chez moi ? gronde la farfadine.

— Lâchez-moi, bougresse ! »

Je lui échappe avec un juron et me précipite à la fenêtre.

Une ruelle vide. D'un bout à l'autre. Je pousse un cri de rage, bouscule la matrone, traverse le couloir en sautillant, dégringole l'escalier et franchis le seuil de l'auberge, les joues rouges et les tempes bourdonnantes.

« Opalin ! » hurlé-je à pleins poumons.

Je cours d'un bout à l'autre de la rue mais le démon s'est volatilisé. J'ignore les insultes d'une prostituée penchée à un balcon et regagne l'auberge, furieux et épuisé. Je retrouve la farfadine sur le seuil de la chambre, lâche une poignée de deniers pour la réduire au silence, elle et les rares clients que le tapage a réveillés, lui arrache sa lanterne des mains et claque la porte derrière moi.

Je reprends mon souffle et embrasse la chambre d'un regard. Les livres occupent pratiquement

toute la surface du sol et s'entassent en désordre sur l'unique table visible dans un coin de la pièce. J'en attrape un au hasard. Il s'agit d'un recueil de poèmes anonymes. J'en saisis d'autres et me rends vite à l'évidence : l'Opalin a réuni ici des centaines d'ouvrages traitant exclusivement de *littérature amoureuse*. Je me laisse choir sur le bord du lit. Comment l'amour tiendrait-il une place dans cette affaire ? J'élabore dans ma tête un scénario où l'Opalin aime la duchesse de Boldia à tel point qu'il renonce aux abysses pour elle. Pour l'instant, cette explication en vaut bien une autre.

Je m'allonge et croise les bras sur ma poitrine. Où va-t-il se cacher maintenant ? Pour le retrouver, je n'ai que la duchesse. S'il l'aime à ce point, sans doute essaiera-t-il de l'approcher de nouveau. À l'heure qu'il est, je dois me contenter de cette éventualité et placer, dès demain, mes pensionnaires en alerte pour qu'ils surveillent les alentours du palais d'Acier.

Mon regard se porte vers la fenêtre et la masse spectrale du palais des Gros visible au-dessus des toits. Je n'ai plus de doute sur les liens étroits qui relient le meurtre d'Adiphoise à mon enquête sur les traces de l'Opalin. Ceux qui essaient de me faire accuser veulent non seulement m'écarter de l'affaire mais, du même coup, défier les abysses.

Adiphoise. Mes paupières se ferment. Son cadavre, son ventre déchiqueté. Je me pince les lèvres et force ma mémoire. D'autres souvenirs reviennent. Des images simples et joyeuses du temps où nous allions lui rendre visite, Hornème et moi. Je finis par m'endormir, hanté par le regard

éteint de mon vieil ami.

Réveil difficile. Je mets un moment à comprendre ce que je peux bien faire ici, dans cette chambre sordide, au milieu des livres et de la poussière. Je bascule les jambes en dehors du lit et pousse un petit cri de douleur. Mon pied. La blessure ne cicatrise pas aussi vite que prévu. Je retire ma bottine, m'assure que le bandage est bien en place, et hurle dans le couloir :

« Du Morabie ! Un grand bol ! Et bien frais ! »

Je referme et m'affaisse sur le lit, le visage tourné vers la fenêtre. Il doit être sept ou huit heures et un soleil d'été embrase la cité. Aux façades du palais des Gros, les télescopes étincellent comme de petites étoiles. Des lambeaux de rêve flottent encore à la surface de mon esprit. Adiphoise avait un corps de bois et se dandinait sur un plateau d'échecs poursuivi par des vautours et un cavalier sans visage.

Je préfère oublier et accueille la farfadine avec soulagement. Accoutrée de la même chemise de nuit et les cheveux hirsutes, elle me tend un bol glacé et bloque la porte avec son pied.

« Faut me débarrasser de ça, dit-elle en montrant les livres. Z'avez chassé le client. Maintenant, faut me vider toutes ces cochonneries.

— Un démon viendra les chercher.

— Non.

— Non ?

— Non. Faut m'débarrasser maintenant. Sauf si vous prenez la chambre. »

De guerre lasse, je lui cède vingt deniers de plus et la congédie. Je retourne à la fenêtre pour savourer mon Morabie dans la lumière du matin. Mon regard se porte à nouveau sur le palais, attiré comme une luciole par le reflet des télescopes. Une idée folle sur laquelle je butais sans le savoir s'impose brusquement. Et si les Gros avaient aperçu l'Opalin à travers leurs lorgnettes ? L'idée n'est pas nouvelle. La milice utilise parfois leurs esquisses pour tenter de confondre un assassin. Et si, parmi tous ces dessins, je pouvais retrouver la trace de mon démon ? Je n'ose pousser le raisonnement plus loin. Adiphoise aurait-il été assassiné pour avoir surpris une scène quelque part dans ce quartier ? Je me rends compte qu'en fouillant la scène du meurtre, j'ai négligé d'observer dans quelle direction les télescopes étaient pointés.

Excité et pressé de rejoindre le palais sans tarder, j'enjambe la fenêtre et me glisse jusqu'à la rue en prenant soin de ne pas solliciter mon pied blessé. Vu les circonstances, l'exercice me semble approprié. J'ai besoin de retrouver mes réflexes d'antan et d'échapper à cette rouille insidieuse qui grignote les corps à l'ombre de la pension.

Les badauds ne prêtent aucune attention à mes acrobaties. Je me sens soudain en pleine forme, comme si, pour la première fois, j'assumais ce retour à la vie forcé par Vladitch. Un sang neuf me coule dans les veines. Jusqu'ici, j'avais pris cette affaire comme une fâcheuse parenthèse dans mon existence bien réglée de Prince-voleur à la retraite. À présent, je sens pointer, en dépit des courbatures

et de mon souffle court, le Maspalio d'antan, l'Abymois de cœur et de pierre.

À peine ai-je pénétré dans l'enceinte du palais que plusieurs courtisans se regroupent pour m'emboîter le pas. Ils ne cherchent même pas à se cacher. Ils se contentent de demeurer en retrait et me suivent, de plus en plus nombreux, jusqu'à la chambre d'Hornème.

Je me présente à sa porte et fais mine de passer entre deux gardes de faction que je n'ai jamais vus auparavant. Leurs hallebardes se croisent pour me barrer le chemin :

« On ne passe pas.

— Ça m'étonnerait. Prévenez Hornème. »

Un garde s'exécute à contrecœur. Je surprends l'écho d'une vive conversation dominée par la voix aiguë du carabin qui apparaît soudain devant moi, le visage cramoisi :

« Quelle arrogance, Maspalio ! grince-t-il en dressant un index rageur. Vous osez vous présenter ici ! Devant nous ! Je...

— Tu me laisses passer. »

Je l'écarte d'un revers de la main et, sous le regard pesant des courtisans rassemblés dans le couloir, j'entre dans la chambre.

Hornème a le visage blême. Redressé sur son lit et le dos calé contre d'épais coussins de brocart, il m'accueille avec un mince sourire et m'invite à prendre place dans mon fauteuil.

« Alors, tu n'as pas reçu mon message, murmure-t-il.

— Je n'ai pas dormi à la pension. »

Il marque un silence.

« Ils savent.

— Pour l'empreinte ?

— Oui. Un serviteur s'est souvenu.

— Bon, admis-je d'une voix sourde. La milice va avoir les preuves qui lui manquaient. Je vais devoir éviter la pension.

— À condition de sortir d'ici...

— Quoi ?

— Tu m'as bien entendu. La rumeur a couru toute la nuit. Une délégation de nos courtisans s'apprêtait à partir pour le palais d'Acier et exiger ta tête lorsque tu as été repéré au bas de la colline. Personne ne s'imaginait que tu oserais te présenter ici et, crois-moi, il vaudrait mieux que tu tombes entre les mains de la milice. Ils ne vont pas attendre le sénéchal.

— J'ai besoin de toi pour interroger les Gros de la façade sud. Et revoir la chambre d'Adiphoise.

— Ce n'est pas le moment !

— C'est le seul qui me reste. Tu peux m'aider ?

— Évidemment que je vais t'aider... mais tu ne te rends pas compte, soupire-t-il. Surtout, tu ne me quittes pas d'une semelle.

— Je fais ça pour me disculper, bon sang !

— J'ai peur que ce ne soit trop tard, mon petit. Mais ne t'inquiète pas. Tant que je serai là, je ne pense pas qu'ils oseront s'en prendre à toi. »

Les serviteurs font leur apparition. Le cortège quitte la chambre et s'engouffre dans les larges couloirs du palais. Bravant la colère des siens, Hornème a posé son énorme main sur mon épaule. Nous avançons lentement et fendons, dans un silence tendu, les rangs des courtisans qui s'agglutinent sur notre passage. Les soufflets que certains actionnent avec un regard noir ont valeur de promesse. Ceux-là attendent le moindre faux pas pour se jeter sur moi.

La peur chevillée au ventre, je garde l'allure, le regard fixé devant moi. À ma demande, nous nous rendons au chevet des Gros qui possèdent des télescopes pointés vers le sud.

Le premier est un ami d'Hornème et accepte de me recevoir en imaginant probablement que je suis ici pour chercher le meurtrier d'Adiphoise.

« À quoi ressemble-t-il ? Homme ou femme ?

— Un homme. Mais je ne l'ai jamais vu. Je sais seulement qu'il se promène souvent avec des livres sous le bras.

— Des livres ? Effectivement, dans le quartier du Vice, ça ne risque pas de passer inaperçu. »

Il réfléchit et hoche finalement la tête :

« Non, je ne me souviens pas. Je suis désolé.

— Ce n'est pas grave. Et dans vos croquis ?

— J'ai cessé de dessiner depuis longtemps.

— Tant pis », conclus-je sans pouvoir masquer ma déception.

Hornème m'engage à presser le pas. Les courtisans deviennent de plus en plus téméraires et

commencent à se bousculer à l'arrière du convoi. Nous nous rendons immédiatement chez un autre Gros qui, cette fois-ci, refuse de m'ouvrir sa porte. Hornème me dissuade d'insister et frappe déjà à l'appartement voisin.

Nouvel échec. Il faut attendre la neuvième visite pour qu'enfin, mon intuition soit récompensée. Le Gros se rappelle parfaitement comment le démon a attiré son attention.

« J'ai été surpris, un matin, de découvrir une chaise à porteurs qui déposait une femme élégante, le visage dissimulé sous une voilette. D'habitude, ce sont des hommes, des fortunés qui viennent s'adonner à leurs vices. Une femme... Elle tenait une petite malle dans chaque main. Elle s'est engagée dans la rue des Gaillardises pour s'arrêter devant une hôtellerie, rue des Housse-Galants.

— Celle des Apprentis ?

— Exactement ! Un homme capuchonné l'a rejointe sur le seuil avec les bras encombrés de grimoires. Ils ont discuté à voix basse et sont entrés à l'intérieur. Elle est ressortie une petite heure après. Croyez-moi ou non, elle n'avait pas seulement livré ses deux malles. Un jupon mal ajusté, la voilette un peu de travers, ces deux-là n'avaient pas perdu leur temps. Une autre est venue le lendemain et a piqué ma curiosité. J'ai commencé à observer la chambre de ce monsieur avec attention. D'autres dames sont venues. À chaque fois, avec une malle ou un panier. J'étais effaré, croyez-moi. A-t-on jamais vu un homme vendre son corps contre des livres ?

— Vous avez vu son visage ? demandé-je.

— Non, pas une seule fois. Il gardait toujours les volets fermés et lorsqu'il sortait, il gardait son capuchon baissé.

— Il sortait souvent ?

— Pas souvent. Vous savez, certaines rues m'échappent. De ma fenêtre, l'angle n'est pas parfait. Il arrive souvent qu'un mur ou un toit m'empêche de suivre une personne de bout en bout. Je ne pourrais pas vous décrire son trajet mais je peux vous dire où il allait. Toujours à la même adresse. Une boutique, un herboriste. Si vous voyez ce que je veux dire... »

Je vois très bien. La réputation des herboristes du quartier des Vices ne souffre aucune comparaison. On vient de tous les pays pour acheter à prix d'or leurs *philtres d'amour*.

Les véritables motivations de l'Opalin m'échappent une nouvelle fois. Tout bien considéré, ce démon n'est peut-être jamais tombé amoureux de la duchesse. Non seulement, il couche avec des femmes susceptibles de lui offrir des ouvrages rares et précieux mais de surcroît, il se procure des philtres d'amour. Alors quoi ? Est-ce que je me démène pour retrouver un démon libidineux qui a renoncé aux abysses pour assouvir ses pulsions ?

À moins... à moins d'admettre le contraire et imaginer que ce *démon assouvit ses pulsions pour pouvoir renoncer aux abysses*. Je croise les bras pour masquer le tremblement de mes mains. Il m'est arrivé de traiter avec des démons dont l'unique

obsession était de profiter de leur passage parmi nous pour donner libre cours à leur libido. Il n'est plus question de pulsion mais d'amour, d'un sentiment capable de rompre le lien abyssal, de trancher ce fil invisible qui oblige les démons à retourner dans leur royaume dès lors qu'une connivence s'achève.

Soudain, l'affaire s'éclaircit de bout en bout. Je revois la duchesse me confier que l'Opalin était plus humain que les autres, Andelmio me révéler qu'il s'agit d'un démon qui naît dans les ombres lunaires et qui, a fortiori, doit pouvoir cultiver ainsi son penchant pour le romantisme. La lune, l'amour, les abysses. Stupéfié et persuadé que je touche enfin la vérité du doigt, je mets quelques instants à entendre les appels répétés du Gros allongé devant moi :

« Maspalio ? Maspalio, vous allez bien ? Vous êtes si pâle, tout d'un coup.

— Je viens de... de penser à un détail. »

Si mes soupçons se confirment, je viens ni plus ni moins de découvrir un démon capable d'échapper à ses maîtres. J'ai chaud, mes tempes bourdonnent et les courtisans commencent à élever la voix.

Je salue le Gros et le remercie d'une poignée de main vigoureuse. Lorsque je sors de la chambre, le carabin d'Hornème s'interpose, encouragé par les courtisans :

« C'est bientôt fini ? Votre manège ne trompe personne. Vous voyez ce que vous faites ? s'exclame-t-il. Adiphoise ne vous a donc pas

suffi ! »

Le visage de mon ami dodeline comme s'il cherchait à lutter contre le sommeil. Je repousse violemment le carabin et me penche sur le lit :

« Ça va ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Ses lèvres frissonnent, ses paupières tombent. Je fais volte-face et empoigne le carabin par un bout de son bonnet :

« Qu'est-ce qu'il a ? Réponds !

— Il s'endort, grâce à moi ! répond-il avec une expression haineuse. Je dois le protéger. Il a confiance en vous et ne voit pas votre vrai visage. Vous l'avez manipulé et vous allez payer ! »

Les courtisans rassemblés derrière lui se mettent en branle. Plaider ma cause ne servirait à rien. Je me précipite vers la porte la plus proche et donne du même coup le signal de la curée : la meute gronde comme un seul homme et se lance à ma poursuite.

J'ouvre et referme derrière moi. Munie d'un simple loquet, la porte tremble sous le premier assaut. La pièce où j'ai trouvé refuge est une simple réserve où s'entassent jarres d'épices et barriques de vin. Je cherche une issue et n'en dénêche qu'une seule : une lucarne aux verres colorés et ternis par la fiente. Je l'ouvre et jette un coup d'œil à l'extérieur. Avertis par mes poursuivants, des antiquaires progressent rapidement dans ma direction. L'endroit devient singulièrement malsain.

Je passe mon corps à travers l'ouverture avec l'espoir d'atteindre un petit balcon visible une

dizaine de coudées plus bas. Les pieds dans le vide, je cherche mes appuis et commence à descendre à la seule force des bras. L'odeur des excréments accumulés me soulève le cœur. J'enfonce mes doigts dans le magma plâtreux et progresse ainsi sur deux coudées avant d'entendre la porte de mon refuge céder dans un craquement. Je parcours une coudée de plus, les bras en feu. L'effort devient terrible. La fiente s'effrite et menace à tout instant de céder. Un courtisan apparaît à la lucarne et renonce à me suivre en apercevant les acrobates. Le piège se referme.

J'avise la distance qu'il me reste à parcourir. Près de sept coudées. Les antiquaires progressent trop rapidement pour que je puisse atteindre le balcon à temps. Je ferme les yeux et adresse une prière silencieuse à Abyrne. Puis, je lâche. Je tombe ou plutôt je glisse en rayant la fiente avec mes doigts pour freiner ma chute. Je me reçois sur le balcon plus facilement que prévu, même si une vive douleur a fusé dans mon pied blessé. Je peux néanmoins me relever et marcher. Le front en sueur, je lève les yeux. Le courtisan penché à la lucarne donne déjà ses ordres pour que ses compagnons se précipitent à l'étage inférieur. J'ouvre une baie vitrée au moment où la pioche d'un antiquaire soulève un geyser de poudre jaunâtre à proximité de la balustrade.

Je cours. À perdre haleine.

Je traverse des couloirs, soulève des cris de protestation parmi les serviteurs et perçois dans mon dos la rumeur de mes poursuivants. Je débouche soudain dans une coursive qui s'achève

sur une seule porte. Impossible de rebrousser chemin. J'ouvre et verrouille la serrure de la pointe de mon poignard. Me voilà dans une vaste salle à manger sans issue où trône une table circulaire qui ploie sous les reliefs d'un festin. Un bruit insolite me fait sursauter. Je contourne la table et découvre, derrière les carcasses de volaille et les corbeilles de pâtisseries, un Gros vautré dans un énorme fauteuil auquel il manque une roue et qui, en attendant d'être réparé, a été provisoirement calé à l'aide d'un billot de bois. L'homme ronfle, la tête en arrière et la chemise ouverte.

Derrière la porte, quelqu'un s'acharne sur la poignée. Je vois soudain pointer le museau d'une Salanistre entre deux plis grasseyeux du dormeur. L'idée me semble folle et indigne d'un Prince-voleur mais sans doute préférable à un dépeçage en règle par des courtisans avides de se faire justice eux-mêmes.

Avec une grimace, je me glisse contre un bras dont la chair pend en vagues flasques et tièdes. Je dois me fondre dans cette masse gélatineuse en espérant que personne ne viendra m'y chercher. Dans le couloir, un serrurier pressé essaie ses clés pour déverrouiller la porte.

Je retiens ma respiration et *plonge*, la tête la première, dans l'espace étroit qui sépare l'accoudoir du corps du Gros. L'obscurité, la moiteur d'un corps qui se referme sur moi comme des sables mouvants. Une naissance à rebours, un voyage irréel dans une pâte chaude et boursouflée. J'entends des voix assourdies au moment même

où, à la limite de l'asphyxie, je parviens à faire glisser mes pieds dans un repli.

Le Gros n'a pas bougé. Les courtisans se sont tus pour respecter son sommeil et fouillent la pièce sur la pointe des pieds. J'étouffe, la poitrine prise dans un étau. Autour du fauteuil, mes poursuivants murmurent et s'interrogent, visiblement déconcertés. Aucun n'osera toucher le Gros sans sa permission. Ils finissent par rebrousser chemin et, sitôt qu'ils abandonnent la salle à manger, je pousse pour dégager ma tête et avaler précipitamment une goulée d'air. La chaleur est insupportable. Je crois pouvoir sortir mais renonce au dernier moment : un serviteur essoufflé vient de faire son apparition en compagnie d'un ébéniste. Le visage comprimé entre le dossier du fauteuil et les épaules de mon protecteur, je distingue les deux hommes converser à voix basse et jeter un regard en direction de la roue cassée. L'ébéniste finit par s'en emparer et sortir. Le serviteur, lui, prend position à l'entrée et s'adosse à un mur pour veiller le repos de son maître.

Je conçois que la situation manque de panache mais, à défaut de pouvoir m'extraire de ma cachette sans attirer l'attention du serviteur, je suis obligé de rester là et d'attendre une meilleure occasion. J'ignore si elle se présentera mais je préfère patienter le temps de reprendre des forces. Je me contorsionne pour que la pression se relâche et me permette de respirer à mon aise. Intriguée par ma présence, la Salanistre est venue frotter son museau contre mon visage et m'offre un peu de compagnie.

Le temps passe lentement. À travers un pli de peau, j'observe les déambulations du serviteur. À plusieurs reprises, il s'est faufilé jusqu'à la table pour y grignoter un morceau. Son maître dort toujours mais peut, à tout moment, se réveiller et s'étonner, à juste titre, qu'un farfadet se soit logé entre ses bourrelets.

L'occasion attendue ne se présentera jamais. Dans un bruissement de jupons, plusieurs servantes ont soudain fait irruption dans la pièce.

« Enfin quoi ? s'exclame l'une d'entre elles. Vous ne me l'avez pas encore sorti ? Cette salle doit être prête pour ce soir ! »

En dépit des explications et des protestations du serviteur, les jeunes femmes décident de réveiller le Gros et, visiblement rompues à l'exercice, se regroupent autour de lui pour le pincer. Les piqûres répétées arrachent un premier grognement au dormeur. Je décide de prendre l'initiative avant d'être définitivement englouti et me fraie un passage entre les omoplates.

Les habits froissés et trempés de sueur, les cheveux poisseux et le visage cramoisi, je grimpe sur le dossier du fauteuil et bondis sur le sol. Mon apparition provoque un concert de hurlements. La main sur la bouche, certaines servantes me regardent avec horreur. Qu'est-ce qu'elles imaginent ? Je préfère ne pas le savoir. Je me faufile entre elles, dépasse le serviteur médusé et m'élance dans le couloir.

Les recherches entreprises par les courtisans n'ont pas cessé. Alors que je m'apprête à franchir

le seuil d'un monte-charge susceptible de me conduire au rez-de-chaussée, une patrouille me repère. Je fuis à nouveau mais je n'y crois plus. Mon signalement a circulé d'un bout à l'autre du palais. Des mains tentent de me saisir au passage, des serviteurs s'interposent et d'autres, remis de leur surprise, emboîtent aussitôt le pas à la patrouille qui s'est lancée à mes trousses.

Je suis épuisé, vaincu et décidé à en finir. Je trébuche, tombe et me relève en songeant à Cyre. Je veux encore goûter à ses lèvres, je veux aussi regarder les abeilles safran jouer avec les cheveux de Pertuis et sentir sous mes pieds les infimes vibrations des pavés de ma cité. Je ne veux pas *crever* ici.

Rameutés par le vacarme, des escorteurs armés de soufflets ont fini par me cerner et m'acculer dans une salle de musique. Un flûtiste terrorisé s'est recroquevillé dans un coin et sanglote en étreignant son instrument.

Je m'approche de l'unique lucarne qui ouvre sur l'extérieur. Dans mon dos, le bois se fissure déjà et la sensation de devoir en finir s'impose à mon esprit. Je préfère le suicide à un lynchage, je préfère le ciel d'Abyme pour linceul et la perspective de rendre hommage une dernière fois à la mémoire d'Adiphoise en m'envolant, ne serait-ce que le temps d'une chute.

Plus bas, un Gros semble lui aussi avoir pris la même décision et se tient en équilibre précaire au bord d'une balustrade. Un fracas retentit derrière moi. La fin est proche.

J'enjambe le rebord lorsqu'une voix claire monte à l'assaut de la façade :

« Maspalio, je suis là ! »

Hornème. À présent, je le reconnais : c'est lui qui vacille au bord de l'abîme.

« Viens, Maspalio, viens ! »

Je comprends brutalement ce qu'il attend de moi, ce qu'il prévoit de faire afin de devenir ma planche de salut dans le ciel abymois. Ses bras se lèvent lentement. Une larme perle sur ma joue et se glisse dans le lit de ma cicatrice. Je pleure l'ami capable d'un tel sacrifice, je pleure parce que la fatigue et la tension accumulées ces dernières heures m'ont brisé et me rendent incapable d'accepter qu'un autre se sacrifie pour moi.

Je secoue la tête pour refuser :

« Non !

— Mon petit, viens ! Aide-moi ! »

Courtisans et escorteurs hésitent et se sont immobilisés. Les larmes inondent mon visage. Celui d'Hornème rayonne. Il dresse une main dans ma direction :

« Maspalio, viens, je ne pourrai pas le faire sans toi... » L'esprit figé dans la glace, je dégringole le long de la façade sans même m'en rendre compte. Je ne pense plus, j'agis comme un automate guidé par l'instinct de survie. Les balcons sont assez nombreux pour me permettre de sauter de l'un à l'autre et mon corps tout entier se contracte pour fournir cet ultime effort qui me mènera à Hornème.

Torse nu, il ne porte qu'un drap de soie blanche noué à la taille et sourit aux oiseaux qui tournoient autour de lui. Sa beauté me transperce et me jette dans ses bras. Je l'aime tant, ce vieil ami. Il ne dit rien et pose sa main dans mes cheveux. « Allez, grimpe sur mon dos. Et tiens-toi bien. »

Je m'exécute et m'agrippe à son cou comme un enfant à son père. Sa joie me bouleverse. Je ne vois plus les faciès médusés des courtisans qui se pressent aux fenêtres et aux balcons. Je rêve qu'il s'envole, qu'Abyme consente à répondre à son appel et lui offre le pouvoir de rejoindre les oiseaux.

« Ne pleure pas, Maspalio. Je vais vivre avec toi ! Regarde, là-bas, l'ombre de l'horloge. Tu viendras m'y chercher, un jour et nous serons ensemble, à nouveau. »

Son corps s'avance. Nous tombons et l'instant se cristallise. J'ai fermé les yeux, cramponné à son cou. J'entends le sifflement du vent, un battement d'ailes près de mon visage.

Puis le sol, tout près.

Le choc est terrible et m'arrache à son corps disloqué par l'impact. Éjecté dans les airs, je retombe lourdement, sens mon poignet craquer comme une brindille, roule et finis ma course contre le piédestal d'une statue. Je me relève, l'esprit brouillé par la souffrance, en évitant de regarder en direction de son cadavre. Je veux n'emporter qu'une seule image : son visage exalté et son incomparable beauté face au vide.

Je tiens tout juste debout et me fonds parmi les

mendiants qui se précipitent sur le lieu du drame pour se disputer sa dépouille. Son suicide a tétanisé le palais et ses habitants. On ne cherche même pas à me poursuivre sur le parvis.

Je m'enfonce dans la nuit, le cœur brisé.

LIVRE II

RENAISSANCE

VI

MALGRÉ LE RISQUE DE VOIR SURGIR LA MILICE A TOUT MOMENT, JE suis retourné chez moi, à la pension. Quelques heures de sommeil, un bain chaud et les soins prodigués par Odeno m'ont permis d'être sur pied peu avant midi et de convoquer aussitôt tous mes pensionnaires pour une vaste table ronde.

J'ai besoin d'agir pour ne pas céder au chagrin. L'impulsion initiée par Vladitch m'a transformé et m'offre l'occasion de renouer avec le passé. Rassembler mes vieux complices pour un conseil de guerre semble être le meilleur moyen de mettre l'affaire à plat et envisager la conduite à tenir dans les prochains jours.

L'agitation qui règne dans la salle à manger nous rappelle à tous l'atmosphère de nos conciliabules d'antan. Excités et visiblement réjouis à l'idée de rompre avec la routine, les vétérans ne brandissent plus leurs poignards mais des béquilles et des cornets de cuivre. Qu'importe si le cœur palpite au rythme de notre amitié.

Je leur dis tout. Je raconte ma première rencontre avec Vladitch, mon enquête des rives du Troisième Cercle jusqu'au palais d'Acier, la découverte des ombres lunaires et celle, bien plus grave, qui a mis en évidence l'influence de l'amour

sur le lien abyssal.

La confession me soulage et réduit mes pensionnaires au silence. Le premier à réagir s'appelle Lazzi. Âgé d'une soixantaine d'années et né de parents keshites, il fut longtemps un informateur de premier ordre. Les rides marquent sa peau d'ébène mais l'éclat dans ses yeux n'a pas changé. Il remonte une manche de sa large djellaba couleur d'azur et dit :

« À cet instant précis, qui doit-on redouter ? Il y a cet Incarnat, l'envoyé des abysses. La milice aussi, et sans doute quelques courtisans du palais des Gros... J'en oublie ?

— Tu peux citer l'assassin qui a tué Adiphoise. J'ignore encore qui a commandité le meurtre et s'il s'agit d'une seule et même personne.

— D'accord, l'assassin d'Adiphoise. Qui d'autre ?

— Derrière l'incarnat, il y a les abysses. En vous confiant tout ce que je sais, je ne vous fais peut-être pas un cadeau. Désormais, vous êtes sur la liste si le secret des ombres lunaires est éventé.

— Je préfère être sur la liste que de te laisser dans le pétrin. Et je ne crois pas être le seul à penser ça », fait-il en embrassant la salle d'un regard circulaire.

Les pensionnaires acquiescent en silence.

« Quel est ton plan, Prince ? ajoute Lazzi.

— Il n'a pas changé : retrouver l'Opalin.

— Et si tu le trouves, tu feras quoi ? intervient Gecceti, un Abymois de souche, petit, trapu, et

sans doute le meilleur pickpocket croisé dans ma carrière. Ta donzelle du Capitule, je la respecte, y a pas de problème. Mais ce qu'elle demande... À ta place, je laisserais tomber.

— C'est toi, né en Abyrne, qui me demandes de revenir là-dessus ?

— J'ai vieilli, Prince. Et, de toi à moi, je trouve dommage qu'on réussisse à vivre aussi longtemps pour vouloir tout foutre en l'air sous prétexte qu'il faut respecter la tradition.

— Tant pis pour toi. J'obéirai à sa dernière volonté, point final.

— À quoi bon dénicher l'Opalin, alors ? maugrée-t-il, vexé.

— Je l'ignore. Pour l'instant, je veux juste mettre la main sur lui. Écouter ce qu'il a à dire. Ensuite, j'improviserai.

— Ah oui ? Et nous, on devient quoi ? Si tu aides le démon, les abysses vont nous tomber dessus. T'es en train de m'annoncer froidement que tu as l'intention de nous sacrifier pour respecter une promesse faite à une inconnue qui gît maintenant six pieds sous terre. Et je devrais m'en contenter ? Laisse tomber, Prince. Toi aussi, t'as changé. »

Quand bien même il n'y met pas les manières, il dit vrai et un murmure parcourt l'assemblée.

« Tu as raison, concédé-je. Ne t'inquiète pas, je n'ai pas l'intention de défier les abysses. Pas si cela nous met en danger de mort.

— D'accord, Prince. Vu comme ça, je marche.

— Notre priorité, c'est de trouver ce démon le plus vite possible. N'oubliez pas qu'on m'accuse aussi de meurtre. Je n'ai pas encore la preuve que les deux affaires sont liées mais il va falloir se préoccuper du salopard qui a tué Adiphoise et savoir pourquoi il essaie de me faire porter le chapeau.

— Trouvons l'Opalin et voyons ce qu'il raconte, intervient Demestrio, l'ancien passeur dont la barque avait sillonné les canaux d'Abyme pour le compte de la guilde. Tu sais, au besoin, tu nous l'amènes ici et on s'occupe de lui.

— Ouais, renchérit Gecceti. Avec nos béquilles, on va le faire parler, ton démon ! »

Ricanements et sourires entendus. Je bois une gorgée de Morabie et précise :

« On n'en est pas encore là. On va se diviser en deux groupes. Le premier se mettra en observation autour du palais d'Acier. Quatre ou cinq gars seulement. Juste au cas où l'Opalin tourne encore autour de la duchesse, on ne sait jamais. L'autre groupe viendra avec moi. On s'occupe des herboristes du quartier du Vice. On va rendre visite à celui qui a fourni l'Opalin et on met les autres sous surveillance.

— Et pour la milice ? » demande Demestrio.

Je me tourne vers lui. Notre histoire nous lie au-delà de la guilde depuis une nuit d'hiver où, par hasard, je l'avais sauvé de la noyade, lui et l'ambassadeur qu'il transportait. Criblé de dettes, Demestrio avait négligé son embarcation et provoqué son naufrage. Depuis, il s'était attaché à

moi, partagé entre cette vie qu'il me devait et la honte d'avoir survécu.

« On gagne du temps. J'ai déjà pris un risque en revenant ici. Odeno m'a certifié que personne ne traînait encore autour de la pension... Désolé pour ceux que je laisse ici mais j'ai besoin qu'on donne le change. Les autres se trouveront une auberge tant qu'on n'aura pas localisé l'Opalin. Pour ceux qui restent, arrangez-vous pour qu'on me croie en fuite. Pas la peine d'insister, vous connaissez la procédure », conclus-je. Un vent de renaissance souffle bientôt sur notre demeure. Je prends conscience de mon erreur : mes lieutenants n'attendaient qu'un signe pour retrouver les rues et se persuader qu'ils existaient encore. Je n'ai pas mesuré leur frustration. Habitué à leurs ronchonnements et leurs mines taciturnes, je me suis contenté de l'image qu'ils me renvoyaient : une bande de vieux complices radoteurs et déclinants.

Comme moi, la perspective de participer à une nouvelle opération les a transformés. Leurs yeux scintillent et la pension s'improvise quartier général. Odeno prendra la tête du groupe chargé d'espionner les alentours du palais d'Acier et de suivre la duchesse de Boldia, le cas échéant. Pour ma part, j'emmène Gecceti, Demestrio et Lazzi. Je nomme également Mazio, un Modéhen au corps noueux, aux cheveux blancs et aux yeux vert-de-gris, à son rôle de prédilection : messenger. Je préfère que les deux groupes restent en contact. Ce gaillard connaît chaque pavé de la ville et court encore ses quatre lieues chaque matin. Pour finir

et ne pas laisser Pertuis en reste, je lui demande d'installer les repères de son arbalète à des endroits stratégiques : la place des Fous, l'entrée de notre repaire et les ruelles aux alentours. Son rôle l'enthousiasme mais je ne me fais aucune illusion sur l'efficacité de son *Traité des Angles*.

Dès le début de l'après-midi, Odeno et les siens sont en route pour le palais d'Acier tandis que, de notre côté, nous rallions le quartier du Vice avec entrain.

L'herboriste qui a servi l'Opalin se rappelle fort bien de lui. :

« Avec ce qu'il a emporté, nous confie-t-il, il peut séduire un couvent tout entier. Je ne sais pas ce qu'il manigance mais j'aimerais bien avoir d'autres clients comme lui. Mes confrères vous le confirmeront. Ce démon nous a dévalisés ! »

Nous n'apprenons rien de plus. Pas un seul indice qui puisse nous renseigner sur l'endroit où il se cache. D'autres herboristes du quartier corroborent ce que nous savions déjà : l'Opalin a dépensé des fortunes pour acquérir des philtres d'amour et, malheureusement, n'attend aucune livraison qui pourrait nous permettre de lui tendre un piège.

Nous faisons un crochet par l'hôtellerie des Apprentis. Je m'interroge sur le rôle de cette chambre où le démon entreposait ses livres. Si les philtres, eux, n'y étaient pas, cela signifie qu'il dispose d'un autre refuge. Peut-être une chambre comme celle-ci louée dans un quartier voisin. Je

peux tout aussi bien admettre qu'un aubergiste m'ait menti et soit payé par le démon pour garder le silence. Cela, d'ailleurs, fait partie du mystère qui l'entoure : d'où tient-il ces milliers de deniers qu'il dépense sans compter ? De ces femmes fortunées qu'il honorait dans sa chambre ? Jusqu'ici, j'avais cru qu'elles s'acquittaient de leurs dettes en lui apportant de précieux ouvrages. Les philtres pourraient lui avoir servi à exiger davantage et puiser dans leurs fortunes. Pourtant, les Abymois se font rarement tromper sur ce terrain. Vivre dans cette cité suffit à ouvrir la porte des arrière-boutiques et vous procurer, auprès des herboristes, les antidotes nécessaires.

La farfadine ne fait aucune difficulté pour m'ouvrir la chambre du démon et me certifie qu'il n'est jamais revenu. Néanmoins, j'ai tenu à m'en assurer moi-même. Peine perdue, rien n'a bougé.

Le soir venu, nous choisissons une taverne discrète où Mazio vient nous retrouver. Les nouvelles du palais d'Acier sont mauvaises mais ne me surprennent pas. L'Opalin ne s'est pas présenté, la duchesse et ses sœurs ne quittent pas leurs appartements. En revanche, Odeno a pu graisser la patte de quelques soldats au repos et apprendre que le sénéchal promettait déjà une grosse récompense pour ma capture et se préparait à investir notre pension. Hornème avait joué de toute son influence au plus haut niveau pour retarder la procédure. Sa mort a sonné le glas de notre immunité.

Le temps presse. Je décide de jouer notre va-tout pour localiser l'Opalin avant que la milice ne

déploie les grands moyens. Je me fie à mon instinct : il se trouve encore dans ce quartier. Il dispose d'un aubergiste complice ou d'une maison, peut-être même est-il abrité par une femme amoureuse de lui. Quoi qu'il en soit, il rôde encore par ici, j'en ai la certitude. Et pour le trouver, je dois passer outre l'avertissement de l'incarnat.

« Tu dis à Odeno et les autres de nous rejoindre. Qu'ils prennent un peu de repos. On se retrouve tous dans cette taverne demain matin. »

La nuit a été courte. Dès la pointe du jour, mes compagnons se répandent dans les rues pour frapper aux portes et interroger les habitants. Rien ne doit plus nous échapper : en quelques heures, nous tissons notre toile et nous informons mutuellement grâce à l'infatigable Mazio.

Nos efforts finissent par payer. À la fin de la journée, une série de témoignages concordants nous apprennent que l'Opalin a tenté, à plusieurs reprises, de séduire des prostituées à l'ombre des maisons closes. Celles qui acceptent de coucher avec des démons sont très rares. Toutes ont reçu la visite de l'Opalin et l'ont mis dehors après avoir découvert qu'il cherchait à leur faire boire un philtre d'amour, bien qu'elles soient immunisées depuis fort longtemps. Selon elles, il l'ignorait.

La journée nous a épuisés mais je ne veux pas laisser passer une nuit de plus. J'organise au plus vite un festin arrosé de Morabie pour nous redonner des forces et nous attribue à chacun un périmètre où figurent les établissements susceptibles d'avoir accueilli l'Opalin.

Vers quatre heures du matin, je me trouve confortablement installé dans un canapé en compagnie d'une mère maquereille qui m'a reçu avec un sens aigu de l'hospitalité. Une jeune méduse s'est placée derrière moi pour poser mon visage entre ses seins et confier mes épaules tendues aux langues bifides de ses serpents. Alanguie et les paupières lourdes, je dois renoncer à leurs caresses appuyées lorsque Mazio, essoufflé mais souriant, fait une entrée fracassante :

« Prince, Gecceti a trouvé quelqu'un qui connaît l'Opalin. » Je quitte les lieux précipitamment et, rejoint en chemin par les autres pensionnaires, rallie le point de rendez-vous fixé aux abords d'une placette à la périphérie du quartier.

Gecceti nous attend en compagnie d'un ogre que nous connaissons tous : Ekhnor Pélidine, professeur de littérature dans l'une des plus prestigieuses universités du quartier Étudiant. Un garçon que j'admire, qui a réussi à s'imposer en dépit des préjugés, qui dirige plusieurs cercles intellectuels de renom et voyage régulièrement auprès des rois pour éveiller leurs progénitures au plaisir de la lecture.

Nous nous sommes rencontrés voilà quinze ans, par une nuit sans lune, alors que je cambriolais la bibliothèque de l'université pour y dénicher un vieux grimoire destiné à un client étranger. Il préféra ne pas me dénoncer en échange d'un petit service. Le marché était équitable, je l'acceptai. Par la suite, il devint un ami à qui je prêtais régulièrement de l'argent en échange de ses lumières. Il est la seule personne à avoir su me

faire lire en prenant le temps de m'apporter en main propre les ouvrages qui méritaient de figurer dans les rayons de ma bibliothèque. Ces dernières années, nous avons peu à peu perdu le contact, faute de temps pour alimenter notre amitié.

Je lui serre la main avec vigueur.

« Ekh ! Que deviens-tu ?

— Plus personne ne m'appelle ainsi, dit-il. Tu m'as manqué, Prince.

— Toi aussi. Comment vas-tu ? »

Il porte une grande cape sombre et en rabat un pan sur son épaule.

« Plus ou moins bien.

— Tu as des problèmes ?

— Non, pas vraiment. Mais je n'aime pas qu'on me sache ici... Certains collègues seraient ravis de l'apprendre.

— Après tout ce temps, on essaie encore de te renvoyer ?

— Une poignée d'irréductibles qui ne m'ont toujours pas pardonné mon ascension. Rien de très sérieux mais j'évite autant que possible de leur offrir ma carrière sur un plateau.

— Je comprends.

— Pas tout à fait. Je ne viens pas pour les prostituées. Je suis ici pour les philtres.

— Toi ? Le célèbre Pélidine ? »

Il baisse les yeux et chasse une poussière invisible sur le col de sa cape.

« J'aime une femme. Une humaine. Elle

enseigne à l'université et je veux l'épouser.

— Et elle ?

— Elle m'aime mais mon cœur lui suffit. Elle... elle ne parvient pas à s'abandonner dans mes bras. Une inhibition.

Elle vient d'une famille princéenne. Ses parents l'ont reniée depuis qu'ils connaissent notre relation mais le mal était déjà fait. Ces salauds lui ont *rayé* l'âme. Elle pleure, tu sais. Chaque fois que je la touche.

— C'est moche.

— Oui. Et je me sens trop vieux pour avoir le temps de lui désapprendre toutes ces foutaises. Elle me désire, Prince. Vraiment. Et, à ce titre, j'ai décidé de prendre les devants.

— En te procurant un philtre ?

— Tu penses bien que sa famille a pris soin de l'immuniser. Non, il s'agit d'autre chose. »

Il me saisit par le bras et m'attire à l'écart :

« J'ignore tes motivations, Prince, mais ne mets pas les miennes en péril. Ton ami Gecceti m'a parlé de l'Opalin. Je le connais. Il vit en compagnie d'un mage à qui j'achète... ce dont j'ai besoin.

— Tu peux me conduire à lui ?

— Je vais le faire, oui. Mais si tu dois prendre des mesures radicales, laisse-moi deux petits jours. Deux jours seulement. Après, agis comme bon te semble.

— D'accord, Ekh. »

Je n'hésite pas un instant et scelle ma promesse

d'une nouvelle poignée de main. Décidément, le destin s'évertue à protéger l'Opalin.

J'informe mes compagnons que nous allons nous rendre à l'endroit précis où il vit et exige, en conséquence, la plus grande attention. Je ne tiens pas à revivre l'échec de l'hôtellerie des Apprentis.

Guidés par Ekhmor, nous quittons la périphérie pour plonger au cœur du quartier. Notre cortège intimide les derniers clients qui désertent les maisons closes. Nous avançons de front, pareils à une bande de jeunes malandrins en goguette. Le spectacle m'amuse et me réchauffe le cœur. La nuit est tiède et Abyrne semble enfin me sourire. Nous franchissons une porte cochère et, sur un signe de l'ogre, faisons halte sous un passage voûté qui débouche sur un jardin privé. Au centre s'élève une petite tour de briques ocre dominée par un chapeau d'ardoises.

« Je vous laisse, souffle Ekhmor. Prince, n'oublie pas ta promesse.

— Ne t'inquiète pas. Abyrne te garde, Ekh. »

J'ordonne aussitôt au gros de la troupe de rebrousser chemin et de prendre les dispositions nécessaires pour encercler le pâté de maisons. D'expérience, je me méfie aussi des égouts qui sillonnent le sous-sol abyernois. Je charge Mazio de s'y aventurer et de vérifier qu'il n'existe aucun conduit menant à la tour.

Ekhmor me salue avec chaleur et me laisse en compagnie de Gecceti et Demestrio.

« Vous deux, vous m'attendez ici pour l'instant. Veillez à ce que personne ne franchisse ce passage.

Moi, je vais jeter un œil. »

Nous convenons d'un signal d'urgence puis je m'engage dans le jardin. Je progresse à l'abri des arbustes et me porte à hauteur de l'unique lucarne visible au rez-de-chaussée. Il s'agit d'un simple panneau de corne monté sur bois et éclairé, de l'intérieur, par la flamme d'une torche.

Avec mon poignard, je pratique une fine entaille à la base, élargis les deux bords de la plaie et colle mon œil à la déchirure. La tour est creuse et constitue un unique cylindre recouvert de haut en bas par les étagères d'une immense bibliothèque. Des livres par centaines y logent dans un désordre indescriptible. Ici et là, des parchemins pendent vers le sol comme des draps à sécher. Deux hommes me tournent le dos. Le premier lit un texte à voix haute à l'intention du second assis en tailleur derrière une table basse.

L'Opalin.

La scène me fait penser que ces deux-là ne tenteront rien. Je me retourne pour adresser un signe de victoire à mes deux complices et viens frapper à la porte.

Le mage vient m'ouvrir. Un vieil homme vêtu d'une tunique de soie émeraude, des cheveux blancs coupés court, des yeux bienveillants. Un grand-père qui se penche pour deviner mon visage resté dans l'ombre.

« Que puis-je pour vous ?

— Je viens voir le démon.

— Nous travaillons. Revenez plutôt demain, dit-il en refermant doucement la porte. »

Je la bloque avec mon pied.

« Dites-lui que Maspalio aimerait lui parler, que je viens de la part de Vladitch. »

Il hoche la tête et s'éclipse un moment. Lorsqu'il revient, son visage n'a pas changé d'expression. Il m'invite à entrer. À l'intérieur, l'Opalin a interrompu sa lecture.

Je ne vois tout d'abord que son front, un cerveau à vif prolongé par des pattes chitineuses cerclant son visage comme les sangles d'un casque. Puis ses yeux où brille un mélange de sensualité et de grâce, son nez rond et mutin, ses lèvres pleines. Vêtu d'une tunique violine, il me dévisage avec délicatesse.

« Asseyez-vous, Prince. »

Nous prenons place tous les trois autour de la table basse. Un peu désesparé par leur sérénité et le calme qui règne dans la tour, je murmure :

« Tu sais pourquoi je suis là ? »

— Tu es venu pour m'emmener, pour que je revienne aux abysses.

— En principe, oui. C'est le but de ma visite. Seulement, Abyrne, elle, n'y tient pas vraiment.

— Tu sers la cité ou Vladitch ?

— Je sers Abyrne.

— Tu m'as poursuivi des jours durant et tu te contentes de frapper à la porte. Tu ne crains pas que je m'enfuie ?

— Je m'attendais plus ou moins à trouver un démon dans ton genre. Jusqu'à présent, tout ce que j'ai découvert sur toi m'incite à penser que tu

n'es pas comme les autres. Et je crois surtout qu'ici tu es chez toi, que tu es arrivé à destination. »

Silence. J'observe avec curiosité l'étrange balance posée sur la table. Sur l'une des coupelles brillent de petites pierres aux reflets irisés. Le mage a surpris mon regard et dit :

« Ce sont ses lectures.

— Ses lectures ?

— Des mots volés à ceux qui nous entourent, fait-il en montrant la perspective vertigineuse de la bibliothèque. Des écrivains, des poètes, des troubadours.

— Tâche d'être plus explicite, grimacé-je.

— Ma voix réveille ces histoires, intervient l'Opalin. Ces perles, devant toi, sont des passages qui m'ont marqué, qui m'ont ému. Une ligne, un paragraphe, une strophe, qu'importe. La magie les façonne comme un bijoutier. Lorsque la coupelle sera pleine, le philtre contiendra mes émotions, mon cœur. »

Sur ses joues, les pattes reliées à son cerveau frémissent.

« Je dois tomber amoureux, Prince.

— De la duchesse ?

— Je l'ai aimée. Éperdument. Assez en tout cas pour ne pas ressentir le besoin de retourner aux abysses. Seulement, lorsque j'ai découvert que ce sentiment incarnait mon salut, mon amour avait perdu de son sens. En aimant, j'étais libre. Paradoxal, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment.

— Tu imagines que l'amoureux reste libre ?

— Le plus souvent, oui. »

Tenir cette conversation me semble parfaitement irréel. À quoi cela va-t-il nous mener ?

« C'est intéressant, dit-il, mais quoi qu'il en soit, je n'aimais plus la duchesse. Un sentiment *motivé* ne mène à rien. Il fallait que je trouve un moyen de tomber amoureux. J'ai utilisé des artifices, je me suis plongé dans votre littérature pour y chercher un émoi salutaire. J'ai rencontré des femmes, de nombreuses femmes sans pouvoir me départir de cette idée que je *devais* les aimer. Le lien abyssal se renforçait chaque jour. Je luttais contre cet atavisme qui me poussait à plonger dans l'ombre la plus proche. En définitive, je me suis tourné vers les philtres d'amour.

— Avec les prostituées.

— Oui. Cela ne donnait rien. Alors, un herboriste m'a suggéré de rencontrer Selguance. Depuis, je vis mieux. Sa magie suscite de telles impressions que le lien abyssal reflue. Bientôt, je posséderai un philtre assez puissant pour tomber amoureux et ne plus être obligé de repartir.

— Que cherches-tu vraiment ? Savoir aimer ou échapper aux abysses ?

— Les deux, sans doute.

— Si je te laisse ici, Vladitch convoquera l'Artificier pour moi. Ou bien, il laissera un Incarnat se charger du travail. Ma vie est suspendue à la tienne, Opalin.

— Que proposes-tu ? »

Cette question m'a obsédé depuis mon serment prononcé au Capitule. Depuis lors, je n'ai imaginé qu'une seule porte de sortie qui nous permette, à ce démon et à moi, de quitter l'affaire sur la pointe des pieds.

« Nous allons organiser une rencontre entre Vladitch et nous. Une conciliation à l'amiable, pour ainsi dire.

— Tu parles sérieusement ?

— Je mets ma vie en jeu, je n'ai aucune envie de plaisanter. Rien n'est joué dans cette histoire. Nous marchons tous sur une corde raide. Vladitch aussi. Je sais que c'est un homme réfléchi, qu'il nous écouterait. Essayons d'obtenir ta liberté. Nous possédons une excellente monnaie d'échange.

— À savoir ?

— Le secret des ombres lunaires et surtout, le fait que l'amour soit un moyen d'échapper aux abysses. Je ne suis pas certain que tu mesures les implications de ta découverte. Si les démons inférieurs apprenaient que le sentiment amoureux peut l'emporter sur le lien abyssal, que se passerait-il, à ton avis ? Une véritable révolution... Pour satisfaire les conjurateurs, les diables se sont employés à vous rendre de plus en plus conscients. Vous êtes devenus des créatures pensantes, votre intelligence s'est affûtée au fil des siècles. Je suis persuadé que nombre d'entre vous choisiront de s'affranchir.

— Sans doute. Alors pourquoi gaspiller cette occasion en monnaie d'échange ? Et si, toi et moi,

nous décidions de provoquer cette révolution ?

— Jamais. Abyrne risquerait d'en souffrir. Sans compter que nos vies ne vaudront plus grand-chose et que je n'ai aucune envie de me sacrifier au nom de votre émancipation. Je te donne un conseil : contente-toi de ce que j'ai à offrir.

— Ma liberté ?

— C'est déjà pas si mal. »

Il baisse les yeux.

« L'enjeu est tel, ajouté-je, que les abysses peuvent tout aussi bien accepter ou vouloir ne prendre aucun risque et engager leurs forces pour supprimer tous les témoins de l'affaire. Inutile de spéculer tant qu'on n'a pas mis les termes du marché entre les mains des Hauts Diabes.

— Je suppose que je n'ai pas vraiment le choix.

— A priori, non. Tu vas rester ici. Continue tes lectures et arrange-toi pour que le philtre soit disponible au plus vite. Moi, je vais rencontrer Vladitch et essayer d'ouvrir les négociations.

— C'est tout ?

— Façon de parler ! Pour honorer une promesse, je vais tout de même entamer un bras de fer avec les abysses et te sauver la peau. La mienne aussi, accessoirement. T'as le droit de me remercier. »

Il sourit et d'étranges reflets courent à la surface humide de son cerveau. Je me lève sans un mot et quitte la tour avec le sentiment d'avoir confié ma vie à deux rêveurs accouchés par notre mère Abyrne.

VII

DIX HEURES DU MATIN, AU COMPTOIR D'UNE TAVERNE DES Trabouliennes. J'ai choisi un lieu situé juste derrière l'établissement pour rencontrer l'Advocatus Diaboli. Mazio s'est chargé de le prévenir mais ce dernier, offusqué de devoir venir jusqu'à moi, a décliné l'invitation dans un premier temps. J'ai renvoyé mon pensionnaire avec quelques mots griffonnés sur un parchemin : « Viens. J'ai trouvé l'Opalin. Je dois te parler d'amour et d'ombre lunaire. » Vladitch a, semble-t-il, blêmi et accepté de venir. Le contraire m'eût étonné.

Mes autres compagnons sont restés à proximité de la tour. Pour protéger le démon et s'assurer du même coup qu'il ne tentera pas de nous fausser compagnie.

J'ai choisi les Trabouliennes pour une bonne raison. Ses rues appartiennent à la vieille ville et reflètent à merveille la volonté de ses architectes. Lorsque les royaumes s'étaient accordés pour édifier une ville consacrée à la diplomatie, les fondateurs avaient imaginé ce quartier de bonne foi. Ils tenaient à favoriser le jeu subtil des rencontres et permettre le ballet silencieux des diplomates encapuchonnés. Les demeures se sont construites les unes à côté des autres pour

accoucher d'un gigantesque et unique pâté de maisons. En certains endroits, les passages y sont si étroits qu'un homme à cheval ne peut s'y engager. Lever les coudes, même pour un farfadet, suffit parfois à toucher les deux murs d'une même rue. Le temps a chassé les diplomates pour nous céder la place, à nous, voleurs, qui aimons deviser dans les *coins menteurs*, ces petites alcôves aménagées à l'origine pour y traiter des affaires d'Etat.

Notre guilde siégeait à quelques pas de la taverne. D'après certaines rumeurs, elle s'y trouverait toujours d'ailleurs, mais je n'ai aucune envie de le vérifier. En prenant ma retraite, j'avais cru pouvoir tirer un trait définitif sur cette époque de ma vie. À présent, je n'en suis plus très sûr.

Je quitte la taverne pour rejoindre l'étroit carrefour de quatre traboules où Vladitch doit me retrouver. J'examine les environs avec soin et crochète, par anticipation, plusieurs trappes qui s'ouvrent dans la voûte. J'ignore quelle va être sa réaction. Il a besoin de moi pour localiser l'Opalin mais cela lui suffira-t-il ? Je redoute une confrontation avec l'incarnat et préfère prendre toutes les précautions nécessaires.

L'Advocatus s'annonce une heure plus tard par le claquement de ses sandales. Je patiente à l'ombre de mon coin menteur et les laisse approcher, lui et son ogre.

« Maspalio, enfin ! »

Il affiche un sourire de circonstance et vient s'asseoir à mes côtés, sur un banc de terre cuite.

« Salut, Vladitch.

— Les rumeurs sur ton compte commencent à filtrer du palais d'Acier. Je m'inquiétais pour toi.

— J'en suis sûr.

— Ton message m'a surpris, dit-il en me fixant avec intensité.

— L'effet était voulu.

— Où est l'Opalin ?

— En lieu sûr, pour l'instant.

— Curieux. Je me souviens bien de t'avoir demandé de me le livrer.

— C'était avant que je découvre vos petits secrets. Maintenant, les règles ont changé.

— Ah oui ? »

Son regard se durcit.

« N'oublie pas l'Artificier. Où est l'Opalin ?

— Et l'incarnat ? »

Il soupire et se frotte les yeux :

« Maspalio, n'espère pas m'influencer ou croire qu'on peut traiter avec les abysses. Il semble que tu en saches davantage qu'il ne faudrait mais cela ne te donne aucun pouvoir. Aucun, mon petit. Livre-nous l'Opalin et tu vivras longtemps.

— Assez pour voir les abysses sombrer grâce à moi ? »

L'Advocatus fronce les sourcils et éclate de rire :

« Mais qu'est-ce que tu crois ! s'exclame-t-il. Que le secret des ombres lunaires t'autorise à marchander ?

— Non. Je crois qu'en détenant le moyen d'affranchir les démons du lien abyssal, je peux

déclencher une telle révolution que tu ferais aussi bien de m'écouter très attentivement. »

Une surprise totale se lit sur son visage.

« Tu es devenu fou ? Un moyen de couper le lien abyssal ?

— Oui, Vladitch. L'amour. C'est idiot, n'est-ce pas ? Qui aurait pu penser que l'amour vienne à bout des abysses ?

— Je n'ai aucune raison de te croire...

— Mais si, tu me crois. Et c'est pour cette raison que tu m'as engagé. Parce que vous ne parvenez pas à comprendre comment ce démon a pu vous échapper et comment il a pu éviter le retour aux abysses. Tu me crois parce que tu sais qu'il s'agit d'un démon lunaire, que l'affaire a commencé dans le sillage d'une duchesse et que l'Opalin est tombé amoureux de cette femme. Tu me crois parce que sa sensibilité et son humanité ont ouvert dans son cœur une porte jusqu'ici condamnée et qu'une fois ouverte, cette porte va permettre aux démons de ne plus appartenir aux abysses. »

Vladitch s'efforce de masquer son émotion mais ses lèvres se sont mises à trembler :

« Cela devient très sérieux, mon petit...

— Beaucoup plus que tu ne peux l'imaginer. Si vous ne m'écoutez pas, l'Opalin libérera les abysses.

— Mais... mais qu'est-ce que tu veux ?

— Négocié.

— Négocié ? Avec les abysses ? C'est contraire à toutes les...

— Calme-toi, l'interromps-je. Je ne cherche pas à te doubler. Je veux que tu nous serves d'intermédiaire. Auprès des Hauts Diables. »

L'inquiétude se lit dans son regard :

« Maspalio, je n'ai pas ce pouvoir, je...

— Ce serait dommage. Je peux aussi m'adresser à l'incarnat et faire savoir que tu refuses de négocier.

— Je n'ai pas dit ça.

— Alerte les Hauts Diables. Tu dois bien avoir un moyen de les prévenir. Fais-leur savoir que je veux négocier.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? Cet Opalin t'a ensorcelé ?

— Non, pas lui. Abyrne seulement.

— Mais qu'est-ce que je vais raconter, moi ?

— Que j'exige une connivence *ad vitam æternam* pour moi et l'Opalin. Une connivence, signée par les Hauts Diables, qui les engage à me protéger en échange de notre silence. »

La bouche ouverte, l'Advocatus me dévisage comme si j'avais perdu l'esprit.

« La connivence nous placera sous leur protection, poursuis-je. Je suppose qu'ils auront à cœur de ne pas la trahir s'ils veulent conserver leur crédibilité. Dans le cas contraire, essaie d'imaginer la réaction des conjurateurs en Abyrne et ailleurs. L'ensemble du système s'écroulerait, n'est-ce pas ?

— C'est insensé, ils ne signeront jamais.

— Peut-être. Mais je t'invite à faire ton possible pour les convaincre. Il faudra bien trouver un

responsable si je décide, un matin, de proposer à nos meilleurs chroniqueurs un sujet aussi brûlant. Tu imagines ! Dans toutes les rues, dans les auberges, sur les quais et même dans les ambassades, on ne lira qu'un seul titre : "Les démons sont libres ! L'amour enterrera-t-il les abysses ?" Sincèrement, il me semble judicieux de ne pas en arriver là. Qu'en penses-tu ? »

Vladitch est effondré. Il se lève lentement et ajuste sa blouse avec des gestes imprécis.

« Je vais les prévenir, alors.

— Tu as une semaine, cela devrait te suffire. Dans sept jours, on se retrouve à la taverne de Gargoncelle, sur la grande place, même heure. »

Il n'ajoute rien. Il s'éloigne en silence, les épaules voûtées et se retourne une dernière fois avant de disparaître à l'angle d'une traboule.

Je m'adosse contre le mur, les nerfs tendus et la bouche sèche. Je tiens l'Advocatus mais derrière lui se profile déjà l'ombre des Hauts Diablos. Comment vont-ils réagir ? Je n'ai pas l'occasion d'y réfléchir plus longtemps. Une trappe s'ouvre au-dessus de moi et le visage d'un jeune homme s'encadre dans l'ouverture.

« Prince Maspalio ! »

Les traits de ce garçon me sont familiers.

« On se connaît ?

— Dahne, Prince. J'ai servi dans votre guilde... après votre départ. La milice est là ! Pour vous ! Elle a cerné le quartier. Les habitants vont tâcher de la retarder mais ils ont mis le paquet ! Trois,

peut-être quatre compagnies au complet. Ne perdez pas de temps !

— Fichtre...

— Votre main, Prince ! »

Il me tend la sienne pour me hisser à travers la trappe.

« Dahne, conduis-moi jusqu'aux toits. Il me faut une bonne ombre et un peu de temps.

— D'accord, Prince. Suivez-moi ! »

En dépit de la fougue de ce garçon, je prends la menace au sérieux. Le sénéchal a déployé des forces considérables. Démesurées, même. Quatre compagnies pour un seul homme accusé de meurtre ? Il s'agit d'un Gros, certes, mais de là à engager près du quart de la milice abymoïse... J'emboîte fermement le pas au jeune voleur, intrigué et pressé de rejoindre la lumière pour invoquer un Saphirin Majeur susceptible de m'emporter dans les airs.

Là-haut, le quartier ressemble à une succession de collines anguleuses semées de hautes cheminées aux ombres étirées. Mon guide progresse avec la grâce d'un équilibriste et m'entraîne d'un toit à l'autre sans perdre de vue une ombre que je lui ai désignée un peu plus loin vers le nord.

Une demi-douzaine de toitures nous séparent de l'objectif lorsque les miliciens font leur apparition. Ils ne sont encore que de vagues silhouettes visibles aux limites du quartier mais forment déjà une barrière infranchissable. Le relief du terrain nous masque un moment à leurs yeux mais d'autres les ont rejoints et s'organisent pour mener

une battue. Confiant dans un premier temps, Dahne montre des signes de nervosité et décide de faire halte sur une petite terrasse.

« Prince, on ne peut continuer. Trouvez une autre ombre ou ils vont finir par nous repérer. »

J'inspire profondément pour calmer les battements de mon cœur et observe la mer de tuiles qui nous entoure.

« Oublie les ombres, gamin. On abandonne les toits et on se cache en attendant la nuit.

— C'est que... murmure-t-il du bout des lèvres.

— Quoi ?

— J'ai reçu l'ordre de vous conduire en dehors du quartier. On vous a vu entrer dans les Trabouliennes et, jusqu'à l'arrivée de la milice, notre Prince a bien voulu fermer les yeux. Mais là... avec la milice, vous troublez le commerce.

— Répète...

— Vous avez très bien entendu, Prince. Je... je suis vraiment désolé.

— Je ne rêve pas ? Tu essaies de me dire que je ne suis pas le *bienvenu* ? Chez moi, dans les Trabouliennes ?

— Oh, Prince... C'est pas moi qui décide. Les temps ont bien changé, la concurrence est rude.

— Elle l'a toujours été. Bon sang, ma propre guilde ! Mais honte sur vous ! Honte sur toi !

— Prince, ne vous mettez pas en colère. Je n'ai pas le choix. Voilà plusieurs années que vous avez quitté le métier. Et les affaires continuent, vous comprenez ?

— Non, je ne comprends pas. Vous m'insultez et, à travers moi, vous insultez Abye. On n'abandonne pas un ancien poursuivi par la milice. Dégage avant que je perde patience, gamin. Allez, du vent ! Je me débrouillerai sans toi.

— Prince...

— Dégage. »

Il me quitte avec une expression piteuse. Enragé et fermement décidé à rappeler, dès que possible, quelques principes de base à mon successeur, je me porte à hauteur d'une porte sommaire qui ouvre sur une maison voisine. Faute de pouvoir quitter le quartier, je dois me résoudre à y passer la nuit. Un contretemps, rien de plus.

Je m'agenouille pour crocheter la serrure et entends soudain une voix claquer au-dessus de ma tête :

« On ne bouge plus. Tu lâches ton poignard et tu mets tes mains bien hautes. Doucement. »

Je lève les yeux et découvre, au bord du toit, un milicien au visage sévère qui pointe une arbalète dans ma direction.

« Pas de problème », dis-je.

Je dépose ma lame sur le sol et avance d'un pas. Campé sur ses deux jambes, il siffle pour alerter ses compagnons et agite la gueule de son arme à moins de deux coudées de mon visage. Je plonge brusquement sur sa droite, les bras tendus vers la tuile la plus proche du vide. Je l'arrache d'un coup sec et me roule à terre, juste à temps pour échapper au carreau tiré à bout pourtant. La rangée de tuiles tremble et lui fait perdre

l'équilibre. Il jure et tente de bondir sur la terrasse. Trop tard : son corps bascule en arrière, dégringole jusqu'à la gouttière et passe par-dessus. Son cri d'effroi meurt dans un bruit sourd lorsqu'il s'écrase en contrebas.

Je me relève et avise les renforts qui se précipitent dans ma direction. La sueur me pique les yeux tandis que je m'attaque de nouveau à la serrure. Elle cède dans un cliquetis familier. Je franchis le seuil sans perdre un instant et heurte brutalement le rempart dressé par trois gaillards aux mines sinistres. Des hommes de main, vêtus de cuir et armés de gourdins.

« Fichez le camp, les gars, la milice est juste derrière ! » m'exclamé-je en voulant les dépasser.

L'un d'eux tend le bras pour me barrer le passage :

« Mes excuses, Prince. Mais faut que la milice nous laisse tranquilles. »

Je recule, le visage crispé :

« Vous oseriez livrer un Prince au sénéchal ?

— Mais non, proteste mollement celui qui s'est interposé. Nous, on livre personne. On se contente de vous dire que le chemin, par ici, est fermé. C'est tout. »

La porte ouverte filtre l'écho d'une cavalcade qui se rapproche.

« Bon, les gars, laissez-moi passer. Je suis le Prince Maspalio, enfin !

— Désolé. »

Je n'oublierai pas ces trois-là. Je fais volte-face

avec l'intention d'emprunter l'escalier. Sitôt la porte franchie, je tombe nez à nez avec trois miliciens. Deux d'entre eux épaulent leurs arbalètes tandis que le troisième, l'épée à la main, me somme de déposer les armes sans résistance. Je force néanmoins le passage pour atteindre l'escalier qui mène à la rue, parviens à me faufiler entre deux miliciens mais aperçois trop tard la trajectoire d'un pommeau qui file vers mon visage et me percute en plein front.

Une explosion de douleur. Un voile visqueux. Je m'évanouis.

Mon cachot mesure cinq coudées de côté. Un carré humide et inviolable, tapissé de vieilles pierres. Je suis allongé sur une pailleasse, vêtu d'une simple tunique de bure. Je me suis réveillé ici, en compagnie d'un géant que je connais bien. Armé de son tambour, il se déchaîne dans mon crâne. Une croûte s'est formée à l'endroit où le pommeau m'a frappé. Une blessure sans gravité. Celle de mon pied, en revanche, est revenue à la charge. Mes gardiens ont eu la décence de me laisser mon bandage que je déroule pour découvrir que la cicatrisation a opéré mais que le mal contenu dans les épines a semé une série de petites taches grisâtres autour de la cheville. Pertuis m'avait prévenu : ce genre de manifestation ne dure pas longtemps et se résorbe généralement au bout de quatre ou cinq jours.

Je remets en place le bandage et, à défaut de pouvoir dormir, tente de faire le point sur la situation. Je suppose qu'on m'a conduit dans les prisons du palais d'Acier. Je repense au

déploiement de forces orchestré par le sénéchal. Au nom de quoi a-t-il pu renier les accords officiels qui autorisent les guildes à prospérer dans les Trabouliennes ? Depuis des décennies, la milice ne s'aventure plus dans ce quartier et, en échange d'une concession tacite sur l'ensemble des traboules, perçoit une série de taxes détournées sur les immenses profits générés par les guildes. Un jeu de dupes pour les citoyens abymois mais un jeu qui a le mérite de faire cohabiter ces deux mondes sans trop de violence.

Avec une pointe d'angoisse, je me demande si les abysses n'ont pas fait pression sur les juges d'Acier. Dans ce cas, je peux m'attendre à tout et surtout au pire.

D'humeur sombre, je me force à pratiquer une série d'exercices physiques pour m'occuper l'esprit. Plusieurs heures s'écoulent avant qu'une voix bourrue ne m'interpelle à travers un œilleton :

« Maspalio, debout !

— J'ai faim.

— Tu mangeras plus tard. Lève-toi et tourne-toi contre le mur.

— Je veux manger d'abord. »

La porte s'ouvre avec fracas. Dans l'encadrement se dresse un ogre portant l'uniforme noir et or des soldats d'élite du palais d'Acier. Il affiche un sourire vicieux et, d'une seule enjambée, traverse la cellule, m'attrape par la manche et me soulève sans ménagement.

« Fidèle à ta réputation, hein ? Du genre "petit mais grande gueule" ».

Il porte une épée large à la ceinture et un court bâton lesté de fer dans la main gauche. Il me pousse violemment contre le mur et me frappe les reins d'un coup sec. Pour ne pas hurler, je me pince les lèvres jusqu'au sang. Je glisse contre le sol, terrassé par la douleur.

« Tu vois, je préfère que toi et moi, on commence sur des bases saines, me souffle mon bourreau. T'as le droit d'être petit mais je te conseille d'oublier le côté "grande gueule". Pas ici, pas avec moi. Compris ? »

Silence. Il me frappe à la cuisse.

« Compris ? »

— Je crois, oui, articulé-je faiblement.

— Tant mieux. Allez, viens. Le sénéchal veut te voir. »

Celui qu'on surnomme l'Âme d'Acier me reçoit dans son bureau, une grande pièce lambrissée de bois clair et occupée par un large bureau en métal fixé au sol. Un feu crépite dans une cheminée de marbre blanc. Le sénéchal Madoquiel me tourne le dos, les mains tendues vers l'âtre. Il porte un costume noir serré à la taille par une ceinture cousue d'or et des bottes montantes de cuir sombre. Ses cheveux blonds tombent en mèches plates sur ses épaules.

« Laissez-nous », ordonne-t-il sans se retourner.

La voix est éraillée et posée. Sans fioritures.

« Viens te réchauffer près du feu, Prince. Il fait toujours froid dans ce palais. »

Je me place à côté de lui. Il tourne légèrement

la tête. Je retrouve ce même visage de faucon au teint de porcelaine, le nez fin et les deux billes d'acier qui luisent, dans ses orbites, à la lueur des flammes.

« Tu t'es retiré voilà quatre ou cinq ans ?

— Six.

— Déjà...

— Quitte à parler du temps qui passe, je préférerais le faire chez moi, autour d'un bon verre. Pourquoi suis-je ici, au juste ?

— À toi de me le dire. J'avoue que je ne te pensais pas capable d'un tel massacre.

— Je n'ai pas tué Adiphoise. C'est un complot.

— Et les autres ?

— Quels autres ?

— La demoiselle Gehyne, par exemple. Tu la connais ?

— Une amie, oui. Une fermailleuse qui travaillait pour moi.

— Tu l'as revue récemment ?

— On l'a tuée, alors...

— *Tu l'as tuée*, Prince. Cette fois, je dispose de plusieurs témoins.

— Ça m'étonnerait. On s'est perdus de vue il y a bien deux ou trois ans.

— Voilà quatre jours, des voisins t'ont pourtant vu entrer et sortir de chez elle, au milieu de la journée. Les fées noires dépêchées sur les lieux ont certifié que l'heure de sa mort correspond à celle de ta visite. »

Je réfléchis. À ce moment-là, je menais une bataille féroce dans le Moulin où Andelmio s'était retranché. A priori, vu l'issue de la confrontation, personne ne pourra témoigner en ma faveur. Du reste, mieux vaut taire ce petit incident. Il doit juger que mon silence vaut pour un aveu et continue :

« Pour Adiphoise, illustre dignitaire du palais des Gros, je n'insiste pas. Je déplore l'initiative malheureuse des courtisans qui ont tâché de se faire justice eux-mêmes mais, là encore, les preuves sont accablantes. Bref. Ce qui m'intrigue, en revanche, c'est le meurtre de ton frère. Pourquoi l'avoir tué ? »

J'accuse le coup. Même si mon frère était devenu, avec le temps, un étranger, il restait un membre de la famille. Nous nous fâchions régulièrement et toujours pour la même raison : il venait me réclamer de l'argent et obtenir un répit auprès de ses créanciers. Des dettes de jeu qui avaient fini par user son visage d'enfant et délayer ses grands yeux bleus.

Madoquiel me précise que le meurtre s'est déroulé chez lui, la nuit même où je me trouvais dans les combles du Capitule.

« Cette fois, j'ai un témoin, dis-je. Un ambassadeur.

— Intéressant. De quel quadrant ?

— Janrénien.

— Je crois que tu essaies simplement de brouiller les pistes mais je vérifierai, cela va de soi. »

Il rejoint son bureau pour s'asseoir et lisse ses cheveux du plat de la main :

« Je me suis trompé sur toi, Prince. Ta guilde respectait les règles du jeu et j'escomptais qu'en prenant ta retraite, tu te contenterais de retourner à l'anonymat. Je ne m'explique pas ces meurtres. J'ignore ton mobile mais, très franchement, je crois que nous nous en passerons. Tu as franchi la ligne. Les crimes commis dans nos palais se paient un jour ou l'autre. En particulier lorsqu'il s'agit de *mon* palais. La duchesse de Boldia comptait parmi nos très rares invités de prestige. Et tu les as tuées.

— Mais non, soupiré-je d'un air las. Aucune d'entre elles. Ni Gehyne d'ailleurs... Ni Adiphoise, ni même mon frère.

— Les condamner à la peste rouge, poursuit-il sans tenir compte de mon intervention. L'arme du crime, le soufflet que tu as subtilisé à un escorteur, au palais des Gros, a été retrouvée. Tu persistes à nier ?

— Tout. Je nie tout.

— Aucune importance. Ton sort ne m'appartient plus. Tu comparaîtras bientôt devant les juges d'Acier. Oh, une simple formalité, bien sûr. J'ai déjà fixé la date de ton exécution.

— Interroge l'ambassadeur. Pour Gehyne, je suis prêt à être examiné par les fées noires. Elles peuvent fouiller mes rêves si elles veulent. »

Madoquiel balaie l'argument d'un petit geste de la main :

« La fouille des rêves ne constitue pas une preuve devant les juges. Sans compter que

certaines drogues peuvent en fausser l'interprétation. D'ailleurs, cela expliquerait peut-être ta présence au Capitule...

— Soyons sérieux. Tu ne me crois pas responsable de tout ça, n'est-ce pas ? Passons sur l'absence de mobile... Tu sais, en réalité, je crois que tu cherches juste un coupable pour rassurer la population, cultiver ton influence chez les Gros et réaffirmer celle que tu exerces ici, dans ce palais. Du reste, je te connais assez bien pour savoir qu'en temps normal, tu chercherais à connaître le mobile. Ta justice a le goût d'une vengeance, sénéchal.

— Possible. Mais les preuves valent bien un mobile à mes yeux. Quoi que tu puisses penser, je suis intimement convaincu de ta culpabilité. Ce n'est pas moi qui prononcerai la sentence, alors si tu peux prouver ton innocence, fais-le.

— Je le ferai.

— Je ne t'accorderai pas un nouvel entretien, Prince. Si tu avoues maintenant, je peux rendre l'exécution moins pénible.

— Il n'y aura pas d'exécution.

— Aux juges d'en décider. »

VIII

LE PROCÈS SE DEROULE LE LENDEMAIN MATIN DANS UNE SALLE octogonale dominée par une cloche de verre noire. Une galerie court le long des murs polis et dessert huit chaires d'acier soutenues par de lourdes chaînes en fer.

Mes futurs bourreaux y siègent debout, vêtus de toges cloutées qui ressemblent à des carapaces. Dans la pénombre, l'habit scintille à l'éclat des abeilles safran qui bourdonnent au-dessus de leurs têtes et découpent, sur le sol, de grandes ombres noires. Les juges d'Acier sont des vieillards maigres et osseux, engoncés dans leur costume, le crâne chauve et les yeux figurés par deux perles noires.

Des ogres d'élite m'ont escorté jusqu'au milieu de la pièce puis ont reculé de dix pas pour former un cercle autour de moi.

Un bruit aigu marque l'ouverture de mon procès. Un juge a levé un stylet pour tracer un trait invisible à la surface d'une plaque chromée – un métal dont ils ont le secret. Je frissonne, la mâchoire grinçante. Je sais que la chair de poule a valeur de symbole pour les habitants du palais, qu'elle marque une étape importante dans leur parcours spirituel. Ce dernier doit s'achever par une révélation de la chair, un moment unique où la peau deviendra métal et consacrera l' élu.

Un juge répond à son confrère. La plainte du chrome résonne sous la voûte et me vrille le crâne. Je ne peux même pas me boucher les oreilles. Mes geôliers m'ont lié les mains dans le dos. Les juges se parlent d'une chaire à l'autre en rayant leurs plaques. Un langage connu d'eux seuls, une mélopée stridente qui me tétanise les muscles et me rend fou. Le vacarme finit par s'éteindre et me laisse sonné, les tympons sifflants.

L'un d'eux empoigne la rambarde de sa chaire et se penche vers moi :

« Maspalio, reconnaissez-vous les meurtres qui vous sont reprochés ?

— Non.

— Dans ce cas, la cour considère que vous êtes coupable.

— Pardon ? Mais le procès ?

— Il vient d'avoir lieu. Nous venons de délibérer et de rendre notre sentence. Vous êtes condamné à mort.

— Et ma défense ?

— Vous pouvez la présenter à condition de plaider coupable.

— C'est totalement grotesque ! »

Ma voix se perd sous la voûte. Je m'attendais à une véritable empoignade, un combat pour la vérité, une lutte féroce pour démontrer mon innocence mais le sénéchal m'a trompé : on ne veut pas m'écouter. Cette mascarade scelle mon avenir sur le billot.

« Juges, si je meurs, vous mourrez avec moi !

— Mais entendez-le ! s'exclame un juge. Il menace la cour !

— Qu'on l'emmène ! exige un autre.

— Attendez ! J'ai un marché à vous proposer. »

Celui qui est intervenu en premier réclame le silence :

« Parlez, Maspalio.

— Les Hauts Diabes me sont redevables d'une connivence. Je peux vous y associer, vous garantir la protection des abysses, à vous et à tous les habitants de ce palais. »

Les stylets grincent de toutes parts. Plusieurs juges marquent leur indignation et s'interpellent par des grincements assourdissants. Lorsque le silence revient, mon interlocuteur s'adresse à moi avec une voix sinistre :

« Vos tentatives pathétiques pour interrompre ce procès montrent bien dans quelle estime vous tenez cette cour. L'exécution est reportée au mois prochain. Nous vous infligeons trente jours de torture.

— Vous...

— Soixante jours !

— Faites venir Vladitch, Advocatus Diaboli du quartier du Lierre.

— Quatre-vingt-dix jours !

— Écoutez-moi, bon sang ! il pourra vous confirmer ce que je viens de dire !

— Cent soixante jours ! Je réclame cent soixante jours ! s'époumone un juge dont le visage vire au rouge sombre.

— Réfléchissez ! La fidélité des Hauts Diables vous sera acquise à jamais ! »

Un vieillard exige à son tour le silence. D'une voix chevrotante, il déclare :

« J'aimerais en entendre plus. Écoutons-le, mes chers confrères. Au pire, nous aurons perdu notre temps. Maspalio, auriez-vous la preuve de ce que vous avancez ?

— L'Advocatus Diaboli.

— Cela ne suffit pas. Quelle valeur pourrions-nous attacher à la parole d'un complice, fut-il représentant des abysses ? »

Je me refuse à faire venir l'Opalin. À vrai dire, seul le témoignage d'un Haut Diable pourrait éventuellement me tirer d'affaire. Le plan est audacieux, je l'adopte. Reste à amener les juges là où je veux qu'ils aillent.

« Je vous propose d'invoquer un démon, annoncé-je. Une créature qui, par nature, ne pourra pas être mon complice si je la conjure ici même, devant vous. »

Le métal grince, les juges paraissent dubitatifs. Celui qui est intervenu en ma faveur s'éclaircit la gorge et ricane :

« N'importe quel démon serait donc en mesure de faire chanter les abysses ?

— Non. Et c'est pour cette raison que je vous propose d'invoquer un Haut Diable. »

Exclamations étouffées et murmures de protestation. Les stylets s'emballent et le vacarme devient insoutenable. J'ai capté leur attention. Ils

savent qu'un maître des abysses ne s'invoque qu'en de très rares occasions et supposent que je ne prendrai pas ce risque sans avoir une bonne raison de le faire. En Abyrne, les conjurateurs en mesure de signer une connivence avec un Haut Diable se comptent sur les doigts de la main.

« Vous ne manquez pas de panache, Maspalio. J'espère pour vous qu'il ne s'agit pas que d'esbroufe. Si vous mentez, nos cent soixante jours de torture vous paraîtront bien peu de chose en comparaison de ce qui vous attend.

— Il me faut l'encre crépusculaire et un pinceau. »

Seule cette encre-là, rarissime et prélevée dans le sillage des marées d'onyx, est en mesure de compenser l'absence d'une ombre naturelle assez puissante pour ouvrir un passage vers les abysses. La légende prétend d'ailleurs que seules celles qui s'étendent dans l'axe des édifices ésotériques peuvent s'ouvrir devant un Haut Diable. Peu importe. Je n'ai pas l'intention d'essayer.

Les juges frissonnent d'excitation à l'idée de la confrontation. Ils s'interpellent en frottant la plaque du plat de la lame, comme s'ils murmuraient. Un groupe d'ogres pénètre peu après dans la salle et vient déposer à mes pieds un coffret d'argent. On me délie les mains. Je l'ouvre et découvre, logés dans leur écrin de velours, un pinceau au manche d'ébène et un petit encrier où brille un liquide noir et irisé.

Mes gardiens reculent à distance respective. J'observe le jeu des ombres mouvantes autour de

moi et demande aux juges de maîtriser leurs abeilles afin que la lumière se stabilise. Les insectes se rassemblent aussitôt en essaims et s'immobilisent sur les rambardes. J'inspire profondément. La pénombre et surtout la cécité des juges vont jouer en ma faveur. Sous couvert de dévisser le bouchon de l'encrier, je m'entaille la paume du bout de l'ongle et empoigne fermement le pinceau. Des gouttes commencent à perler, se fauillent entre mes doigts et glissent le long du manche pour se perdre dans les poils.

Le sang de l'invocation. Une pratique redoutée et suicidaire qui consiste ni plus ni moins à remettre sa vie entre les mains d'un démon. Substituer le sang à l'encre équivaut à un pacte sans connivence, à créer un espace de non-droit que les plus grands conjurateurs, en présence des Hauts Diables, s'engagèrent à interdire au terme de la célèbre Controverse rouge.

Néanmoins, le jeu en vaut la peine : je préfère le courroux des juges d'Acier à celui des abysses. Ma main ne tremble pas et cadre peu à peu une grande tache ténébreuse. Je scelle mon trait et perçois l'agitation soudaine des ogres les plus proches. Plusieurs ont levé le nez, la mine soucieuse : ils sentent l'odeur du sang.

Le démon prend forme. Ses grandes ailes tendent le drap d'ombre jusqu'à ce qu'il se déchire dans un craquement spongieux. Des exclamations étouffées ponctuent l'apparition du Saphirin. Les juges, eux, ne comprennent pas mais les ogres se précipitent déjà dans ma direction en criant à la trahison. Le fracas de leurs bottes résonne sous la

voûte au moment où je me propulse sur le dos de la créature et referme mes bras autour de son cou noir et tiède.

« Sors-moi d'ici et ton prix sera le mien.

— Oui... » murmure-t-il avec gourmandise.

Sa gueule effilée pivote et se fend d'un sourire carnassier. Ses ailes mesurent près de dix coudées d'envergure et ressemblent à celles d'une chauve-souris. Elles se déploient dans un lourd bruissement et nous arrachent au sol.

Aveugles et impuissants, les juges somment leur troupe de s'expliquer tandis que les ogres se rassemblent sous nos pieds. Je me cramponne de toutes mes forces, les yeux fixés sur la cloche de verre qui se rapproche à grande vitesse. Le claquement d'une arbalète résonne. Le démon pousse un cri rauque et perd soudain de l'altitude, l'aile droite entortillée.

« Sors-nous de là ! Allez ! » hurlé-je.

Le Saphirin parvient à se stabiliser. Je jette un œil en bas et vois l'arbalétrier recharger son arme. Nous lui offrons une cible parfaite. J'encourage la créature et frappe du poing sur son poitrail :

« Allez ! Hue ! Me lâche pas, mon grand ! »

Ma familiarité lui arrache un grognement. Son aile encore valide se met à battre furieusement. Nous heurtons un mur. Je vois son aile blessée racler et partir en lambeaux dans notre sillage.

Puis nous percutons la voûte qui explose dans un fracas de verre brisé. Je ferme les yeux et sens la brise souffler sur mon visage. Emporté par son

élan, mon sauveur file vers le ciel jusqu'à ce qu'il juge la hauteur satisfaisante pour amorcer un vol plané vers les toits d'Abyme.

Je regarde derrière moi tandis que nous glissons dans les airs. Une énorme fracture en étoile se dessine à la surface de la cloche. On entend encore le bruit lointain du verre brisé qui pleut sur les ogres et les juges d'Acier. Ceux-là ne m'oublieront pas.

Soulagé et heureux, je me penche à l'oreille de la créature :

« Merci, démon. »

Il ne répond pas. Nous planons toujours mais de plus en plus bas.

« Saphirin ? »

Aucune réponse. Son cou s'amollit entre mes bras. Je lui tords la gueule de côté. Ses yeux vitreux sont la preuve que l'arbalétrier mérite d'appartenir aux troupes d'élite. Le carreau a pénétré par le menton et creusé son chemin jusqu'au sommet du crâne. La panique me submerge. Me voilà juché sur un cadavre qui descend vers le sol en cercles concentriques de plus en plus rapides. Voyons le bon côté des choses : je n'aurais pas à payer ma dette de sang. En revanche, rien ne dit que je serais encore vivant pour m'en féliciter.

L'air siffle à mes oreilles. Nous plongeons vers le Deuxième Cercle, aux frontières du quartier des Ombres et du Clair-Obscur. Je tente sans succès de tirer sur l'aile en perdition pour freiner notre chute lorsqu'un lambeau de son aile déchirée vient se

plaquer sur mon visage. Aveuglé, je repousse la membrane qui se gonfle sous le vent et m'arrache brutalement à son cou. Mon cri se perd dans le ciel. Je m'accroche désespérément aux deux extrémités de la membrane et constate, stupéfait, que l'air s'est engouffré dessous. Le lambeau se galbe et menace à chaque instant de se rompre mais je ne chute plus, je descends doucement vers les toits en me demandant si, une fois encore, Abyrne n'est pas intervenue pour me sauver la vie.

La réception promet d'être rude, peut-être même fatale. Sous mes pieds défilent les rues paisibles. Je fais plusieurs tentatives désordonnées pour orienter ma voile et n'obtiens, au final, qu'un craquement sinistre : la membrane se déchire en deux. Et je tombe.

La scène dure une éternité. Je sens mes pieds heurter des tuiles avec un bruit sec. Un os craque. Je rebondis une fois dans la pente du toit en me recevant sur l'épaule, entends un nouveau craquement et franchis à pleine vitesse la ligne fatidique de la gouttière. Mon corps chute dans le vide et s'écrase sur l'auvent d'une boutique. L'étoffe cède sous l'impact et me relâche dans les eaux sombres d'un canal. Je percute la surface. Les remous se referment sur moi. Les ténèbres, le silence, je me laisse glisser vers les profondeurs. Le goût rance qui s'engouffre dans ma bouche m'empêche de renoncer. Je me débats en dépit de la souffrance qui irradie mon corps tout entier et crève la surface dans un ultime effort. Quelques brasses suffisent pour rallier la grève toute proche et me traîner hors de l'eau.

Le corps engagé à moitié sur l'étroit trottoir de pierre qui court au pied du quai, je me tourne vers le ciel. Mes paupières se ferment.

Je rêve de mains qui me caressent, d'autres qui me mettent à la torture. Je m'entends gémir, je m'entends réclamer la mort pour en finir avec cette douleur lancinante qui ne faiblit jamais. Elle finit pourtant par refluer et m'abandonner, brisé, dans un cocon fiévreux et intemporel.

Une odeur familière. Celle, piquante et musquée, du Morabie. Je bats des paupières. Une vive lumière danse devant mes yeux.

« Éloigne la lanterne, imbécile », dit une voix sourde.

Des pieds frottent sur un plancher. J'essaie d'ouvrir les yeux. Le décor se dévoile : une chambre dépouillée, aux murs vides. Et, rassemblés devant les portes, mes vieux compagnons. Ils sont tous là, épaule contre épaule, le visage anxieux et le regard attendri.

« Qu'est-ce que je vous disais ? souffle Pertuis qui serre son ouvrage contre la poitrine. Il va se rétablir vite, j'en suis sûr. »

Je réclame à boire d'une voix pâteuse. La tête d'Odeno apparaît à hauteur du lit et approche un bol au bord de mes lèvres. J'avale une petite gorgée, me renfonce dans un coussin et leur souris à tous :

« Le palais d'Acier... je me suis évadé. Le canal. Je suis tombé dans l'eau... je...

— On sait, murmure Odeno. Repose-toi, Prince. On veille sur toi.

— Merci, les gars.

— Pas de quoi, Prince. »

Mes camarades se succèdent à mon chevet pour me donner l'accolade. Tous épousent ma cicatrice du doigt. Le geste salue mon retour parmi eux et mes yeux se mouillent. Demestrio est le dernier à se retirer. Je le retiens par la main et lui demande :

« Je suis là depuis combien de temps ?

— Trois nuits, Prince.

— Tant que ça ? Dans quatre jours, je dois être sur pied. Pour voir Vladitch.

— Tu as une cheville cassée, une épaule mal en point, des bleus et des coupures un peu partout. Rien de grave, cependant. Tu pourras marcher avec une canne, je pense.

— J'ai eu beaucoup de chance.

— Abyrne veille sur les siens.

— Oui, sans doute. Comment m'avez-vous retrouvé ?

— On a appris ton arrestation. On était bien décidé à tenter une expédition pour venir te chercher mais tu nous as pris de court. Mazio et Gecceti surveillaient le palais quand tu t'es échappé. Ils vous ont suivis dans le ciel. C'est Mazio qui a pu te localiser et te ramener ici. Il nous a raconté ta chute et, franchement... Abyrne t'aime comme un fils, Prince.

— Où sommes-nous ?

— Dans une maison louée par un ami d'Odeno, près de la Grande-Maîtresse. On est obligé de se faire discret. La milice nous recherche partout. Les

juges d'Acier ont promis une récompense faramineuse pour ta capture.

— Et l'Opalin ? Le mage ?

— Ici, tous les deux. Avec leurs livres.

— Pourquoi ont-ils quitté la tour ? J'avais pourtant demandé de...

— On n'a pas eu le choix. On nous a remarqués dans les rues du Vice. Trop de gens savaient qu'on rôdait dans le quartier. On a déménagé la nuit dernière. On a entassé les bouquins dans un chariot bâché et voilà. Maintenant, on est ici, loin des regards. En dehors de nous, seul l'ami d'Odeno sait qu'on vit dans cette maison. On devrait être tranquilles un moment. »

J'acquiesce d'un mouvement de la tête. Je suis fatigué, encore trop faible pour soutenir une conversation. Demestrio l'a remarqué et se lève :

« Repose-toi, Prince. On s'occupe de tout. »

Je me réveille finalement en fin de soirée, le corps fourbu mais l'esprit reposé. Mes compagnons m'ont confectionné une attelle à l'épaule et bandé soigneusement la cheville. Sur mon pied, je constate que les taches grisâtres ont disparu. Une canne au pommeau d'argent est posée à côté du lit. Elle m'aide à faire quelques pas jusqu'à la fenêtre.

Ma chambre donne sur une ruelle perpendiculaire à la Grande-Maîtresse, cette immense artère qui traverse la cité d'ouest en est. Coupé en deux par la Grande Place, cet axe constitue une excellente voie de repli pour se

fondre dans la foule qui se presse nuit et jour sous ses arcades.

Je sors dans le couloir et découvre les ouvrages qui s'empilent contre les murs. À petits pas, je commence à visiter la maison et constate que les livres sont partout. Seule ma chambre semble avoir échappé à cette marée de papier.

Je trouve l'Opalin et Selguance dans une chambre de l'étage reconvertie en salon de lecture. Le démon lit à haute voix et le mage, accroupi devant sa balance, oriente le ballet d'un Danseur qui bondit d'une coupelle à l'autre dans un nuage d'étincelles bleutées.

« Prince Maspalio, salue l'Opalin. Heureux de vous revoir parmi nous. »

Absorbé par son Danseur, Selguance m'adresse un petit signe de tête et dit :

« Le philtre sera bientôt prêt.

— Parfait. Je ne vous dérange pas, continuez. »

Je referme la porte derrière moi et rejoins mes compagnons au rez-de-chaussée. Leur présence me réchauffe le cœur. Il y a peu, ils me rendaient nostalgique et je fuyais autant que possible l'atmosphère lugubre de la pension. Je les redécouvre. Ils sont ma seule et unique famille, tout simplement. Des frères d'armes qui, au même titre que moi, ont forgé la réputation de la guilde.

Je passe le crépuscule en leur compagnie, au milieu des livres. Une pipe à herbe circule, des verres de liqueur se remplissent. Nous parlons du passé, de la guilde, de ceux qui nous ont quittés. À la nuit tombée, Pertuis nous propose de souper à

l'extérieur, dans un petit jardin qui borde l'arrière de la maison. Gecceti se met aussitôt aux fourneaux. La fraternité qui règne entre nous n'a jamais été aussi palpable et aussi douce. Nous sortons une table et la posons sous le cerisier qui s'élève au milieu des mauvaises herbes. La fraîcheur du soir nous enveloppe. Je mange avec un appétit féroce, l'œil pétillant et le rire facile. On ricane, on se chamaille, et on oublie les défis à venir pour se contenter de cet instant complice.

Selguance et le démon ont décliné l'invitation pour poursuivre leurs travaux. Lorsque, enfin, nous sommes rassasiés et que les conversations s'éteignent peu à peu, j'exige le silence. Chacun s'assoit et me prête l'attention voulue.

« Ma rencontre avec Vladitch s'est bien passée, dis-je. Excepté l'intervention inopinée de la milice, bien sûr... Je lui ai donné rendez-vous dans quatre jours. Je veux que vous soyez au courant de ce que je lui ai demandé. J'ai pris ma décision sans vous consulter parce que je crois que c'est la seule solution possible.

— Vas-y, Prince, crache, souffle Gecceti avec son impertinence coutumière.

— J'ai demandé à l'Advocatus une connivence avec les Hauts Diables. Pour qu'ils s'engagent à nous protéger ou plutôt à ne rien tenter contre nous en échange de notre silence. »

L'incrédulité se lit sur leurs visages. Demestrio émet un petit sifflement :

« Tu es devenu fou ?

— Non. En essayant de retrouver l'Opalin, j'ai

manifestement entrouvert une porte qui aurait dû rester fermée. Tout est allé trop loin. On ne peut plus faire marche arrière. Si on ne tente rien, les abysses se débarrasseront de nous, soyons-en sûrs. J'en sais beaucoup trop. *Vous* en savez beaucoup trop. C'est pour cette raison que j'ai pris l'initiative. Je ne fais aucune promesse. Franchement, je n'ai aucune idée sur la manière dont vont réagir les Hauts Diables. On peut s'attendre au pire mais mon instinct me dit qu'ils préféreront régler l'affaire en douceur.

— Bon sang, marmonne Odeno. Avec les Hauts Diables... On a vraiment intérêt à ce que ça marche.

— Si je comprends bien, intervient Mazio, tu veux faire chanter les abysses.

— On peut le voir comme ça.

— Mince alors... dit Odeno. C'est vrai ça, notre Prince va faire chanter les abysses ! »

Il lève son verre. L'admiration qui brille dans ses yeux me gêne. Suis-je digne de les représenter ? Ne suis-je pas en train de les condamner à un sort pire que la mort ? Les autres ont levé leur verre à leur tour. Je les imite. Ils sont impressionnés, ils ont peur mais ils ont confiance en moi. Nous trinquons et nous buvons. En silence.

Je finis par reprendre la parole :

« Je voudrais néanmoins qu'on prenne quelques précautions d'usage. Il nous reste quatre jours. Je veux les utiliser pour mettre toutes les chances de notre côté. Ferutz, tu as gardé tes contacts parmi les chroniqueurs ? »

Le dénommé Ferutz flotte dans un bリアud trop grand pour lui. Jadis, ce colosse passait le plus clair de son temps dans les auberges fréquentées par les chroniqueurs et dénichait régulièrement des informations précieuses pour la guilde. La vieillesse, longtemps mise en échec par cette force de la nature, a pris sa revanche. Ferutz a terriblement maigri ces derniers temps, son dos s'est voûté et ses grandes mains tremblent comme des feuilles. L'esprit, lui, continue néanmoins de fonctionner et souffre de cette lente décrépitude. Ses yeux se fixent sur moi :

« Quelques-uns. Pas beaucoup.

— Essaie de trouver les meilleurs, de savoir où et quand on peut les contacter au besoin. »

Je me lève et, en appui sur ma canne, commence à marcher de long en large.

« Salti, toi tu vas rédiger une lettre qui résume l'affaire. Je veux un texte qui ne cache rien. Tu t'arrangeras avec des échevins pour qu'un exemplaire soit remis entre les mains des chroniqueurs choisis par Ferutz. Au cas où les Hauts Diables essaient de nous doubler. Tu me choisis une bonne vingtaine d'échevins, dans des quartiers différents. Et tu varies les genres. Des officines miteuses et d'autres, beaucoup plus cotées. Tu iras aussi remettre un exemplaire à Cyre. Et à Aria. »

Rapporteur officiel de nos exploits, Salti a surtout tenu les comptes de la guilde pendant quinze ans. De taille moyenne, les cheveux filasse et le visage épargné par les rides, il porte une

éternelle chemise noire ouverte sur la poitrine et, jusqu'ici, promenait inlassablement sa silhouette dégingandée dans tous les tripots du quartier des Lierres pour y lire ses poèmes. Les livres de Selguance lui ont offert une véritable cure de jouvence.

« Autre chose, poursuis-je. Et ça vaut pour tout le monde. On ne sort plus d'ici sans déguisement. Même toi, Salti. Vous me changez vos dégaines, peu importe comment. Je ne veux pas que la milice s'arrange pour remonter jusqu'ici en suivant l'un d'entre nous. Pertuis, je voudrais que tu me transformes cette maison en forteresse dès cette nuit. Tu choisis tes angles et tu couvres les principaux accès. Tu organiseras aussi les tours de garde.

— Comme au bon vieux temps, ricane Gecceti. Ça me plaît !

— Ne rigole pas. On n'est plus très jeunes et va falloir sérieusement tenir ses quarts. Prenez des bains de Morabie s'il le faut mais ne plaisantez pas avec ça. C'est compris ? »

Murmures d'approbation.

« Bien, j'en viens au dernier point. Je n'ai pas l'intention de laisser la milice nous courir après éternellement. Le fumier qui a tué Adiphoise a continué. Il a eu Gehyne. Et mon frère... »

Mes compagnons se répandent en insultes rageuses. Les poings se lèvent, les visages se crispent. Une intervention de Demestrio les calme :

« Désolé pour ton frère, Prince. Et paix à Gehyne. On l'aimait tous, ici.

— Merci. Vous savez qu'on se connaissait à peine, mon frère et moi. On partageait juste le même sang mais cela suffit à mes yeux. Ce qui m'importe, maintenant, c'est de débusquer cet assassin.

— On ne sait rien de lui, fait remarquer Odeno.

— Presque rien. Mais le sénéchal m'a laissé entendre que des témoins m'avaient formellement reconnu. Avec les preuves laissées au palais des Gros, je commence à croire que ce salopard ne se contente pas de semer des indices derrière lui mais qu'il prend mon apparence. Si cela se trouve, le mot découvert dans la bague d'Adiphoise était de bonne foi... Il a vraiment cru que c'était moi, Maspalio, qui venait pour le tuer.

— Qu'est-ce qu'il veut, ce fumier ? lance Gecceti. Te faire accuser ?

— C'est ce que j'ai cru au début. Maintenant, je n'en suis plus si sûr. D'abord, s'il avait voulu se débarrasser de moi, il aurait pu tout aussi bien m'assassiner et ne pas viser mon entourage en espérant que la milice fasse le boulot à sa place. Ensuite, réfléchissez bien : s'il tenait tant à ce que le palais d'Acier me remarque, il aurait pu tuer n'importe qui. Un ambassadeur, par exemple. Non seulement il a visé mes proches, mais il s'est attaqué à des personnes qui n'auraient jamais attiré l'attention du sénéchal en temps normal. Gehyne ou mon frère ne justifient pas le déploiement de force dans les Trabouliennes. Donc, il s'agit d'une vengeance, j'en ai la certitude, à présent.

— Une vengeance ? s'exclame Salti. J'en doute, Prince. Tu te souviens du jour où nous avons parlé des *Mémoires* de la guilde ? »

J'opine de la tête.

« Tu voulais que je dresse un bilan des années passées. On n'a pas laissé une dette. Nulle part. Et tous ceux qui avaient une raison de t'en vouloir, à toi ou à la guilde, ont été éliminés ou ont fini par négocier.

— Peut-être. Mais, pour l'instant, la vengeance me semble la seule explication logique. L'assassin veut m'atteindre, moi. »

Je marque une pause et m'assois sur une chaise. Je me frotte les yeux et tente d'oublier la douleur sourde qui palpite dans ma jambe.

« Je suis fatigué, dis-je. Demain, j'irai faire un tour chez mon frère, j'essaierai de retrouver les témoins. Admettons qu'on cherche quelqu'un de petite taille. Je penche plutôt pour un farfadet ou un lutin. Un humain aurait eu du mal, même grisé, à me ressembler. Mazio, tu iras dans les Trabouliennes et tu laisseras traîner tes oreilles. Je n'ai pas du tout apprécié la manière dont on m'a traité là-bas. On ne sait jamais, ça a peut-être un rapport. Pendant que j'y pense, passe chez Cyre et Aria, dès l'aube. Préviens-les, dis-leur d'être vigilantes. Ça vaut pour vous aussi, d'ailleurs. Si ce fumier continue et veut tuer tous ceux qui comptent pour moi, vous êtes en première ligne... »

Je lève ma canne pour la pointer vers Demestrio :

« Va traîner du côté des Gros. Arrange-toi pour savoir combien de farfadets ou de lutins servent au palais et si, par hasard, l'un d'entre eux n'aurait pas quitté les lieux récemment. »

Puis, m'adressant à Gecceti, j'ajoute :

« Tu m'as dit que la pension était surveillée ?

— Les miliciens rôdent autour. Je pense qu'ils espèrent te voir revenir là-bas.

— Je tiens à avoir tout le monde ici. Dès cette nuit. Tu vas chercher les autres et tu ramènes les malles de déguisement. Prends qui tu veux avec toi. Si les miliciens te repèrent, tu abandonnes et tu trouves une auberge en attendant que ça se calme.

— Compte sur moi.

— Je vous laisse, compagnons, je suis vraiment épuisé. Prenez garde à vous. »

Je me retire dans ma chambre et me recueille devant une bougie à la mémoire des disparus. À voix haute, je me remémore nos meilleurs moments, ce qui nous résume, eux et moi. Puis, le cœur lourd, je souffle sur la flamme. Pour leur dire adieu.

IX

L'EXPÉDITION DE GEC CETI A ÉTÉ COURONNÉE DE SUCCÈS, IL A RÉUSSI à détourner l'attention des miliciens pour récupérer nos derniers compagnons ainsi que les malles contenant nos précieux déguisements.

Dès le lever du soleil, notre retraite s'est transformée en coulisses de théâtre. La larme à l'œil, nous avons retrouvé tous ces costumes qui ont bâti l'histoire de la guilde. De vieux personnages qu'on croyait oubliés ont refait surface : le milicien, le marchand ventripotent, le saltimbanque, le prince keshite et tous les autres. Lazzi, notre costumier attitré, s'est emparé de ses instruments avec une joie contagieuse et s'est aussitôt mis à l'œuvre pour nous grimer. J'ai choisi un nez plus long et des pommettes plus saillantes. Mes sourcils se sont épaissis tandis que ma bouche, elle, s'est amincie. J'ai gagné quelques années de plus et sacrifié mes cheveux châains pour de longues mèches blanches.

Méconnaissable, j'ai pu quitter notre nouveau sanctuaire et rejoindre la mansarde où, jadis, vivait mon frère. Ceux qui pensaient m'avoir reconnu et qui s'étaient confiés aux miliciens ont accepté de me répondre lorsque je me suis présenté comme l'exécuteur testamentaire du

défunt. Après les questions d'usage et une liqueur offerte en compensation, j'ai obtenu sans difficulté l'identité de l'assassin. À savoir, moi, sans doute possible. Les miliciens n'ont donc pas extorqué de faux témoignages. Un voisin a formellement reconnu le dénommé « Maspalio » en donnant une description fidèle de mon visage et quelques détails révélateurs sur ma tenue vestimentaire. Autrement dit, le meurtrier connaît non seulement mon cordonnier mais également mon tailleur. Les autres témoins m'ont conforté dans l'idée que le meurtrier est très probablement un farfadet.

À présent, le crépuscule teinte le jardin d'une lumière violette. Nous sommes au complet : près de vingt camarades réunis autour d'une table branlante et buvant, pour ceux qui le peuvent encore, des gorgées amères d'une liqueur ophidienne. Demestrio a attendu que j'achève mon récit pour commencer le sien. Nous savons qu'il a obtenu des informations importantes au palais des Gros bien qu'il n'ait livré aucun détail. Il a le sens de la mesure et a tenu à ce que nous soyons tous présents pour l'écouter.

« Bon, dit-il. Il se trouve que j'ai eu un peu de chance, je vous l'avoue. C'est en traînant dans les cuisines que je suis tombé sur un jeune homme passablement ivre, et qui l'était pour une bonne raison puisqu'il noyait son chagrin dans l'alcool pour oublier la mort de son maître. Adiphoise, bien entendu. Renseignements pris, j'apprends qu'il s'agit de Meldio, son carabin personnel. Je me joins à lui, nous trinquons, il sanglote, s'agite et manque même de me frapper. Mais j'arrive peu à

peu à gagner sa confiance et à l'attirer dans un endroit tranquille pour le faire parler.

— Tu vas pas faire comme le Prince ! grommelle Gecceti. Allez, raconte...

— J'y viens. Ce carabin a quitté l'académie avec les honneurs. Un garçon jeune et très doué. Il devait remplacer le carabin attitré d'Adiphoise pour quelques jours et finalement est resté pendant deux ans à son service.

— Oui, je m'en souviens, fais-je remarquer. Il était discret, pourtant. J'ai dû le croiser une ou deux fois.

— En tout cas, il aimait Adiphoise comme son propre père. Il a renoncé à tout pour veiller nuit et jour sur sa santé. Depuis sa mort, il tourne en rond et semble totalement désespéré. Lorsque je l'ai trouvé, il venait d'apprendre qu'il n'aurait pas la somme suffisante pour assister à une vente aux enchères où les biens d'Adiphoise seront sans doute dispersés dans plusieurs collections privées.

— Une tradition au palais, l'interromps-je. Sais-tu quand a lieu la vente ?

— Elle devait avoir lieu aujourd'hui même. Elle a été reportée à demain, faute de place pour accueillir tous les acheteurs. Les dessins d'Adiphoise représentent une collection de grande valeur mais... patience, je vais y revenir. Il s'avère que ce carabin est non seulement inconsolable mais également rongé par la culpabilité. Il t'adorait, Prince. Oui, vraiment, il t'adorait pour le bien que tu faisais à Adiphoise. Tes visites apaisaient son maître. Il n'a jamais vraiment cru à

ta culpabilité en dépit des preuves réunies par les miliciens. En revanche, il n'a jamais révélé ce qu'il savait. Les courtisans l'ont dissuadé de le faire et l'ont même obligé à se faire passer pour malade pour éviter que la milice ne s'intéresse à lui de trop près. »

Gecceti pousse un soupir résigné et fait mine de quitter la table. D'un regard, je l'invite à se rasseoir et demande à Demestrio d'en venir à l'essentiel.

« Adiphoise fréquentait assidûment et de manière informelle l'artisan qui fabriquait et entretenait ses télescopes.

— Je l'ai jamais vu.

— Et pour cause. Adiphoise n'en parlait à personne, pas même à Meldio. Chaque fois que l'homme se présentait à sa porte, Adiphoise chassait tous ces gens, y compris son carabin qui, d'ailleurs, m'a certifié que ces deux-là n'étaient ni amants ni amis. Non, selon lui, ils menaient une affaire importante dans le plus grand secret. Une affaire qui avait même motivé la visite de plusieurs renégats de l'Equerre.

— Sérieusement ?

— Oui. Sans compter une cache dissimulée dans un coffrage du lit dont Adiphoise détenait seul la clé et qui, toujours selon notre cher Meldio, s'ouvrait et se refermait souvent lorsque l'artisan était présent.

— Je vois où tu veux en venir pour la vente aux enchères...

— En tout cas, cet homme a considérablement

influencé Adiphoise. En société, il agissait comme à l'ordinaire mais dans l'intimité, chaque visite laissait des traces. Parfois, il se trouvait d'excellente humeur. D'autres fois, il devenait morose et irritable. Je crois ce carabin lorsqu'il prétend que l'artisan joue un rôle dans l'assassinat de son maître. D'une manière ou d'une autre.

— Tu m'as dit que l'artisan était un homme. On cherche un farfadet. Peut-être son complice ?

— Peut-être, oui. J'ai voulu connaître le nom de cet artisan mais subitement, je me suis heurté à un mur. Meldio s'est renfrogné et n'a rien voulu entendre. J'ai fini par comprendre qu'il voulait s'assurer de ta présence à la vente. Pour éviter que les biens d'Adiphoise ne disparaissent et qu'ils restent en Abyrne, entre de bonnes mains. Selon toute vraisemblance, tu en sauras plus en accédant au coffrage. Meldio semble croire que la maison Jantet ne le trouvera pas avant nous.

— J'irai à cette vente mais je n'ai pas le temps d'attendre. Tu t'es renseigné pour obtenir ce nom d'une autre manière ? Je ne sais pas, moi... Du côté des courtisans ou même des Gros qui auraient utilisé ses services.

— J'ai cherché mais Adiphoise était prudent. Personne ne le connaît. Ceux qui se souviennent de lui ont évoqué une vague silhouette de taille humaine et toujours vêtue d'une même houppelande capuchonnée. On m'a souvent parlé de ce détail : l'homme ne tenait pas à être remarqué. Il portait encore ce manteau lors de ses dernières visites, au début de l'été.

— Je te fais confiance. Tu t'es renseigné en ville ?

— Oui. Enfin, j'ai pris les dispositions nécessaires pour qu'on puisse, dès demain, faire le tour des artisans qui fabriquent des télescopes pour le palais. Ils ne sont pas si nombreux. Toutefois, je ne me fais aucune illusion. Même si Meldio a tenu à garder son nom secret, il a néanmoins avoué qu'il avait mené une petite enquête de son côté. Il était jaloux et inquiet, je crois, de l'intérêt que son maître portait à cet artisan. Il n'a rien trouvé. Apparemment, la boutique de ce gars-là n'a pas pignon sur rue. Il a refusé de me dire qui il était mais il ignore où le trouver. J'espère qu'on pourra le savoir en fouillant le lit de ton ami.

— Beau travail, Demestrio.

— À ton service, dit-il sans chercher à dissimuler un petit sourire de triomphe.

— Et moi alors ? s'exclame Gecceti. Je sauve nos gars, je ramène les malles et j'ai même pas le droit à un petit mot de remerciement ?

— Tu as fait un excellent travail, toi aussi. Mais je m'y attendais.

— Ça me suffit, dit-il avec le sourire.

— Et toi, Mazio ? Ta visite dans les Trabouliennes.

— Rien de particulier. Pas de lien visible entre ton assassin et le quartier, en tout cas. Par contre, le récit de ton évasion est déjà sur toutes les lèvres et beaucoup commencent à penser que ceux qui ont facilité ton arrestation ne vont pas tarder à le payer. Tout le monde croyait à la mort d'une

légende. Ils sont impressionnés et admettent qu'elle s'est plutôt bonifiée avec le temps. Sérieusement, je crois que ton évasion a fait beaucoup de bruit. Les plus nostalgiques murmurent même que tu t'apprêteras à revenir dans le métier.

— Ils peuvent toujours rêver...

— Et pourquoi pas ? » lance Odeno.

Juché sur de gros coussins à l'extrémité de la table, il se cramponne au rebord et répète :

« Pourquoi pas, Prince ? »

Le silence se fait. Les regards se fixent sur moi.

« Réveillez-vous, les gars. J'ai abdiqué. Je n'ai pas l'intention de revenir sur ma décision. »

Des têtes se baissent, d'autres se détournent. J'interpelle Salti :

« Tu as rédigé ce que je t'ai demandé ?

— Oui. Je l'ai déposé sur ton lit. Lis-le et parlons-en demain.

— Parfait. Et toi, Ferutz, tu as pu contacter des chroniqueurs ? »

Le vieillard lève un sourcil et marmonne :

« Quelques-uns.

— Il m'en faut plus que ça.

— Je sais.

— Bon, allons nous coucher. La journée sera longue, demain. »

Je me retire dans ma chambre après avoir salué Selguance et l'Opalin qui poursuivent

inlassablement leur travail. Le mage me salue sur une promesse : le philtre sera achevé dans les quatre ou cinq jours à venir.

Le canal Saint-Ambroise tient sa réputation d'une place immergée où se tiennent les ventes aux enchères de la maison Jantet. On y assiste à bord d'une embarcation louée pour l'occasion auprès d'une poignée de passeurs notariés. J'ai grimpé dans une gondole, qui se fraie un passage entre les façades de stuc de petits palais cossus pour atteindre un bassin ombragé par des saules pleureurs dont les troncs s'enracinent au-dessous de l'eau. À l'occasion d'une vente, les branches les plus avancées sont nouées à l'aide de rubans multicolores afin de faciliter la circulation des gondoles. Au centre de la place s'élève une estrade prolongée par une mince passerelle de bois qui s'ancre au perron de la maison Jantet.

Le passeur qui m'accompagne m'informe que les enchères ne vont pas tarder. Autour de moi, les embarcations s'entrechoquent, bord contre bord et supportent le poids d'une clientèle aisée identifiable à ses costumes et ses serviteurs qui patientent, en retrait, aux fenêtres d'une auberge.

Enfin, une femme élégante aux longs cheveux gris tressés s'engage sur l'embarcadère. Un marteau glissé sous son bras, elle rejoint l'estrade puis, après avoir attendu un parfait silence, déclare :

« Messieurs, bienvenue. Ces enchères, sous le bon office de la maison Jantet, sont ouvertes. Aujourd'hui, conformément aux accords qui nous

lient au palais des Gros, mise en vente des objets de feu Adiphoise. Nous commençons par cette boîte en acajou pour un jeu de cinquante-quatre cartes laquées exposées devant vous. Mise à prix : trois cents deniers. »

J'ai tenu ces cartes en main des soirées entières, je les ai abaissées sous les regards pétillants d'Hornème et d'Adiphoise. J'enchéris une première fois.

Un court silence. Devant moi, un marchand engoncé dans une tunique de velours bleu pâle se porte acquéreur.

« Cinq cents à ma gauche... Cinq cents pour cet admirable jeu de cartes signé d'un artisan ophidien. Allons, un petit effort. Sept cents, messire le farfadet nous en offre sept cents ! »

Le marchand n'insiste pas, l'objet n'en vaut pas le quart.

« Sept cents, deux fois... trois fois. Adjugé à messire le farfadet, une boîte en acajou et son jeu de cartes. »

Les biens d'Adiphoise se succèdent un à un. Des vêtements et des bijoux raflés par des marchands. Jusqu'ici, le gros des acheteurs ne s'intéresse pas à la vente. Il faut attendre l'apparition des croquis, rassemblés en plusieurs lots, pour voir la flottille des gondoles frémir et annoncer le début des hostilités.

« Série numéro un de croquis sur parchemin, au fusain. Sept dessins. Paysage, vue sur le quadrant princéen par temps clair. Nous débutons à six cents deniers. »

Les acheteurs se déchaînent tandis que les passeurs maintiennent autant que possible l'équilibre précaire de leur embarcation. La vente se poursuit à un rythme effréné jusqu'à l'apparition du dernier dessin, un autoportrait exécuté à la gouache. L'œuvre manque de déclencher une véritable bataille rangée et trouve finalement preneur à plus de mille deniers. Le calme revient et la plupart des acheteurs commencent à quitter les lieux. La vente du lit n'intéresse plus qu'une poignée de collectionneurs avisés.

« Un lit. Bois modéhen d'excellente facture. Six coudées sur quatre. Mise à prix : cinq cents deniers. »

Une fortune. Néanmoins, je prends l'initiative et annonce d'emblée sept cents. L'enchère surprend les collectionneurs qui se consultent du regard. L'un d'eux hausse les épaules et se retire.

« Huit cents pour messire Galena. Neuf cents, messire le farfadet ! Messire Galena ? Mille ! Mille deniers pour messire Galena. Mille deux cents ? Messire ?

— Jedulio, dis-je d'une voix neutre.

— Mille deux cents pour messire Jedulio. »

Le dénommé Galena grimace, me salue et fait signe au gondolier de quitter la place.

« Mille deux cents ? Personne ? »

Le marteau claque.

« Un lit, mille deux cents deniers, pour messire Jedulio. » Je m'acquitte rapidement des formalités et obtiens l'assurance d'une livraison rapide. Je

donne notre nouvelle adresse malgré le risque encouru puis je regagne aussitôt notre petite forteresse où je patiente en écoutant d'une oreille distraite les litanies de l'Opalin.

Le lit m'arrive en fin d'après-midi et gît, à présent, dans le jardin, tel un énorme fossile. Tous mes pensionnaires qui ne sont pas occupés en ville sont descendus dans le jardin et se sont rassemblés autour du lit, en silence.

J'établis un premier contact avec l'objet. Par déférence. Pour saluer celui qui vécut si longtemps à sa surface. Puis, je laisse glisser mes doigts le long des aspérités à la recherche d'un système d'ouverture. Je le déniche sans difficulté. Les parties supérieures des quatre pieds coulisent les uns en fonction des autres. Après quelques essais infructueux, un bruit sec retentit et un panneau de bois se soulève légèrement à hauteur du sommier.

Je fais reculer mes compagnons à distance suffisante et m'assure au préalable qu'aucun piège n'a été installé avant d'ouvrir le panneau. Rassuré, j'ouvre et inspecte la cavité. Des dessins, encore. Je les extrais de leur cachette avec précaution et les étends sur le sol, au soleil. Vingt-deux croquis répartis en deux séries distinctes. La première campe plusieurs esquisses d'un même homme : la quarantaine, le front haut et les sourcils épais, des traits fins et de grands yeux sombres. Je ne m'intéresse pas longtemps à ces détails, l'essentiel se trouve plus bas, à partir de la taille : deux cuisses animales au poil long qui s'achèvent sur des sabots noircis et taillés en pointe.

Un satyre.

Si, comme je le pense, il s'agit de l'artisan, je présume fort bien des raisons qui poussaient Adiphoise à s'entourer de toutes les précautions voulues pour le rencontrer. Une telle créature n'est pas la bienvenue en Abyrne en dépit des édits Cosmopolites. Des intrigues de palais initiés par des satyres ont, jadis, incité les autorités à prendre des mesures radicales pour décourager ceux qui tenteraient, à l'avenir, de se présenter aux portes de la cité. Depuis, les satyres sont devenus indésirables. Ceux qui bravent l'interdit bénéficient généralement d'appuis en haut lieu.

De fait, les espoirs de Meldio étaient fondés : un nom figure au bas de chaque dessin. Rosiacre. Je me tourne vers mes compagnons. Personne ne le connaît.

L'autre série de croquis m'intrigue tout autant. Adiphoise a représenté un seul et même objet, un assemblage de tiges ouvragées qui forment un cube. A priori, je n'ai pas la moindre idée de ce que cela représente. Les dimensions et la forme des tiges varient d'un croquis à l'autre. Pas un mot sur la signification ou l'emploi qu'il réservait à cet objet.

Un seul nom, donc. Rosiacre, satyre en Abyrne, mêlé de près ou de loin à l'assassinat de mon ami.

Accroupis dans l'herbe, nous commençons à faire tourner les dessins de main en main à la recherche d'un indice supplémentaire. La texture des parchemins et l'encre utilisée ne nous apprennent rien de nouveau. Tous deux viennent

probablement des réserves du palais.

Je mets un moment avant de découvrir un détail curieux. Sur les portraits de Rosiacre, j'ai cru que le décor était identique : une vue dégagée sur le quartier des Brumes dominé par les Tours Noires du quadrant ophidien. Mais un motif récurrent a fini par attirer mon attention. Une maison ou plutôt une simple façade dont on peut apercevoir les volets fermés à l'exception d'un seul.

Je réclame une loupe et découvre qu'un visage est visible derrière la fenêtre ouverte.

Le mien.

Adiphoise a pris un soin particulier pour exécuter mon portrait. Mes compagnons se succèdent derrière le verre grossissant et confirment, un par un, qu'il s'agit bien de moi.

« Vous en pensez quoi ? demandé-je.

— C'est curieux, dit Odeno. L'arrière-plan est assez grossier mais ton visage, lui, est reproduit fidèlement. Comme s'il avait voulu te cacher dans l'ombre du satyre. Franchement, à l'œil nu, on ne peut pas te voir.

— C'est cette maison qui m'intrigue, fais-je remarquer. Elle ne ressemble pas à la pension.

— Peut-être celle de Rosiacre ?

— Avec moi à l'intérieur ?

— C'est une vision d'artiste. On peut pas vraiment savoir, non ?

— Tu veux dire, quelque chose de symbolique ?

— Oui, un truc comme ça. Une interprétation. Le satyre, Abyme, toi...

— Et ?

— Et rien du tout, fait-il en levant les mains en signe d'impuissance.

— Vous avez déjà vu cette façade ? »

Lazzi, notre artisan du temps de la guilde, s'est approché pour reprendre la loupe.

« Tu permets ?

— Vas-y.

— Oui, c'est bien ce que je pensais, murmure-t-il en examinant de nouveau le dessin. Quartier des Marches-en-biais, à mon avis.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Observe attentivement la disposition des fenêtres. Légèrement décalées pour compenser la pente. Et les renflements, sur le toit.

— Oui, des piliers de soutènement. Tu as raison. Dire que je passe là-bas à chaque fois que je vais voir... que j'allais voir Hornème.

— Ça ne nous aide pas beaucoup.

— Assez pour entreprendre des recherches. De toute façon, on n'a pas d'autres pistes. Si Adiphoise a dessiné cette façade, c'est certainement pour une bonne raison. Je ne sais pas si elle existe vraiment ni même si on a la moindre petite chance de la retrouver mais ça vaut le coup d'essayer. Odeno, tu rassembles les hommes valides. Direction : les Marches-en-biais. Si cette maison est là-bas, on va la trouver. »

Nous nous enfonçons dans le quartier à la nuit tombée. Pestiférés et estropiés ont déserté les rues

pour festoyer derrière les murs décrépis de leurs maladreries. Au-dessus de nous veille la masse diaphane du palais des Gros. Il fait chaud, presque trop pour nos déguisements. J'assigne à chaque homme un périmètre. Armés d'une lanterne et d'une reproduction sommaire de la façade, mes compagnons se fondent un à un dans l'obscurité. Je garde Lazzi avec moi. Ensemble, nous déambulons au nord, dans la partie basse du quartier, mais l'expédition devient vite éprouvante : ma blessure entrave notre progression dans les ruelles pentues. Nous prenons garde de faire halte dans les rares auberges encore ouvertes pour nous désaltérer tandis que les heures s'égrènent, épuisantes et fastidieuses. Au milieu de la nuit, alors que je commence à perdre espoir, Mazio nous rejoint au fond d'une impasse que nous venons d'explorer.

« Demestrio a trouvé, chuchote-t-il. Pas très loin d'ici. Suivez-moi. »

La maison s'élève entre deux maladreries qui menacent de l'engloutir. Les fenêtres sont toutes fermées, telles qu'Adiphoise les avait représentées. En revanche, il n'avait pas fait figurer cette vieille devanture en bois qui ouvre sur la rue et fait office de porte d'entrée. Au préalable, Lazzi a fait le tour pour s'assurer qu'il n'existe pas d'autre accès.

J'examine les vantaux qui obturent la devanture et constate qu'ils sont fermés à l'aide de simples crochets complétés par une serrure rudimentaire. Je me mets au travail. Bientôt, un vantail

s'entrouvre dans un grincement. Je le soulève et jette un œil à l'intérieur.

Le rez-de-chaussée est constitué d'une seule pièce plongée dans la pénombre. Les lieux semblent vides. Lazzi et moi nous glissons dans l'ouverture et refermons derrière nous.

« De la lumière ? murmure-t-il.

— Pas encore. »

Nous patientons un moment, le temps que nos yeux s'habituent à l'obscurité. Petit à petit surgissent des ténèbres de nombreux télescopes, petits et grands, calés sur de lourds trépieds ou posés contre un mur. Sur des tables sont alignés des verres de toutes les tailles ainsi que des pièces démontées.

Nous progressons dans l'atelier en prenant garde de ne rien renverser. Au fond de la pièce, un rideau masque un palier étroit prolongé par un escalier.

« On monte ? » demande Lazzi.

En guise de réponse, je commence à gravir les marches. Le vieux bois gémit sous mes pieds. Un couloir dessert l'étage et deux pièces vides. La seule issue est constituée par une échelle menant sur le toit. Je l'escalade lentement et soulève la trappe.

Un homme me tourne le dos. Installé sur une petite terrasse et emmitouflé dans une couverture, il observe les toits alentour à l'aide d'une longue-vue.

Je hisse mon corps à travers la trappe, dégain

mon poignard et viens me glisser derrière lui.

« Ne bouge plus. »

L'homme sursaute et pivote lentement sur lui-même. Son visage est celui que nous cherchions. Il me fixe et sourit :

« Posez cette arme, Prince, elle est inutile.

— On verra. Pour l'instant, ne bouge pas.

— J'espérais que vous finiriez par me trouver.
Je suis soulagé. »

Lazzi est venu me rejoindre.

« Tiens-le en respect, ordonné-je.

— Adiphoise ignorait jusqu'où tout cela devait fatalement nous mener, dit le satyre. Moi, je savais. »

Ses yeux, deux globes couleur perle, ne trahissent qu'un profond soulagement comme s'il pouvait enfin se décharger d'un fardeau trop longtemps porté. Il ramène sur ses jambes un pan de sa houppelande tandis que j'approche mon visage à quelques pouces du sien.

« Tu l'as tué ? soufflé-je.

— Non, Prince. Je ne l'ai pas tué. Mais je connais l'assassin. »

Il marque un silence et soupire :

« C'est vous, Maspalio, qui l'avez tué.

— Trouve autre chose, l'ami. En ce moment, je manque cruellement d'humour.

— Laissez-moi vous montrer quelque chose, dit-il en extirpant d'une poche intérieure un mince carnet de cuir noir fermé par une cordelette de

soie. Vous le connaissez, je crois.

— Le journal d'Adiphoise, oui. Il m'en lisait parfois des passages.

— Les dernières pages, Prince. Lisez-les. Vous comprendrez ce qui s'est passé. »

X

LE 9, MOIS DU DRAGON

J'ai découvert sa nature par hasard. Ce matin il était venu pour remplacer un verre rayé par le bec d'une colombe. Il portait une vieille houppelande assez longue pour traîner sur le sol. Je l'observais et m'interrogeais sur sa démarche empruntée lorsque le tissu a soudain accroché le coin d'une table et dévoilé les pattes couvertes de poils. Il n'a pas dit un mot mais, par la force des choses, sa vie ne dépendait plus que de moi. Pourquoi l'aurais-je dénoncé ? Le voyeurisme a depuis longtemps tissé des liens secrets entre satyres et Gros. J'ai souffert, à l'époque, de leurs exécutions systématiques. Si la perversité était un critère valant le pilori, alors nous autres, Gros, méritons de mourir. Je n'ai donc pas appelé mon carabin ou l'un de mes courtisans. Je lui ai simplement montré mon armoire pour qu'il y prenne l'une de mes toges. Je me suis découvert un ami.

Le 17, mois du Dragon

Il vient presque tous les jours. Je prétexte des réglages indispensables sur un nouveau télescope. Ensemble, nous nous installons sur la terrasse pour espionner le quartier. Pour la première fois, je trouve un homme capable de se déplacer dans la

ville mais qui n'en partage pas moins les mêmes envies que moi. Sa façon de pénétrer les intimités n'a rien à voir avec la mienne. Chez lui, le voyeurisme n'est ni un refuge ni une thérapie mais une fin en soi. Un art. Pour ma part, je m'évade, je goûte à la vie qui palpite derrière chaque rideau et chaque lucarne. Le satyre, lui, n'y cherche qu'un plaisir ténu qui tient dans un geste familier ou une scène insolite. Il guette ces moments d'abandon où l'homme ou la femme, se croyant seul, laisse tomber le masque. Je crois qu'il est avide des vérités cachées, qu'il déteste les apparences parce que la sienne le condamne à vivre au secret.

Le 4, mois de la Harpie

L'hiver. La neige qui s'amoncelle depuis plusieurs jours nous a empêchés d'être sur la terrasse. Nous n'avons même pas eu l'opportunité d'observer la cité de l'intérieur : la baie se couvre de givre trop rapidement. L'épreuve nous rapproche. Faute d'assouvir nos pulsions, nous devisons comme de vieux amis auprès du feu. Ce qui nous attache l'un à l'autre n'a rien à voir avec le sentiment que je porte à Hornème ou Maspalio. Avec eux, je partage une amitié solide et franche, sans ambiguïté. Avec le satyre, ma relation est plus complexe. Il ne s'agit plus d'une inclination particulière pour telle ou telle personne avec qui vous aimeriez passer du temps. Le satyre incarne l'aboutissement de mon vice. Un vice ? Pourquoi faut-il que je parle du voyeurisme en ces termes ? Je me suis juré de ne jamais avoir honte de ce que nous faisons. Pourtant, la façon dont Rosiacre

espionnait la cité avant le début de l'hiver m'a profondément affecté. En le regardant, j'ai réalisé combien le visage peut avoir une expression malsaine lorsque l'œil est collé à la lorgnette du télescope. Toutes ces questions ne sont peut-être pas utiles. Nous ne faisons de mal à personne.

Ce soir, il est entré dans ma chambre avec une mine terreuse. Il s'est assis près de l'âtre sans répondre à mon salut puis a attendu un moment avant de prétendre, d'une voix posée, qu'il pouvait me donner plus. Beaucoup plus. Il semblait épuisé par une longue nuit de veille. Il m'a avoué qu'il n'avait pas dormi depuis deux jours et s'est mis soudain à sangloter, en silence. La tension le brisait. Je l'ai fait venir près de moi. Et je lui ai certifié que rien ne pouvait plus nous séparer, que notre amitié valait au-delà de tout, qu'il n'avait rien à craindre de moi. Il avait besoin d'être rassuré sur nous, sur notre complicité.

Alors, il m'a tout raconté. Un secret enfoui dans les origines du monde, un secret transmis de génération en génération et partagé par une dizaine de familles. Jusqu'ici, seuls des satyres avaient eu le privilège d'entendre une telle confession.

Au début, il n'a rien dit. Il s'est contenté de fermer les yeux un moment puis de les rouvrir en grand. Il a fixé la baie intensément. J'ai vu le gris de ses yeux se colorer comme un ciel d'orage et, soudain, devant moi, dans cette chambre où je tente de décrire ce que j'ai vu, une image spectrale est apparue. Au début, je n'ai distingué qu'un petit bout d'une chaussée enneigée. Puis une silhouette,

celle d'une femme qui traversait la rue et qui s'est arrêtée un court instant pour ajuster l'une de ses bottines. La scène s'est répétée une fois, puis deux. J'avais le sentiment de rêver mais la voix de Rosiacre m'a convaincu du contraire.

« Nos yeux volent la vie, mon ami. Notre regard capte le spectacle de la rue. Nous sommes les vrais voyeurs. Nous pouvons nous repaître à volonté de ce que nous avons vu. Faire renaître le passé quand bon nous semble. »

Sur le moment, je n'ai pas bien compris. Il a fallu qu'à nouveau, il se concentre et fasse surgir cette femme pour que j'admette l'impossible.

Son regard est un prisme qui capture et enferme des scènes qu'il a pu saisir sur le vif. On distingue nettement des particules dorées dans le prolongement de ses yeux et autour du spectre. Comme un rayon de soleil qui joue dans la poussière.

Mes propos sont confus, je l'avoue. Je ne parviens pas à ordonner les idées qui se bousculent dans ma tête. Ma main tremble. N'ai-je pas rêvé ?

Le 22, mois de la Harpie

Je suis bouleversé. Comment exprimer ce que je ressens ? Je peux enfin toucher du doigt ceux que j'espionne. Bien que les images restituées par le satyre n'aient pas de consistance, je puis être aux côtés de ceux qui vivent, là-bas, loin du palais. Loin de nos lois, de nos festins, de la chair qui pèse sur le cœur comme un poids mort. Plus besoin de river mon œil aux lorgnettes, plus besoin de

chercher les fenêtres entrouvertes. Le satyre m'offre un spectacle quotidien. Il devient, pour moi, un chasseur de vies qu'il dépose à mes pieds comme un tribut ou un trésor volé.

Je ne peux plus me passer de lui. Je me morfonds toute la journée en attendant que ses pas résonnent dans le couloir, ce moment où il ouvrira enfin les yeux pour nous.

Le 11, mois de l'Hydre

L'idée a fait son chemin. Je l'ai suggérée le premier, incapable de supporter plus longtemps ces heures interminables où le satyre arpente les rues, loin de moi. Je veux trouver une solution, un moyen de garder les images ici, dans ma chambre, pour pouvoir les consulter à ma guise. Rosiacre a feint d'être surpris par ma proposition mais je le soupçonne d'avoir espéré que je fasse le premier pas et mette ma fortune à sa disposition pour entreprendre les premiers travaux.

D'ores et déjà, nous avons convoqué un nombre incalculable de mages et de conjurateurs en préservant du mieux possible notre secret.

Le 19, mois de l'Hydre

Je vis en compagnie des Danseurs qui s'échinent nuit et jour à conserver les images générées par le satyre. En pure perte. Les mages renoncent un à un. Ce soir, j'ai renvoyé les derniers. Je n'ai plus la force de continuer.

Le 18, mois de la Tarasque

Quelle joie, quelle ivresse !

Cette nuit, des nains de l'Équerre, des renégats, sont venus. Des personnages sinistres, des mercenaires qui ont mis leur talent au service de l'Obscurantisme. Je mets en péril ma fortune mais enfin, je suis en droit d'espérer. Après l'échec des Danseurs, j'ai été assailli par des visions. J'ai consulté plusieurs centaines d'ouvrages, épuisé toutes les ressources du palais et ébauché un projet qui peut réussir là où les mages ont échoué. Les nains promettent de se conformer à mes suggestions et de mettre tout en œuvre pour me livrer l'objet en temps voulu.

Rosiacre les prend chez lui, dans son atelier.

Nous allons réussir.

Le 23, mois de la Nymphé

Enfin ! Rosiacre m'a livré le premier « ergastule », un nom qu'il a choisi lui-même. L'objet est un cube d'une demi-coudée de côté, tel que je l'avais conçu sur le papier. Les arêtes, en fer, sont ouvragées comme des pièces d'horlogerie. Des nervures qui, grâce aux nains, sont devenues les reliefs d'une *divine proportion*.

À l'intérieur, la scène se répète à l'infini. En ce moment même, elle se joue, devant moi, au pied de mon lit. Ce n'est pas tout. J'aurais pu me contenter de cette reproduction minimaliste, mais les nains ont su devancer mes désirs. D'une simple pression sur le métal qui court le long de la structure, je peux agrandir le spectacle de manière

qu'il soit à ma dimension. J'ai pleuré de joie.

Le 16, mois de la Dryade

Les ergastules s'empilent dans ma chambre. Je partage à chaque instant l'intimité d'une foule d'inconnus mais je veux déjà aller plus loin. J'ai demandé à Rosiacre d'espionner mes proches. J'aimerais, entre autres, qu'il me rapporte une image de mon vieil ami Maspalio. Le Prince vient moins souvent depuis quelque temps. L'accès au palais le fatigue.

Le 20, mois de la Dryade

Maspalio est là, debout le long d'une grève dans un geste qui lui va bien. Il marche, puis se retourne pour suivre du regard une jolie femme brune et menue. Un geste que j'aurais aimé faire, qu'il répète pour moi à l'infini.

Le 7, mois du Troll

Terrible inquiétude. J'avais enfermé les ergastules dans une cachette dont j'étais le seul à posséder la clé. Pourtant, deux d'entre eux ont disparu ! Du moins une partie de l'image. Je ne l'ai pas remarqué tout de suite. C'est en voulant regarder la scène jusqu'au bout que j'ai constaté que les personnages n'apparaissaient plus dans le décor. Maspalio est au nombre des manquants.

Rosiacre est venu me voir. Il est anxieux. Si quelqu'un a découvert notre secret, nous sommes perdus. Mon statut de Gros ne nous protégera pas.

Nous avons utilisé des nains renégats, j'ai moi-même veillé à ce qu'un satyre accède à ma fortune et aux grimoires interdits conservés dans le palais. Je n'aurai, pas plus que lui, la clémence des juges. On m'accusera d'avoir fait son jeu, de m'être laissé pervertir. Comment pourrais-je supporter d'être traîné devant des inconnus pour qu'ils me regardent mourir ? Affronter leurs yeux, savoir qu'ils me voient, moi. Un tas de chair, une aberration.

Rosiacre pense que les ergastules n'ont peut-être pas été volés. Il les a longuement observés et, selon lui, on distingue sur plusieurs d'entre eux des traces d'usure. Moi, je ne vois rien. Il m'a suggéré, à demi-mot, de ne plus les consulter tant que nous ne savons pas ce qui a pu se passer. En partant, il a insisté, plus inquiet qu'il ne laisse paraître.

Le 16, mois du Troll

Rosiacre sait ce qui est arrivé. L'humidité de mes doigts, autrement dit la sueur, serait responsable de la destruction des ergastules. Leur finition est telle que les plus infimes altérations du métal ont fini par provoquer la disparition partielle des scènes enfermées à l'intérieur. Je refuse cette explication mais lui semble sûr de son fait. Il affirme que les deux ergastules se sont mélangés. Celle du dessus aurait cédé et jeté ses personnages dans celle du dessous. Où sont-ils passés, alors ? Rosiacre émet l'hypothèse qu'ils ont pu être expurgés par les ergastules. C'est ridicule. Il s'est mis à les chercher dans toute la pièce. Bien

sûr, il n'a rien trouvé. De toute évidence, les personnages sont détruits à jamais. Il vaut mieux tout oublier.

Le 17, mois du Troll

Rosiacre m'a confisqué la clé de l'armoire. Je ne résiste pas à l'envie de consulter les ergastules. Je vais dépérir. Je dépends trop de ce qu'elles m'apportent. Je leur appartiens.

Le 3, mois du Phénix

Maintenant, nous connaissons l'atroce vérité. Rosiacre a vu Maspalio, accroupi sur la terrasse. Je dormais à ce moment-là. Croyant qu'il s'agissait du farfadet, il a voulu l'inviter à entrer. Il a ouvert la fenêtre : la terrasse était vide. Il a eu beau regarder sur la façade et même dans le ciel, le Prince avait disparu. Il m'a réveillé pour me parler de l'incident. Au départ, j'ai cru à une mauvaise farce du farfadet. Avec lui, on ne sait jamais à quoi s'attendre. Seulement, il est revenu, visible à nouveau sur la terrasse. Nous sommes arrivés à la conclusion qu'il s'agit peut-être de son double libéré par l'ergastule. Il n'y a pas d'autre explication. Comment cette créature va-t-elle réagir ? D'ailleurs, dois-je prévenir le vrai Maspalio ? Je ne préfère pas, pour le moment. Il a assez de soucis avec ses vols d'enseignes et ses Advocatus.

Le 4, mois du Phénix

Le double rôle autour de ma chambre depuis que mes courtisans m'ont laissé seul. Il a surgi à travers un mur, tel un fantôme, puis s'est mis à m'observer en se cachant derrière les télescopes comme un enfant apeuré. Que veut-il ? Je lui parle mais il ne semble pas me comprendre ou même m'entendre. J'ai le sentiment d'être un animal de foire tandis que j'écris ces lignes. Mieux vaut ne pas faire attention à lui. Il finira bien par partir.

Le 5, mois du Phénix

J'ai bien cru qu'il ne reviendrait pas. Lorsque je me suis réveillé, il n'était plus là. Soulagé, j'ai gardé des gens autour de moi, retardant le moment où je serais seul. Je n'y étais pas obligé mais il fallait que j'en aie le cœur net. J'ai donc chassé les courtisans en fin d'après-midi. Il est apparu peu de temps après.

Sa couleur avait changé. La teinte de ses vêtements s'estompe. J'ai l'impression qu'il s'amenuise, qu'il perd de sa consistance jour après jour. Il est capable d'aller où il veut, de traverser les murs et les portes comme si elles n'existaient pas.

Le 6, mois du Phénix

Au matin : j'ai peur, maintenant. Cette nuit, je me suis réveillé plusieurs fois, en proie à d'abominables cauchemars. Lorsque j'ai allumé une chandelle, il était là, au pied du lit, une lueur malsaine au fond des yeux. Son regard ne cesse de se durcir tandis que le reste du corps s'étirole. Si

cela continue, il ne restera que ses yeux. Tout à l'heure, j'ai eu envie de fuir malgré la certitude que cela ne servirait à rien. Il me suivra partout. Rien ne peut l'arrêter. Je dois attendre sa réaction, savoir ce qu'il exige de moi.

Au soir : le double n'est plus qu'un reflet, une enveloppe translucide. Rosiacre est venu. Il a tenté, une nouvelle fois, de fixer son regard en espérant le détruire ou le capturer à nouveau. C'est un échec. Nous n'avons pas affaire à une image mais à une véritable créature qui ne ressemble à rien de connu. Rosiacre se demande d'ailleurs ce qu'ont pu devenir les autres personnages disparus. Existent-ils encore ? Tourmentent-ils leurs proches comme Maspalio me tourmente ? Je m'en veux d'avoir écrit le nom du farfadet. Parfois, je les confonds. Je suis terrifié.

Le 7, mois du Phénix

Au soir : le double devient réellement menaçant. Rosiacre a décidé de passer la nuit avec moi. Auparavant, il a entamé, malgré mes suppliques, plusieurs allers et retours entre le palais et le canal le plus proche : il jette les ergastules au fond de l'eau. J'ai eu beau prétendre que l'eau finirait par user le métal, qu'il prenait le risque de libérer d'autres personnages, il n'a rien voulu entendre.

De quoi avons-nous hérité ? Que veut cette créature en restant dans un coin à me dévisager, s'éclipsant dès que l'on fait mine de s'approcher d'elle ?

Le 8, mois du Phénix

Au matin : Rosiacre vient de partir. Je crois aussi qu'il a peur, qu'il ne veut pas prendre de risques. Le double est presque invisible, excepté ses yeux qui sont ceux d'un assassin. J'écris alors qu'il escalade mon lit et redescend, pareil à un animal sauvage, dès que je fais mine de tendre la main vers la cordelette qui me permettrait d'appeler mon carabin. J'ai tenté de le toucher, de lui parler à nouveau. Il ne réagit pas.

Au soir : cette nuit, je dois assumer ce vers quoi mon appétit voyeur nous a conduits. Rosiacre a bien mérité de ne pas être là. Finalement, c'est par ma faute que tout cela est arrivé. Je ne peux vivre plus longtemps avec cette présence. Je vais la provoquer, rester seul en fermant la porte à double tour. Le satyre doit arriver d'un instant à l'autre. Je vais lui confier mon journal. Qui sait ce que le double attend de moi ?

J'ai relevé la tête. Rosiacre m'observe à la dérobée :

« Jamais vous n'auriez pu trouver l'assassin...

— Alors c'est moi... sans être moi.

— Oui. J'ai cru qu'il disparaîtrait avec Adiphoise. Mais il a recommencé. Il se cherche un passé. Je l'ai compris lorsque j'ai eu vent du meurtre de votre amie fermailleuse puis de votre frère. J'ai noté chaque étape de son évolution lorsqu'il errait dans la chambre. J'ai essayé d'imaginer toutes les solutions possibles pour

comprendre son crime et les suivants. Et je suis arrivé à une seule conclusion possible : selon moi, il utilise la souffrance et la mort pour arracher des souvenirs à ses victimes.

— Des souvenirs ?

— Ceux qui vous lient à vos proches. Une émotion vitale pour lui. Pour exister. La première fois, cela n'a sans doute pas suffi. Adiphoise connaissait sa véritable nature.

— Attends, l'interromps-je. Il y a un détail qui me gêne. Si j'en crois ce journal, cette créature n'était plus qu'une ombre, un spectre. Comment a-t-elle pu laisser des empreintes dans la fiente ? Et la baie ? J'ai vu qu'elle l'avait fracturée de l'extérieur pour permettre aux oiseaux d'entrer. Comment expliques-tu une telle mise en scène et surtout comment croire qu'un fantôme capable de traverser les murs, selon les propres mots d'Adiphoise, puisse ainsi laisser des preuves tangibles derrière lui ? »

Je tourne le carnet dans mes mains avec un air dubitatif, avant d'ajouter :

« Franchement, rien ne prouve que ce carnet n'a pas été falsifié. J'ai reconnu l'écriture d'Adiphoise mais j'ai des doutes. Bien trop de doutes, satire.

— Pourtant, c'est la vérité. Je crois sincèrement qu'il a préparé son crime pour détourner les soupçons sur vous. Réfléchissez. Il voulait empêcher qu'on cherche plus loin. En vous faisant accuser, il pouvait poursuivre son œuvre en toute impunité.

— Admettons.

— Quant à ces preuves tangibles dont vous parlez, j'avoue que je n'en sais trop rien. Lorsque j'ai quitté Adiphoise...

— De cela aussi, je veux qu'on reparle. Tu l'as abandonné. Si tu étais resté à son chevet, peut-être serait-il encore parmi nous.

— On ne le saura jamais. En quittant le palais, votre double n'était plus qu'une image transparente comme du verre. J'ignore comment il a pu ouvrir une fenêtre ou marquer la façade du palais mais je présume qu'il en a le pouvoir. Qu'il peut prendre la forme voulue pour s'incarner physiquement et altérer la matière. Ce ne sont que des spéculations, cette créature est unique, vous le savez bien. Il n'y a aucun précédent.

— Elle te fascine, n'est-ce pas ?

— Pas vous ?

— Sûrement pas.

— Vous avez tort.

— Je ne crois pas. Vous avez accouché d'un monstre, Adiphoise et toi. Il en a payé le prix. Mais toi ? Pourquoi le double n'a-t-il pas essayé de s'en prendre à toi ? Tu es le seul à pouvoir témoigner de son existence. Toi mort, plus personne ne pouvait savoir qui il était vraiment et d'où il venait.

— Il a essayé. Une fois. Dans une rue du Clair-Obscur. Depuis, je ne quitte pratiquement plus cette maison.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me voir ?

— Parce que j'avais peur. Parce que j'avais

honte aussi. Pour Adiphoise et les autres. J'ignorais quelle serait votre réaction.

— Revenons à ce que tu disais sur le double. Selon toi, il disparaîtra s'il ne peut pas se nourrir de mes souvenirs, c'est bien ça ?

— À peu de chose près, oui. Pour exister ici, dans ce monde, il doit tuer tous ceux que vous aimez. Lorsque l'ergastule l'a libéré, il ne savait rien, il n'était rien. Un farfadet sans passé ni avenir, un fantôme qui cherchait un sens à sa naissance. Son corps s'est étiolé jusqu'à ce qu'il comprenne ce *besoin de mémoire qui le maintient en vie*.

— Pourquoi, dans ce cas, ne m'a-t-il pas tué ? Moi, ou même mes pensionnaires que je considère presque tous comme des frères ?

— Je suppose qu'il faudrait poser la question à un Psycholune urgumand. Allez savoir ce que pense cette créature, ce qui peut guider ses choix ? Comment vous considère-t-il ? Que veut-il de vous ?

— En tout cas, il préfère me voir mort. Il s'est arrangé pour que je sois accusé à sa place.

— C'est vrai. Peut-être a-t-il agi ainsi pour ne pas affronter sa propre mort.

— Tu ignores où il est ?

— J'ignore tout. S'il est encore en Abyrne, s'il rôde autour de vous ou s'il a obtenu ce qu'il cherchait. S'il dispose d'une conscience autonome et d'un passé suffisant pour quitter cette ville, il est peut-être déjà en chemin pour se forger un destin parallèle au vôtre.

— Tu vas venir avec nous. Je veux t'avoir sous la main au cas où. Prépare tes affaires. Nous partons maintenant. »

Rosiacre acquiesce et me laisse seul avec Lazzi.

« Qu'en penses-tu ?

— Rien de bon, dit-il. Savoir qu'un Prince comme toi se promène en liberté... On peut s'attendre au pire.

— Je ne peux me permettre de vivre avec ça. Je dois retrouver cette créature et la tuer.

— Oui, bien sûr.

— On avisera une fois qu'on tiendra la connivence. Si les Hauts Diables consentent à signer, on s'occupera de ce double. À tout prix. Il pourrait détruire tout ce que j'ai construit dans cette ville.

— S'il est resté en Abye...

— Je pense que oui. Si Rosiacre ne s'est pas trompé, il va chercher à atteindre tous ceux qui comptent pour moi. C'est ici que ça se passera, dans notre cité. Tu vas prévenir les autres. Si vous avez le moindre doute, à l'avenir, sur mon identité, interrogez-moi sur des souvenirs du passé, des scènes que nous avons vécues et dont cette créature ne peut pas avoir connaissance.

— Bonne idée.

— Allez, on descend. On va tous essayer de dormir un peu. Demain, on connaîtra la décision des Hauts Diables... »

XI

AU MATIN, MON PREMIER RÉFLEXE EST DE PALPER MA CHEVILLE. JE pense pouvoir me passer d'une canne même si je boite légèrement. Sur la place centrale, être farfadet exige une coordination parfaite : le moindre faux pas vous fait piétiner séance tenante.

Je traverse la maison sous les regards attentifs de mes compagnons, figés sur le pas de leur porte. Même le mage et l'Opalin ont consenti à interrompre la lecture pour suivre mon départ. Ceux qui vont me suivre se sont réunis dans la salle à manger et se préparent à rallier la taverne de Gargoncelle en avance et se disperser autour.

Je patiente en avalant deux carafons de Morabie coup sur coup puis, le moment venu, pars sans un mot en claquant la porte derrière moi. Je n'ai même pas pris la peine de me déguiser.

J'emprunte la Grande-Maîtresse qui ondule déjà comme un torrent et déverse ses milliers de voyageurs depuis les portes de la cité. J'avance le long des arcades dont j'utilise les piliers comme refuge pour reprendre mon souffle. L'amorce de la place constitue un vrai goulot d'étranglement. L'engorgement est tel que la foule reflue au rythme des chariots déversés au nord et au sud par le Grand-Pavé.

Ma seule chance de rejoindre le centre de la place consiste à louer les services d'un géant. Contre mon cœur, je serre une bourse contenant les deux cents deniers nécessaires à leur location. Une somme justifiée par un monopole séculaire détenu par les maîtres-géants. Seules leurs créatures ont le droit de transporter un visiteur dans le périmètre de la place. Celles qui tenteraient de la survoler seraient systématiquement abattues par les archers qui veillent dans les tours de guet disposées sur son pourtour.

Je distingue enfin la silhouette d'un géant qui s'apprête à partir. Du haut de ses vingt coudées, il soutient de lourdes nacelles fixées dans le dos par une série de cordages qui se croisent sur sa poitrine.

Ereinté par la traversée, je parviens à hauteur d'un comptoir, théâtre d'une véritable foire d'empoigne. Pour obtenir son billet, encore faut-il franchir ce dernier rideau de clients hystériques et tenter d'attirer l'attention d'un maître-géant. Je me faufile sans trop de difficulté et interpelle le premier qui passe à ma portée.

Un visage large et barbu se penche par-dessus le comptoir :

« Tiens, Prince Maspalio !

— Sors-moi de là », hurlé-je pour couvrir le vacarme.

Ses deux mains m'agrippent par les épaules et m'arrachent à la foule. Je tends ma bourse et rejoins sans tarder un escalier qui s'enroule, en

retrait, autour d'un cylindre de pierre.

Les muscles noués et le visage impassible, le géant s'est accroupi pour nous permettre d'embarquer dans les nacelles qui se balancent sur son dos. Je choisis la plus haute, celle qui me rapproche de ses longs cheveux pareils à des cordes d'amarrage au cas improbable où il perdrait pied. Cela est déjà arrivé. Dans un moment pareil, il vaut mieux pouvoir se saisir d'un cheveu pour faire corps avec la seule créature qui ne risque pas d'être instantanément engloutie par la foule.

Le signal du départ est donné. Au-dessous de moi, les voyageurs saisissent la rambarde des nacelles à pleines mains comme si leur salut en dépendait. Les habitués paraissent plus sereins. Comme moi, ils sont à jeun et proches de la chevelure ou d'un poil long et dru qu'ils ont noué à leur bras. Le géant se redresse, s'ébranle et s'engage sur la place centrale. J'ai la sensation d'être à bord d'un voilier dont la proue fendrait des vagues de chair. La marée humaine s'ourle sous nos pas et se referme instantanément dans notre sillage.

Un premier voyageur est arrivé à destination. Les mains du géant jouent avec les cordages de manière à faire descendre la nacelle jusqu'au sol. Nous repartons et, peu à peu, le dos de la créature s'allège. Je reste le dernier, faute d'avoir localisé Gargonce. Sa taverne ambulante n'est qu'un long chariot abandonné au mouvement de la foule.

Le géant grogne, impatient d'en finir. De nombreux chariots vomis par le Grand-Pavé se

dispersent désormais sur la place et constituent, même pour lui, des obstacles dangereux. Sa démarche devient plus agressive, les piétons également. Les housseaux qui couvrent ses jambes s'effilochent sous les assauts répétés des dagues et des épées. Tous ces Abymois qui suffoquent à nos pieds et risquent à chaque instant d'être piétinés se vengent à leur manière.

Suspendue à son mât, l'enseigne de Gargonçe vient d'apparaître derrière la bannière d'un marchand. Le géant franchit rapidement la cinquantaine de coudées qui nous séparent du but et amorce une manœuvre délicate. À présent, il doit adapter son pas au mouvement du chariot et assurer ma descente afin que les deux trajectoires se croisent. La nacelle heurte le plancher plus tôt que prévu, tangue et verse brutalement sur la gauche. Je me reçois sur une table, la sens craquer sous mon poids et m'immobilise enfin au pied d'une rambarde. Sonné mais indemne, je me relève et époussette mes vêtements sous le regard amusé des consommateurs.

Je jette un coup d'œil circulaire. Nous sommes à quatre coudées du sol, sur un plancher qui gîte malgré les efforts des centaures qui ouvrent la voie. Ceux-là offrent leurs services pour éviter que la taverne ne s'immobilise et risque de sombrer sous la pression de la foule.

Mes compagnons demeurent invisibles. J'espère qu'ils ont pu trouver un chariot ou un abri le temps de veiller sur ma rencontre avec Vladitch. Entre-temps, Gargonçe s'est approché, la mâchoire crispée :

« Prince ! Encore une table fissurée ! Je perds quatre places assises, au bas mot !

— Les maîtres-géants te rembourseront. Arrête de gémir et sers-moi plutôt un Morabie bien frais.

— Y a plein d'autres tavernes, Prince, grommelle-t-il. Pourquoi toujours la mienne ?

— Tes centaures me rassurent.

— Ben voyons. Installe-toi, je te prépare une tasse. Au fait, ton rendez-vous est là », conclut-il en m'indiquant une petite table ronde.

Vladitch me fixe avec des yeux rougis. Secoué comme un pantin par les cahots du plancher, il se crispe sur sa chaise et se contente d'une grimace lorsque je me glisse à ses côtés. Ses lèvres bougent mais sa voix se perd dans le vacarme. Je me penche vers lui et crie à son oreille :

« Alors ?

— Rien.

— Comment ça, rien ?

— L'Incarnat a rejoint les abysses pour prévenir les Hauts Diables. Il n'est pas encore revenu. »

Je me recule, les sourcils froncés.

« Je ne peux rien faire ! » hurle-t-il, les bras ouverts.

Je me lève brusquement, contourne la table et le saisis par les épaules :

« Écoute bien. Je suis pressé. Je t'avais demandé une réponse pour aujourd'hui. Tu as échoué. Je me passerai de toi ! »

Ses yeux crépitent de colère. Il repousse ma main :

« Sale petit Prince, tu crois peut-être que j'ai le sens du sacrifice ? L'Incarnat est aux abysses, il tente d'obtenir ta maudite connivence. Mais moi, moi ! » s'exclame-t-il en se frappant la poitrine.

Son visage hagard se détourne et lorgne un court instant une troupe de cracheurs de feu que la foule porte vers nous.

« N'essaie pas de me doubler », grincé-je.

Il fait un pas en arrière et cogne contre la balustrade :

« Ne me touche plus, Maspalio, ne t'avise plus jamais de poser la main sur moi ! »

Je me précipite vers lui lorsqu'un trait de feu jaillit soudain de la foule, siffle à moins d'une coudée de ma poitrine et finit sa course contre le mât de la taverne. Des flammèches se répandent sur le plancher, des cris fusent parmi les clients et les passants qui s'écartent sur le passage des assaillants.

J'avise l'un d'entre eux aux prises avec Gecceti, un autre qui déjà escalade une rambarde tandis que les centaures longent les flancs de la taverne pour venir prêter main-forte à Gargoncelle. Ce dernier s'est saisi d'une hache à deux mains pour tenter d'abattre le mât en feu.

Je constate que Vladitch a profité de la cohue pour s'éclipser et doit plonger au sol pour éviter une nouvelle boule de feu qui percute un client de plein fouet. L'homme s'embrase et hurle.

Je n'ai plus le choix, je dois quitter ce radeau avant d'être pris au piège. Je rampe jusqu'au bord, me faufile entre deux barreaux et plonge dans la

foule.

Les cracheurs de feu m'ont repéré et se fraient un passage dans ma direction. Je trouve refuge dans l'ombre d'un ogre imposant qui tente de sauver son étal et mets à profit ce bref moment de répit pour observer les courants qui animent la foule paniquée. Je dois en choisir un seul et m'y abandonner en espérant qu'il me porte loin de mes poursuivants. Des flammes rugissent et l'odeur de la chair brûlée est devenue insoutenable. Je n'ai plus le loisir d'attendre et m'engouffre dans une brèche. J'ai visé un groupe de femmes déterminées visibles à moins d'une dizaine de coudées. Elles avancent de front, les cheveux en désordre et le visage en sueur. Elles connaissent parfaitement le terrain et n'ont pas cédé à l'affolement. Rompues aux dangers de la Grande Place, elles se sont spontanément regroupées autour des anciennes pour former un bloc compact qui résiste aux courants et progresse lentement vers la Grande Maîtresse. Je pique rageusement avec ma dague, j'enjambe des corps recroquevillés sur le sol et jette un coup d'œil en arrière. Deux de mes poursuivants ont compris le sens de ma manœuvre et essaient de couper ma trajectoire. Leur progression a levé une nouvelle vague de fuyards qui me percute de plein fouet. Un homme me heurte violemment à l'épaule et manque de me précipiter à terre. En désespoir de cause, je lui plante ma dague dans la cuisse pour garder mon équilibre. Si je tombe, je suis mort. Son cri a alerté les cracheurs de feu, qui redoublent d'efforts et n'hésitent plus à semer autour d'eux des torches

humaines dont les hurlements attisent les mouvements désordonnés de la foule.

Les jeunes femmes coude à coude s'éloignent et se dérobent à mon regard. Un cri de rage meurt sur mes lèvres. Le courant est trop puissant pour lui résister. Je suis emporté malgré moi et consacre mes ultimes forces à rester debout pour dériver le plus loin possible de mes poursuivants. Un dernier assassin pense encore pouvoir me rattraper. Je distingue parfois son visage déformé par les vapeurs d'alcool. Son regard halluciné témoigne du massacre perpétré par les siens. Les brumes du Capitule lui rongent le cerveau depuis trop longtemps. Son obstination l'a empêché de mesurer la colère des Abymois qui, en dépit des flammes qu'il crache sans relâche pour s'ouvrir un chemin, ont pris conscience qu'il était isolé. Il disparaît brutalement, happé sous mes yeux par des mains frénétiques.

J'aperçois enfin une charrette lestée de lourdes plaques de bronze. Son propriétaire, un gnome torse nu et armé d'une courte lance, bondit d'un bout à l'autre de son véhicule pour repousser ceux qui veulent monter à bord. Je m'arrache à la foule et trouve refuge sous ses roues. Des enfants s'y sont déjà blottis et se serrent spontanément pour me faire de la place. L'abri est précaire mais suffisant pour nous éviter de mourir piétinés.

Au son des trompettes et à l'aide des géants, la milice finit par canaliser la foule et ramener le calme. Le soleil flamboie à son zénith lorsque, enfin, je peux quitter mon refuge et emporter avec moi le sourire complice de ces gamins qui m'ont

sauvé la vie.

Mes compagnons sont tous revenus sains et saufs. Nos effusions se font en silence. Nous sommes heureux d'être vivants mais nous n'avons rien obtenu de Vladitch. Je renonce à la perspective de tenir conseil. Pas ce soir. J'ordonne qu'on ne me dérange pas, me rends aux cuisines pour rafler plusieurs carafes d'une liqueur ophidienne et monte, le pas lourd, jusqu'à ma chambre.

J'ai besoin de boire pour noyer toutes ces idées noires qui se bousculent dans ma tête. La trahison de l'Advocatus m'afflige. L'homme a perdu toute dignité. Il m'a insulté, moi et surtout Abyme.

Je me débarrasse de mes vêtements, enfle un bリアud et me glisse sous un drap. En dépit des volets fermés, la chambre ressemble à une étuve. Je bois au goulot. L'alcool plante ses griffes dans ma gorge et m'arrache un grognement.

« Pathétique », souffle soudain une voix surgie des ténèbres.

La carafe m'échappe des mains. Je cherche ma dague des yeux mais l'arme est hors de portée.

Un bras repousse un volet. Une forme indistincte se détache dans l'encadrement de la fenêtre.

« N'essaie pas d'appeler tes vieillards à la rescousse. Je t'aurais tué avant qu'ils grimpent l'escalier. »

Une silhouette familière pénètre à l'intérieur :

Maspalio, le Prince-voleur.

Rien ne m'a préparé à contempler ce reflet qui traverse la pièce et vient s'asseoir à mon chevet avec un sourire malicieux.

« Surpris ? dit-il.

— Un peu, concédé-je dans un souffle.

— Je suis heureux de te voir.

— Pas moi. »

Il ricane, dépose la carafe sur le sol et observe la chambre avec intérêt.

« Cet endroit te ressemble. Pas d'objets personnels. Uniquement ces vêtements, là, ta ceinture de conjurateur et ta dague. Comme si ta vraie maison était dehors, dans la rue.

— Je sers Abyrne, tu devrais le savoir.

— Oui, j'ai fini par l'admettre. J'existe à travers toi, n'est-ce pas ?

— Je vais te tuer, tu sais.

— Mais non. J'ai une proposition pour toi.

— N'essaie même pas.

— Réfléchis, Prince. Nous pouvons devenir des rois. L'ubiquité sera notre trône. Au début, je me suis servi de toi pour gagner du temps. Je me suis trompé. En nous alliant, nous pouvons mettre Abyrne à genoux.

— On ne met pas cette cité à genoux. Ni elle ni moi. Je ne veux pas de ton alliance.

— Tu es stupide. Tu es vieux, je viens de naître. Je peux t'offrir une guilde. Ensemble, nous pouvons toutes les réunir et régner sans partage

sur les Trabouliennes. Faire plier le palais d'Acier, tu y as songé ?

— Ça ne m'intéresse pas.

— Réfléchis.

— Non.

— Tu préfères voir ta vie s'effriter jour après jour ? Grâce à toi, toutes les portes vont s'ouvrir. Je vais récolter tout ce que tu as semé. Tes amitiés, tes amours. Je vais abuser de tout, me gaver jusqu'à ce que tu ne puisses même plus te fier à tes souvenirs. Je vais te détruire lentement, Prince, et ce sera bien pire que la mort.

— Je prends ce risque. »

Il se pince les lèvres, se lève et marche jusqu'à la fenêtre.

« Tu gâches la seule chance qu'il te restait, dit-il. Je te pose la question : qui de nous deux sera le reflet de l'autre ? Toi, tu n'es qu'une esquisse, quelques souvenirs confus et un peu de chair. Tu m'as cédé une vieille carcasse, une enveloppe qu'il me tarde d'épaissir pour qu'enfin, tu ne sois plus qu'une coquille vide. J'ai de grands projets pour cette cité, tu sais, et je suis sûr que tu en entendras bientôt parler. Ton temps s'achève, Prince. Le mien commence.

— Laisse-la en juger. »

Le rideau retombe. Le silence est revenu. Je repousse les draps, enfle une tunique et quitte la maison sans donner d'explication. J'ai en tête un remède bien plus efficace que l'alcool et, en

chemin, regrette de ne pas l'avoir concrétisé plus tôt.

Une brise légère souffle sur le parvis du palais des Gros. Sur son passage, les tentes de fortune frissonnent et semblent presque gémir. Abyrne pleure ses morts. Je me suis immobilisé dans l'ombre d'une horloge publique pour guetter le souvenir d'un ami, pour arracher aux abysses un fragment de son âme.

À cet instant, il me manque, terriblement. J'ai besoin de lui, de notre amitié.

Mon pinceau caresse la pierre, les ténèbres s'animent : l'Opalin est conjuré, un démon dont l'embonpoint témoigne de la présence invisible d'Hornème.

« Viens, lui dis-je. Je veux juste me promener en ta compagnie. »

LIVRE III

LA ROMANCE DU DÉMIURGE

XII

IL PENCHE SON VISAGE JUSQU'À LA SERRURE. LE CORPS PLOYÉ, LES mains à plat sur ses genoux, il les attend. Elles sont juste devant lui mais elles n'interviennent pas. Pas tout de suite. Elles attendent le moment propice, cet instant de grâce où elles trouveront la force de s'arracher à la pesanteur de la serrure. Le sénéchal ne voit pas le filament bleuté fouetter les abords de la cavité comme un serpent devenu fou. Les étincelles sont impatientes. Elles ont senti son abandon malgré cette réticence instinctive qui, à chaque fois, se manifeste malgré lui. Le filament avance encore, galvanisé.

Un crépitement, un cri. Madoquiel est terrassé par la décharge. Ses mains se referment en étau sur ses genoux, ses muscles se tendent comme les cordes d'un arc. Ses dents serrées l'empêchent de respirer. Impuissant, il sent la langue crépitante se glisser sous ses arcades sourcilières et remonter jusqu'au cerveau. Elle coule dans ses pensées, bouscule sa mémoire. Les étincelles identifient le nouveau venu, comparent ses souvenirs à ceux qu'il a laissés lors de sa dernière visite. La scène n'a duré que le temps d'un soupir mais l'homme a éprouvé ce viol foudroyant jusqu'aux tréfonds de son âme.

Les étincelles se retirent brusquement : il s'écroule comme une marionnette, les mains et les genoux en feu, la mâchoire tétanisée. Un moment passe avant qu'il ne soit en mesure de se hisser sur les coudes, le crâne bourdonnant, la bouche sèche. Il entend un déclic, celui de la porte, qui s'ouvre dans un raclement.

La morsure de ses gardiennes ne cesse d'augmenter à chaque visite. Haïm fait semblant de ne rien remarquer mais le sénéchal le soupçonne de prendre du plaisir à faire souffrir son visiteur.

Il franchit le passage. La différence est immédiatement perceptible. À l'humidité poisseuse des geôles succède le parfum du vieux cuir et de l'encens. Madoquiel se fige à l'entrée de la grotte, troublé par ces fragrances d'une autre époque. Un rêve éveillé le précipite dans la chaleur du désert, parmi les tribus nomades. Des scènes qui appartiennent au passé, au sable blanc des Keshites et à son parfum de terre chaude.

La grotte, creusée à même la roche par des condamnés à mort, ne constitue qu'un abri sommaire. Mais Madoquiel n'a pas besoin de voir les murs gris et bosselés d'entailles maladroites : il sait que l'endroit est froid et hostile. Une fée noire lui a offert l'occasion de sentir la pesanteur de cette roche millénaire, sa rancœur à l'égard de ceux qui l'avaient amputée. Le sénéchal s'en remet à son odorat. Ses narines palpitent en rythme pour deviner les senteurs plus discrètes, celles du thé

par exemple, qui émane du fond de la cavité. La tension qui nouait son ventre se relâche : il s'avance lentement. Des bruits lui parviennent par saccades, des respirations étouffées, des chuchotements inintelligibles. Machinalement, il tend des mains prudentes à hauteur de la poitrine : il veut éviter de bousculer un brasero. Du bout des doigts, il effleure la soie qui recouvre la tente.

Elle se dresse au milieu de la grotte. Il la connaît aussi bien qu'un voyant, il lui a voué son existence. Des deux mains, il écarte les deux pans d'un rideau qui masque l'entrée. L'odeur du thé s'accroît. Haïm se trouve au fond, le dos tourné, à en juger par la résonance de son souffle.

« Sois le bienvenu, dit le Keshite.

— Merci, Haïm. Je me réjouis de te voir.

— Prends place », répond ce dernier en montrant un large coussin brodé.

Madoquiel perçoit le mouvement et la direction indiqués par la main du Keshite. Du bout du pied, il prend la mesure du coussin et s'assoit dessus en tailleur. Le rituel entre les deux hommes a déjà commencé : chaque geste est calculé. Le sénéchal aime cette cérémonie du silence, bien qu'il regrette de céder si facilement à l'enchantement des lieux. Il n'a pas les moyens de s'y soustraire. Ni l'envie d'ailleurs. Ce refuge est aussi le sien. Loin d'Abyrne et de ses lois.

« Je peux t'en céder deux... murmure le Keshite.

— Deux seulement ?

— Tes prisonniers... Trop vieux, la peau trop

usée. Après la transformation, la pierre était grumeleuse. Ce n'est pas suffisant. Si nous les lâchons maintenant, elles ne s'y retrouveront pas. Et tu le sais.

— Deux... marmonne Madoquiel.

— Ton homme est-il si habile ?

— Oui. Mais tant pis, je ne veux pas attendre plus longtemps.

— Alors, elles sont à toi. »

Le Keshite se lève, imité par Madoquiel. Il s'approche d'un homme étendu sur une banquette. Tordu par la douleur, le visage du prisonnier a déjà pris une teinte cireuse qui annonce une mort imminente. Sa conscience éprouve le trajet de la Salanistre à l'intérieur de son corps. La pétrification n'a pas eu le temps de s'achever avant que l'animal ne commence à creuser son chemin. En temps normal, la créature se fraie un passage à travers la pierre. Aujourd'hui, elle traverse des viscères encore chauds, des muscles et des nerfs encore vivants.

Haïm s'est penché sur le prisonnier pour tapoter sa poitrine. La Salanistre perçoit l'injonction et surgit sous la main du Keshite. Le museau cuivré et encore humide vient cogner contre sa paume ouverte. Il attrape la créature par le cou, l'extrait du corps et la tend à Madoquiel.

« En voilà une », dit-il avant de s'approcher d'un second prisonnier.

Celui-ci ne souffre plus : le cerveau s'est déjà

solidifié. Haïm observe la poitrine semée de petits cratères et l'amorce de chaque galerie creusée par la Salanistre. Celle-ci promet bien plus que la première. Sa progression est plus affirmée, plus efficace. Pour le moment, elle dort, lovée entre les deux pieds du défunt. Haïm la soulève délicatement et la dépose dans un panier d'osier.

« Veille bien sur elle, murmure-t-il en glissant le panier dans les mains du sénéchal. Elle trouvera ton homme la première. L'autre lui servira de relais.

— Parfait. »

Haïm jette un œil sévère sur l'aveugle. Il regrette que Madoquiel considère les Salanistres comme de vulgaires instruments, qu'il ne puisse voir leur beauté ou apprécier leur intelligence.

« Lâche-les sous le palais d'abord. Elles doivent se familiariser avec Abyrne.

— Comme d'habitude...

— Oui. Maintenant, laisse-moi. J'ai du travail. »

Le Keshite tend le bras pour signifier la fin de l'entretien. Madoquiel grommelle un « merci » du bout des lèvres.

Sur le trajet qui le mène à ses appartements, ses pensées se focalisent sur Maspalio. Avec ses deux Salanistres, il sait que les jours du farfadet sont comptés. Désormais, à chaque fois que le Prince mettra un pied devant l'autre, il créera une infime vibration à la surface de la cité. Une vibration que les deux créatures lithophages traqueront sans

relâche en forant la terre d'Abyme.

D'ici peu, le célèbre Prince Maspalio comparâtra à nouveau devant ses juges. Pour la dernière fois.

Il aime les couleurs. Son père, peintre de cour, avait fait en sorte qu'il en soit ainsi. Pourtant, il n'avait pas imaginé que les pinceaux et les palettes puissent mener aux abysses. Hoctence se découvrit très tôt une passion pour les démons. Le langage des conjurateurs le fascinait : les Carmins, les Opalins, des noms de couleurs qui prenaient subitement un sens, à tel point qu'il voulut les faire siennes. Mais il était trop farouche, trop indépendant pour embrasser la conjuration. Ses déambulations précoces dans les méandres des palais lui avaient appris à vivre seul. Il choisissait sa route dans le labyrinthe des couloirs, il y décidait de ses rencontres. Une vie d'enfant sauvage entre princes et courtisans.

Puis son père fut emporté par la vieillesse. Pareil à une digue usée, son corps céda et déclina inexorablement. Ses coups de pinceau perdirent peu à peu de leur vigueur, ses yeux se voilèrent et finirent par le trahir. Hoctence était encore un adolescent lorsqu'il assista à cette lente déchéance qui reléguait son père dans des salles de plus en plus obscures où personne ne s'attardait. Malgré tout, il continuait de peindre bien que la sénilité ait emporté son talent. Il se transformait peu à peu en automate et reproduisait les mêmes gestes jour après jour. Il négligeait le crayon et les esquisses et projetait ses couleurs à même les toiles, sans réfléchir. Ses pairs, qui jugeaient ses œuvres

décadentes, préféraient l'éviter. « L'œuvre d'un fou, d'un ivrogne... », répétaient-ils ostensiblement sur le passage de son fils.

L'enfant en souffrait. Une rancune sourde et malveillante gonfla comme un chancre dans son cœur. Il se mit à s'occuper de son père avec une tendresse presque maladive. Il le nettoyait matin et soir, le promenait et parfois le maintenait sur une échelle lorsqu'il s'avisait de peindre ses immenses toiles.

Hoctence garde un souvenir étrange de cette époque. Une impression de silence et d'attente, accroupi dans un coin sombre à regarder son père aux doigts multicolores faire naître des figures impossibles. Est-ce de ces heures suspendues aux gestes du peintre qu'il tient son pouvoir ? Est-ce à force d'user son regard à percer le sens des couleurs enchevêtrées qu'il est devenu bourreau ?

Tout commença par cette petite tache rouge entrevue dans le sillage d'une jeune infante du palais. Une vulgaire éclaboussure, sur le mur. Lorsqu'il s'approcha et tendit la main pour la toucher, il comprit qu'il s'agissait d'autre chose. Cela ne pouvait pas être simplement de l'encre séchée ou bien même du sang. Sa surface luisait dans la pénombre. Il appela un homme qui passait par là, il lui montra. Celui-ci se contenta de hocher la tête comme s'il ne voyait rien et s'éclipsa d'un pas nerveux en jetant des coups d'œil par-dessus son épaule. Il demanda à un courtisan qui eut la même réaction.

On le croyait fou. Alors, il suivit l'infante. Elle portait une longue robe d'un rouge écarlate dont la couleur rappelait celle qu'Hoctence avait vue sur le mur. D'autres taches apparurent là où la jeune fille effleurait les murs du palais. Une signature de couleur, cela ne pouvait pas s'expliquer autrement. Il crut que l'infante était en réalité une fée qui l'incitait discrètement à la suivre. Il veilla des journées entières pour la surprendre à nouveau et tenter de lui parler. Lorsqu'il y parvint, elle se contenta d'un regard courroucé avant d'ordonner à l'un de ses serviteurs de rosser l'impertinent.

L'incident le bouleversa. Il s'enfuit, les yeux humides et le cœur fermé, pour rejoindre son père dans les salons reculés et poussiéreux du palais. Il décida de se taire. Il ne répondit plus aux rares artistes que les œuvres de son père avaient fini par convaincre et qui tentaient sans succès de l'imiter. Des nuits entières, il demeurait sans bouger, les jambes ramenées contre sa poitrine, et épiait la course du pinceau. Son esprit vagabondait. Il s'imaginait que les poils de blaireau qui s'écrasaient à la surface des toiles vivaient encore et que l'animal mutilé viendrait bientôt réclamer ce qui lui appartenait.

Le reste du temps, il plongeait dans le labyrinthe des pièces abandonnées pour surprendre les amants qui venaient s'étreindre dans les ténèbres. Il aimait confondre ces couples essoufflés que la poussière faisait ressembler à des statues. Effrayés et impatients de se débarrasser de ce garçon au regard torve, hommes et femmes lui jetaient souvent quelques deniers pour qu'il

s'éloigne. Cet argent lui permettait de manger et de nourrir son père en achetant aux cuisines les reliefs des festins.

Deux longues années s'écoulèrent de la sorte. Hoctence veilla son père jusqu'au dernier jour, au début de l'hiver. Il s'éteignit sans un bruit. L'adolescent implora un regard, un geste d'affection mais les yeux du vieillard ne quittèrent jamais le mur où reposait sa dernière toile inachevée.

Hoctence pleura. Ses larmes abreuvèrent la fleur sombre qui poussait dans son cœur, ce sentiment de vengeance qui enflait depuis trop longtemps dans sa poitrine. Il en voulait au palais tout entier, à son indifférence et son archaïsme, à ces peintres serviles qui trottaient derrière les princes pour mendier une commande.

Il les haïssait.

Dès lors, il s'aventura de plus en plus loin, dans les appartements et les coursives fréquentées nuit et jour par une foule de serviteurs, de courtisans et de nobles.

Au début, il ignorait la manière dont il s'y prendrait. Il se contentait d'être l'éclaireur d'une armée invisible, de repérer les allées et venues, de localiser les portes dérobées et les corridors secrets. Il voulait connaître l'intimité du palais, devenir le gardien de ses méandres. Personne ne faisait attention à ce jeune homme silencieux, excepté quelques vieux peintres rhumatisants qui gardaient le vague souvenir du père et du fils

marchant côte à côte. Mais où était donc le père ? Était-il mort ? Leur ignorance aiguïssait la colère de Hoctence.

Lorsque, enfin, il fut certain que le palais n'avait plus aucun secret pour lui, il endossa l'habit du bourreau.

La nuit, il se glissait auprès des toiles et des peintures murales pour changer des petits détails : un chevalier en arrière-plan se transformait en fantôme, un doigt perdait sa chair, une jambe se couvrait de tavelures malades.

La vieille garde des peintres de cour perdit la tête. Elle connut le destin de celui qu'elle avait renié. On invoqua la sénilité pour la chasser et faire venir de jeunes artistes susceptibles d'enrayer la vague de vandalisme.

Hoctence exultait sans savoir qu'un don s'imposait à son cœur, son âme et même son corps. Ses yeux lisaient les couleurs sans difficulté, modelés à une forme unique de nyctalopie. À la même période, il revit les étranges éclaboussures qui naissaient dans le sillage des robes de fête. Hoctence ne distinguait encore que les plus criardes mais, peu à peu, ce don, dont il commençait tout juste à admettre l'existence, se disciplina et lui permit de discerner les moindres nuances.

Bientôt, les murs ressemblèrent au décor d'une bataille acharnée. Hoctence remontait les pistes colorées, pareil à un chasseur lancé sur les traces d'une bête sauvage.

En quelques mois, il fut capable d'identifier chaque *signature* laissée par l'étoffe d'un habitant du palais. Il suivait le plus souvent les femmes dont les vertugadins heurtaient régulièrement les portes. Certaines d'ailleurs se plaignirent de la présence fugitive de cet adolescent maigre et inquiétant mais le palais ne donna jamais suite.

Un matin d'automne, l'apprentissage s'acheva alors qu'il déambulait dans le palais. Ce jour-là, comme tant d'autres, sa destination n'avait pas d'importance. Seule comptait la lecture qu'il ferait des couleurs étalées sur les murs. Il se laissa finalement entraîner vers les salles désertes où son père s'était éteint. Il n'était pas revenu ici depuis trop longtemps et s'abandonna, presque malgré lui, à la mélancolie.

La vérité le frappa de plein fouet alors qu'il s'engageait sur une cursive. Il s'arrêta pour observer en contrebas un tableau de son père. Le cadre, de quatre coudées sur trois, était en bois blond et s'était assombri avec le temps. L'œuvre elle-même ne figurait qu'un paysage dément, une débauche de couleurs jetées pêle-mêle à la surface de la toile. C'était, du moins, ce qu'il croyait. À présent, ses pupilles décelaient autre chose. Il cligna des yeux, pencha la tête et sentit son cœur battre plus vite. Une logique, une cohérence subtile et incontournable émergeait de ce magma chromatique.

Son père savait. Son père, lui aussi, avait le don.

C'était là, sous ses yeux, depuis le début. Il avait montré à son fils l'autre réalité. Hoctence fixa son attention sur un bleu outre-mer, la couleur de la vieille baronne Fanielli. Il reconnaissait son trajet, le sien mais aussi celui de tous les autres. Il glissa sur le sol, les jambes molles et le front en sueur. Il comprit que son père n'avait jamais été fou ou sénile, qu'il avait choisi de dresser entre eux un mur de silence pour éduquer son fils en secret. Un mensonge pour focaliser son esprit, pour l'amener à découvrir par lui-même et au terme de ses longues années de solitude le sens caché de son œuvre. Tous les tableaux composaient les pages d'un immense almanach qui répertoriait le parcours de chaque habitant du palais.

Hoctence se redressa et courut à perdre haleine. Pour vaincre la douleur de son cœur, pour vaincre ses désillusions. À bout de souffle, il s'écroula dans une pièce déserte, se recroquevilla dans un coin et s'endormit en sanglots.

À l'aube, il franchissait pour la dernière fois le seuil du palais après avoir mis le feu aux toiles de son père. Il abandonnait une vie derrière lui pour en trouver une autre, dans les rues de la cité. Il marcha la journée durant, terrifié par le vacarme et la monotonie des couleurs. Lorsque la nuit tomba, il retrouva le sourire en voyant fleurir les déguisements : c'était un soir de fête. Les bousculades faisaient naître de larges taches sur les murs, sans comparaison avec les maigres éclaboussures du palais. Il se laissa porter par le flux des fêtards jusqu'à une grande place où l'on s'apprêtait à lancer un feu d'artifice.

Il garde un souvenir extrêmement précis de ce court instant où les premières fusées s'élevèrent. Il retint sa respiration jusqu'à l'explosion des projectiles dans le ciel étoilé, moment où il rejeta la tête en arrière, saisi par une telle émotion que l'amertume, encore vivace dans son cœur, se consuma et le laissa à genoux avec un visage extatique. Le déchaînement pyrotechnique l'avait bouleversé. À son voisin le plus proche, il demanda d'une voix fébrile qui était capable de produire un tel spectacle :

« Les feux d'artifice ? s'étonna le spectateur. Eh bien, maître Solno ! Là-bas, au milieu... »

Il se fraya aussitôt un chemin dans la foule pour rejoindre le terre-plein central. L'Artificier était un homme voûté, le visage noirci par la poudre. Hoctence tenta de lui parler mais sa voix ne pouvait rivaliser avec le fracas des explosions. Il attendit la fin du spectacle en observant avec un mélange de crainte et de fascination les deux appendices cuivrés fixés aux moignons de l'artisan.

« Le métier est dangereux, jeune homme », soupira l'Artificier lorsque le silence reprit ses droits.

Il se doutait des raisons qui poussaient ce garçon à rester là, à côté de lui. Il lisait dans son regard ce même désir féroce qui l'avait habité au début de sa carrière. Un désir profond et sincère de manipuler les fusées, de les toucher, de les sentir. De les aimer.

« Vous m'apprendrez... souffla Hoctence. Vous m'apprendrez, n'est-ce pas ?

— Je crois bien, fiston. Sois le bienvenu. »

Le maître invita son futur disciple dans son atelier, à l'écart de la cité. Hoctence devait y rester les cinq années suivantes. Il apprit le métier avec une infinie patience. Il faillit perdre un doigt, néanmoins, en voulant allumer une mèche de sa propre initiative. Mais en fin de compte, il vint un temps où il était à même de composer et d'orchestrer un feu d'artifice sans l'aide de son maître. Ce dernier se retira aussitôt et partit rejoindre un frère qui tenait une petite ferme, dans le nord. À son disciple, il offrit son atelier et ses relations. Hoctence ne le revit jamais.

Dès lors, il s'efforça de perfectionner son art et en vint, presque naturellement, à utiliser le don pour l'aider dans ses recherches. Il n'en avait jamais parlé à maître Solno de peur d'être renvoyé. À présent, il s'assurait d'en connaître tous les secrets et, après plusieurs tentatives infructueuses, parvint enfin à voler ses premières couleurs.

À l'image d'un vampire, il se glissait dans les rues à la recherche de ses victimes. Il cherchait l'étoffe *habitée*, celle que la chair avait transcendée. De retour à l'atelier, il secouait ses doigts imprégnés de couleur au-dessus des alambics et passait le reste de la nuit à extraire les plus belles essences de ses larcins. Sa réputation grandit de manière fulgurante : ses feux d'artifice restituaient des couleurs d'une incroyable diversité.

On vint des pays voisins pour admirer les

merveilleux panaches de ses fusées. On le cambriola même, pensant découvrir dans le fatras de son atelier les recettes de ses alchimies mais personne ne fut en mesure de déceler l'empreinte du don. Agacé par son succès et l'attention qu'on lui prêtait, il décida de quitter la région et d'accepter la proposition du palais d'Acier, en Abyme.

La cité lui offrit bien plus que des spectateurs émerveillés. À côtoyer la conjuration, il s'aperçut que ses feux d'artifice se prolongeaient dans les ombres et que certaines de ses couleurs marquaient parfois la peau des démons invoqués. Cette découverte le propulsa dans le milieu des conjurateurs abymois. Il commença à négliger son métier et laissa peu à peu son atelier péricliter. La complexité et la dimension charnelle de l'invocation l'emportaient, dans son esprit, sur la minutie ou même la beauté d'un feu d'artifice.

Pour la première fois, il s'était trouvé une famille. Avec six autres conjurateurs, ils formèrent une véritable fratrie et devinrent des frères d'armes unis par le trait des ombres. La nuit, ils écumaient les bibliothèques à la recherche des plans et des cadastres de rues afin de percer les secrets de l'architecture ésotérique. Le jour, ils se rendaient aux endroits choisis en guettant le soleil. Galvanisé par l'insouciance de ses compagnons, Hoctence dilapida sa fortune en quelques mois.

Une invocation devait mettre un terme à leur aventure commune. Au cours d'une nuit arrosée, ils prirent le risque de conjurer un Pourpre et furent incapables de régler leurs dettes. Tous

périssent de la main du démon, excepté Hoctence qui accepta d'offrir son âme et de rejoindre les abysses pour servir son nouveau maître.

Il refit surface en Abyrne quinze ans plus tard. Son nom avait changé, il s'appelait désormais l'Artificier. Façonné par les diables, son esprit s'était égaré aux frontières intangibles qui séparent le monde des hommes du royaume des démons. Devenu le bourreau des conjurateurs, il était convaincu que le salut de ses victimes passait par la souffrance du feu. Il enfermait leurs âmes dans les fusées des feux d'artifice qui les dispersaient au-dessus d'Abyrne. « Vous expiez, jeunes fous, mais vous renaîtrez par les démons », murmurait-il comme une litanie au moment d'allumer la mèche.

Aujourd'hui, il vit de ses obsessions. Lorsqu'il ne traque pas un conjurateur, il s'invite dans les grandes réceptions pour y voler des couleurs et composer, à même les murs de la cité, d'immenses fresques invisibles pour le profane.

Ce matin, il a reçu Vladitch, *Advocatus Diaboli* du quartier du Lierre. Il l'a trouvé fatigué, d'une pâleur malade. L'homme lui a glissé une liasse de connivences entre les mains et a soufflé : « Maspalio, il doit payer. Elles sont toutes en retard. »

Étrange, songe l'Artificier. Le Prince Maspalio, bien qu'un peu fantasque, a toujours fait preuve de bon sens. Abyrne va perdre un conjurateur de talent. Néanmoins, la perspective de chasser une

proie de cette envergure le réjouit. Quelle couleur incarne le farfadet ? Il lui tarde de découvrir sa signature, de la suivre jusqu'à sa source et de pouvoir, bientôt, donner un spectacle à la mesure de l'âme du prince.

Tassé sur un tabouret, Vladitch observe les dimensions spectaculaires de la Salle Métallique où, sur l'ordre de la Bête, il a été convoqué pour répondre aux interrogations des Hauts Diables. L'endroit le fascine et le terrifie. Cette pièce unique logée au cœur de l'Outrerive s'étend sur plusieurs lieues et abrite la haute société démoniaque. Conçue à l'origine par des disciples du palais d'Acier, la voûte pèse sur d'immenses colonnes de fer qui hachent l'horizon.

En attendant que la Bête consente à le recevoir, on l'a placé à l'une des grandes tables d'onyx qui épousent le socle des piliers. Chacune appartient à un clan, une fratrie abyssale dont l'oriflamme se dresse derrière le fauteuil du maître. Certaines, plus larges et plus imposantes, sont cernées d'incarnats aux lourds habits de velours, d'autres de Pourpres et d'Obsidiens au regard nacré. Une cour saisissante dont les membres, parfois, disparaissent brutalement, happés par l'appel d'un conjurateur.

Son gardien, un minotaure caparaçonné, pose le tranchant de sa double hache sur son cou :

« Avance, maintenant. »

Vladitch se redresse et trotte devant son guide qui utilise son arme comme une laisse. La traversée est une véritable épreuve. Des diabolins

l'épient du coin de l'œil, d'autres viennent se frotter contre lui, certains s'accrochent même aux pans de sa blouse. Seule la pression de la hache le pousse à avancer et à s'enfoncer dans cette marée sombre et compacte.

Enfin, le trône apparaît. La Bête est vautrée dessus, entourée de succubes et de harpies qui ondulent sur les rythmes syncopés d'un orchestre invisible. À sa table, une vingtaine de minotaures aux cornes peintes et vêtus de lourdes armures de guerre forment sa garde personnelle et se lèvent à l'approche de l'humain. L'odeur leur déplaît. La Bête affiche une expression contrariée. Elle se redresse et éparpille des grappes de diabolins nichés le long de son corps. Vladitch observe le déploiement de la créature avec une crainte mêlée d'adoration. Rien ne se compare à ce corps sculptural bardé de lourdes plaques de bronze. Une machine de guerre, un barbare titanesque. Mais là-haut, au-dessus d'un cou noueux aussi large qu'un tronc, on devine un faciès moins primitif dont Vladitch ne retient que les yeux noirs qui pétillent d'une vive intelligence.

La Bête se penche et lui souffle son haleine fade au visage :

« Ton affaire me coûte, *Advocatus*. »

Vladitch s'était composé un éventail de réponses, de suggestions et même de suppliques. Mais là, devant ce monstre dont un seul doigt pourrait lui briser la nuque, les mots s'étouffent dans sa gorge.

« Alors ? gronde-t-elle. J'ai tué l'incarnat. Je

n'ai pas apprécié son échec. À ton tour de parler.

— J'ai commis une erreur... une grossière erreur, balbutie-t-il.

— Nous sommes inquiets. Tu n'as pas su gérer ce qui devait rester un modeste incident.

— Mais... un démon amoureux ! Comment pouvais-je deviner ? »

Le monstre frissonne. Sur son crâne, les deux cornes noueuses vibrent et émettent une plainte sourde.

« Raconte-nous, Advocatus. Raconte-nous comment ce Prince est aujourd'hui en mesure de forcer la main aux abysses. »

Vladitch se confesse et, tandis qu'il expose l'affaire d'une voix confuse, son récit se répercute à travers des arcs noirs qui fusent entre les cornes des minotaures afin qu'on puisse l'entendre d'un bout à l'autre de la salle.

Le brouhaha décline au fur et à mesure qu'il détaille la manière dont Maspalio a suivi la trace de l'Opalin. Puis le silence tombe lorsqu'il expose, le ventre noué, la proposition du farfadet.

La Bête a fermé les yeux et semble réfléchir. On n'entend plus que la rumeur des torches qui se consomment dans le lointain.

« Frères, je veux vous entendre, déclare-t-elle. Un par un.

— Moi, Ambucias, je veux parler, s'élève quelque part la voix puissante du Haut Diable Barbu. Maspalio ignore tout de la Romance. Pourquoi ne pas lui offrir ce qu'il demande ? Nous

n'avons pas intérêt à éveiller la curiosité des conjurateurs.

— Stupide ! l'interrompt Haborym, Haut Diable du Feu. On ne compose pas avec ceux d'en haut. Mes flammes consumeront le farfadet, les chroniqueurs et leurs torchons afin que cette affaire ne soit plus qu'un mauvais souvenir.

— Tu es un sot ! s'exclame Moloch, prince des Larmes, dont les fidèles éclatent en sanglots pour saluer son intervention. La Romance nous a déjà coûté près d'un demi-siècle. Toi et tes voyous pouvez rester ici. Nous n'avons pas besoin de vous. »

Haborym s'enflamme. Un feu rouge escalade son corps de braise. Ses fidèles, transformés en torches, s'écroulent en scandant son nom. Les minotaures accourent pour tempérer la colère du Haut Diable tandis qu'une voix nouvelle monte sous la voûte :

« Moi, Hécate, je vous parle. Moloch dit vrai. Le secret de la Romance doit être préservé à tout prix. Toutefois, je refuse d'accorder l'immunité totale à ce farfadet. Notre crédibilité est en jeu. Proposons-lui une connivence qui engage uniquement les abysses et laissons l'Artificier lui régler son compte. Chacun sait que son indépendance est indiscutable.

— L'idée est intéressante, souligne la Bête.

— Sauf s'il se méfie, déclare Salmac, Haut Diable de la Guerre. Vous semblez oublier que si Maspalio meurt, les chroniqueurs révéleront tout. Abyrne s'interrogera et la Romance sera mise en

péril. À vrai dire, je crains bien plus que la vérité ne s'étale au grand jour que d'offrir l'immunité à ce farfadet. Je soutiens la suggestion d'Haborym : si nous devons agir, il faut viser les chroniqueurs et étouffer l'affaire avec tous les moyens dont nous disposons.

— Quels moyens ? s'écrie Vapula, le Haut Diable Griffon. Soyons réalistes ! C'est bien là toute la raison de la Romance : nous ne pouvons pas encore intervenir en Abyrne, au-delà de l'Outrerive.

— Alors, faisons intervenir l'une de nos méduses... suggère la Bête d'une voix grave.

— Non, dit Alastor, bourreau de l'Outrerive. Nous devons tenir la Romance à l'écart. Gagnons du temps : signons une connivence pour accorder la protection voulue au farfadet, assurons-nous que les chroniqueurs ne puissent pas alerter la population et laissons l'Artificier accomplir sa besogne.

— Vous tous, déclare la Bête, vous ne semblez guère mesurer les difficultés à venir. Pour protéger Maspalio, il faudra solliciter de nombreux conjurateurs et payer un lourd tribut afin que sa surveillance soit assurée nuit et jour. »

Au pied de la Bête, Vladitch tente de comprendre le sens de cette conversation. Quelle est cette mystérieuse Romance que les abysses veulent à tout prix protéger ? Aucun Advocatus n'en connaissait l'existence jusqu'ici et les Hauts Diables semblent prêts à accepter les conditions posées par le farfadet pour protéger leur secret.

L'Advocatus sursaute en découvrant le regard de la Bête fixé sur lui. L'instant est crucial, il le sait bien. Elle peut aussi bien se pencher pour le déchiqueter avec l'une de ses cornes ou l'envoyer servir dans les profondeurs des abysses.

« Je prends ma décision, frères, dit-elle : nous allons signer cette connivence afin de protéger la Romance. Nous préciserons que notre protection ne couvre pas les risques potentiels engagés par l'Artificier. Pendant ce temps, nous solliciterons les appuis dont nous disposons en surface afin que les témoins de cette affaire disparaissent. Ceux qui s'opposent à ma volonté peuvent parler. »

Silence. La Bête hoche la tête et saisit le crâne de Vladitch entre deux doigts :

« Toi, tu traiteras avec Maspalio.

— Moi ? Mais... j'ai tenté de l'assassiner !

— Tu auras notre connivence signée. Cela devrait suffire. Pour le trouver, nous ferons appel à Haagenti. »

Le Haut Diable du Cristal. L'Advocatus mesure à présent l'étendue des efforts consentis par les abysses. La moindre intervention de Haagenti oblige ses pairs à céder une partie de leurs terres. La rumeur prétend qu'il possède déjà près d'un tiers des abysses.

Vladitch s'incline et recule à pas mesurés. Les responsabilités qui lui incombent le terrifient mais il est encore en vie. Ce sursis inespéré lui laisse entrevoir une petite chance de retrouver sa place en Abyrne. La hache du minotaure effleure son épaule. La tête basse, il précède la créature et

s'engage parmi les démons figés dans un silence sépulcral.

À l'écart, dans un angle perdu de la Salle Métallique, le Grimacier agite doucement son long chapeau à clochettes, la mine pensive. Il a chassé ses bouffons pour être seul, pour réfléchir. L'instant lui paraît presque irréel tant il a attendu. À présent, il sait que sa vengeance peut aboutir. D'une main nonchalante, il brosse son habit rouge et or et esquisse quelques grimaces. Personne ne le regarde, bien sûr. Il fut un temps, pourtant, où les Hauts Diables s'arrachaient sa présence. On se battait pour le voir cabrioler au-dessus des tables, déformer son visage et railler le voisin. La Romance l'a chassé de la scène comme un vulgaire saltimbanque. Lui, le premier et l'unique bouffon de l'Outrerive, il n'a plus de spectateur et se contente d'amuser son propre reflet déformé à la surface des piliers.

L'oubli est bien pire que la mort, songe-t-il avec amertume. Moi, l'artiste, je ne devais pas finir ici. Il hait ce démiurge qui a initié la Romance mais sent, qu'aujourd'hui, la chance tourne. Il va retrouver ce farfadet et lui conter la vérité afin de retrouver son public. L'échec de la Romance fera bientôt son succès.

XIII

L'attente me ronge. Cinq jours se sont écoulés dans un brouillard d'alcool, dans cette chambre où je passe le plus clair de mon temps à boire, à m'assoupir dans des draps trempés de sueur et à consommer, dans mes rares moments de lucidité, tous ces ouvrages de littérature amoureuse qui s'empilent dans nos couloirs. En l'absence d'une réponse concrète des Hauts Diables, je ne me sens pas la force d'entreprendre des recherches soutenues pour traquer mon Double. À quoi bon, de toute façon ? Dans les rues, la milice se déchaîne pour me retrouver.

Mes compagnons se morfondent eux aussi, gagnés par l'apathie et usés par la chaleur qui pèse sur Abyrne. L'ambiance de notre repaire se délite. Les hommes se fâchent pour de petits riens, certains s'isolent et s'immergent des heures durant dans une bassine d'eau froide pour échapper à la canicule, d'autres paressent au rez-de-chaussée, dans les pièces les plus fraîches, pour y disputer de longues parties de cartes.

Selguance et l'Opalin m'ont avoué avoir pris du retard et poursuivent inlassablement leurs lectures et leurs enchantements. Parmi les anciens de la guilde, Pertuis est le seul à s'astreindre à des horaires studieux : chaque matin, à la pointe du

jour, il rejoint une table de fortune installée sous le cerisier du jardin pour y travailler, jusqu'au soir, à son *Traité des Angles*...

Installé à califourchon sur un muret de pierre, il a observé la démarche titubante du farfadet avec inquiétude. Est-il possible qu'il s'agisse du dénommé Maspalio ? Pour le moment, il ne voit qu'un ivrogne vautré au pied d'un cerisier. La tâche sera sans doute plus compliquée que prévu. Il a pourtant devancé l'Advocatus Diaboli en cédant quatre de ses précieuses clochettes à un fidèle conjurateur qui a consenti à l'invoquer en Abyrne. Certes, son chapeau ne tinte plus comme avant mais l'enjeu vaut bien quelque sacrifice.

Il doit parler au farfadet, le convaincre avant que Vladitch ne vienne agiter sous son nez la connivence signée par les Hauts Diables. Son état n'augure pas d'une volonté suffisante pour négocier leur proposition. Il signera, sans hésiter, pour échapper à la pression qui pèse sur ses épaules.

Toutefois, il se sent étrangement proche de lui. Le conflit qui oppose Maspalio aux abysses ressemble tant au sien, bien que leurs objectifs soient diamétralement opposés...

Une voix perce l'opacité de mon cauchemar. On m'appelle. Devant moi tanguent un décor familier, celui de notre jardin, il me semble. Je suis tellement saoul qu'il me faut un moment pour articuler une réponse audible :

« Quoi, qu'est-ce que c'est ?

— J'aimerais te parler. »

Je découvre une silhouette penchée sur mon visage et ricane :

« Un bouffon...

— J'ai besoin de toute ton attention. Rentrons à l'intérieur.

— Trinquons, plutôt. Viens t'asseoir. De toute façon, tu n'existes pas... »

Une hallucination. L'alcool me ronge le crâne. Je cligne des yeux pour chasser l'apparition mais la créature ne bouge pas.

Le Grimacier perd patience. Cette scène lui en rappelle d'autres lorsque les convives, en fin de banquet, deviennent incapables d'apprécier la finesse de son spectacle. Un moment de rupture, une fracture au-delà de laquelle ses pitreries ne recueillent plus que des rires gras.

Son bras prolonge ses pensées. Il assène une claque savante sur la nuque du farfadet et jette le corps inconscient sur son épaule.

Il franchit une porte et baisse la tête pour pouvoir progresser dans un premier couloir tapissé de livres. Ses pas lourds alertent les occupants de la maison. Plusieurs hommes se sont rassemblés avec des bâtons et des poignards pour s'interposer et l'empêcher de monter à l'étage.

« Lâche-le, ordonne un Keshite armé d'un cimeterre.

— Du calme, vieillard. Je veux juste m'entretenir avec lui, fait-il en levant le visage de

Maspalio par les cheveux.

— Qui êtes-vous ? » lui lance un autre.

La question le vexa.

« Le Grimacier, bande d'impotents ! Et je n'ai pas de temps à perdre. Au lieu d'agiter vos bâtons, vous feriez mieux de trouver de quoi le retaper.

— Il l'aurait déjà tué, vous croyez pas ? murmure Demestrio à ses compagnons.

— Oui, approuve Gecceti. Et vu comment il le porte, il a pas l'air de vouloir l'esquinter.

— Laissons-le passer, suggère Malthus. On le suit jusqu'à la chambre et on avise. »

Les autres approuvent en silence. Personne n'a envie de descendre l'escalier pour affronter un diable. Le Grimacier est escorté jusqu'à la chambre où flotte une odeur de renfermé et d'alcool frelaté.

« Rangez-moi ce bouge ! Faites de la place ! Allez, au travail ! »

Les pensionnaires n'osent pas refuser. Pertuis s'est empressé de rallier les cuisines. Si Maspalio doit discuter avec ce diable, il lui faut au plus vite une concoction adaptée.

Une scène qu'il me semble avoir vécue trop souvent : un goût âcre dans la bouche, une douleur qui me vrille le crâne. Mes paupières s'ouvrent et la chambre, autour de moi, se disloque. Je ferme les yeux, sens une main prendre la mienne.

« C'est moi, Pertuis.

— J'ai encore trop bu.

— Oui, fait-il en me tendant une serviette trempée dans l'eau froide. Réveille-toi, nous ne

sommes pas seuls.

— Ils sont venus ?

— Non. Il n'y en a qu'un seul, pour l'instant. Le Grimacier.

— Ils m'envoient un bouffon ? » grogné-je.

Près de la porte, quelqu'un s'éclaircit la gorge :

« Ton ami l'a pourtant bien précisé. Tu n'es pas seul. »

Les yeux plissés, je tente de focaliser mon attention sur l'inconnu. Une tache rouge et or puis une silhouette qui se dévoile dans la pénombre. Je discerne son chapeau puis son visage. Une aberration, une gueule grotesque comme seules les abysses peuvent en modeler. Le nez, ramassé et tordu, oscille lentement de droite à gauche. Les yeux sont globuleux, pâles et gris, striés de veinules verdâtres. La bouche ressemble à un gouffre aux commissures inversées. Celle de gauche, relevée vers le haut, fait croire à un sourire narquois ; celle de droite, qui plonge vers le bas, à une expression de tristesse.

« Es-tu capable de m'écouter ? » demande-t-il en remuant son chapeau.

Le tintement des clochettes explose dans mon crâne. J'ai l'impression d'être enchaîné au sommet d'un beffroi, l'oreille vissée au carillon.

« Pose ton chapeau, démon. Ensuite, on discute.

— Diable. Pas démon. Et pour le chapeau, c'est non.

— Engageant...

— Ton ami va nous laisser, maintenant. »

Je fais signe à Pertuis qu'il peut me laisser seul.

« Tu es venu avec la connivence ? dis-je.

— Non mais Vladitch te l'apportera bientôt.

— Ce devait être l'incarnat.

— Il a déplu à notre maître. L'Advocatus est chargé de négocier avec toi.

— Si tu n'es pas là pour la connivence, que veux-tu ? »

J'ai balancé mes jambes hors du lit et saisi les deux bords d'une écuelle fumante où flotte l'odeur aigre de la concoction de Pertuis.

« Pour l'instant, tu crois avoir pris l'avantage sur les abysses. Je viens pour te prouver le contraire.

— Le contraire de quoi ?

— Des arguments que tu as avancés pour obtenir ta connivence. Tu n'as rien découvert, Maspalio. Tu as juste levé un coin du voile. »

J'achève mon bol et me rallonge, les mains croisées derrière la nuque. Je me sens étrangement à l'aise en présence du Grimacier. Voilà un moment que j'estime ne plus rien avoir à perdre en présence d'un émissaire des abysses.

« Explique-toi. Tu vas prétendre que vous saviez pour l'amour ? C'est ça ?

— Nous savions, oui. Depuis près d'un demi-siècle. Et cet amour dont tu parles fait partie d'une vaste conspiration baptisée la Romance.

— Continue.

— Les abysses ne se doutaient pas que l'Opalin avait succombé à l'amour. Sa disparition était mise

sur le compte d'une querelle, d'un enlèvement, ou que sais-je encore. Seulement, Vladitch t'a choisi, toi, et cela a marqué le début d'une série d'événements qui ont échappé au contrôle des Hauts Diables. Ton enquête t'a mené beaucoup trop loin.

— Tu ne m'apprends rien. Parle-moi plutôt de cette Romance. De quoi s'agit-il, au juste ?

— Ne sois pas si pressé. Nous avons du temps devant nous. Vladitch ne devrait toquer à votre porte que d'ici quelques heures.

— Si tu le dis... »

Il s'approche de la fenêtre et entrouvre un volet pour observer la nuit.

« Maspalio, murmure-t-il, le dos tourné, tu n'es jamais allé chez nous, n'est-ce pas ?

— Jamais.

— J'aimerais que tu fasses un petit effort d'imagination et que tu te représentes l'Outre-mer, un territoire étroitement lié à Abyrne, un plan à mi-chemin entre le monde et les abysses, un palier qui abrite une cour semblable à celle que l'on peut voir dans vos palais. Seulement, un territoire qui n'est pas extensible, où la place est venue à manquer. Il a fallu songer à l'avenir et certains ont lorgné du côté de vos royaumes. Une immense étendue à conquérir, qui existe juste au-dessus de nous, là, à portée de main. À portée des conjurateurs. »

Il marque un silence, referme le volet et vient s'asseoir sur un côté du lit.

« Un homme providentiel est apparu, poursuit-il. Un démiurge, un humain qui travaillait exclusivement avec des Opalins et qui avait découvert leur propension aux sentiments tels que l'amour. C'est à lui que nous devons la Romance. C'est à lui que nous devons la naissance de cette porte qui doit, à terme, ouvrir sur votre monde et étendre l'Outrerie jusqu'aux frontières de vos plus lointaines contrées. »

Il s'est penché en finissant sa phrase comme si, soudain, tout devenait très clair. Je reste perplexe et l'interroge du regard :

« Et ?

— Comment, s'étonne-t-il d'une voix grave, tu ne comprends pas ?

— Franchement, non.

— Tu manques de perspicacité. Il suffit de concevoir que l'amour nous offre enfin le moyen de nous arracher aux abysses.

— Cela permettra aux démons de choisir si, oui ou non, ils veulent y retourner.

— Pourquoi voudrais-tu qu'ils y retournent ?

— Précisément, vous risquez de voir l'Outrerie se vider... »

Je m'interromps, frappé par une idée que le Grimacier a tenté, jusqu'ici, de me souffler à demi-mot.

« Tu veux dire que... fais-je avec une expression médusée.

— Oui, sourit-il. La Romance s'efforce d'installer nos démons en surface. Afin, qu'à terme,

nous nous en emparions. »

Silence. La poitrine comprimée, j'expire plusieurs fois pour calmer les battements affolés de mon cœur.

« Des couples se sont formés et vivent parmi vous, dans ce monde, depuis des années. Dispersés en Abyrne et ailleurs afin de former l'avant-garde de notre armée et de préparer l'invasion.

— Aucun conjurateur n'est au courant ?

— Aucun. Chaque démon appelé en surface est confié à Haagenti. À l'instant où il franchit le seuil de l'Outrerive, il oublie tout de la Romance.

— Et toi, alors ?

— Je ne suis pas un vulgaire Opalin.

— Pourquoi es-tu ici ?

— Je ne supporte pas ce que la Romance a fait de moi. Je veux qu'elle échoue.

— Pourquoi ?

— Pour que les Hauts Diables m'accueillent à nouveau à leurs tables et me demandent de les divertir. On m'a oublié, Maspalio. Et je ne l'accepte pas. »

Ses traits se contractent.

« La Romance est devenue une priorité, un impératif dont les répercussions s'étendent bien au-delà de l'Outrerive. Nous sommes en guerre bien que les hommes ne le sachent pas encore. Voilà près de cinquante ans que les Hauts Diables fourbissent leurs armes et négligent mes spectacles. Je veux que la vérité éclate.

— Pourquoi maintenant ?

— J'ai attendu qu'une occasion comme celle-ci se présente, qu'un conjurateur soit suffisamment habile pour se mettre à l'abri le temps d'avertir le monde de ce qui se trame dans l'Outrerive. La connivence des Hauts Diables te protégera. Voilà ce qui m'importe. Avec ton aide, je peux empêcher l'avènement de la Romance et redonner espoir à mes fidèles. Par le passé, je disposais d'une armée de bouffons. Aujourd'hui, je n'ai plus qu'une vieille garde fatiguée qui ne croit guère à son talent. Je veux revenir sur le devant de la scène, Maspalio, et je veux que cela se sache. Je ne suis pas le seul. Des Hauts Diables me soutiennent. Ils ne veulent plus consacrer leurs forces à la Romance mais n'osent pas la remettre en cause ouvertement. Ils attendaient que quelqu'un le fasse pour eux. Ce sera moi. Et pour parvenir à mes fins, j'ai besoin de toi.

— Vladitch m'a dit la même chose il n'y a pas si longtemps... maugréé-je. Pourquoi devrais-je t'aider ? Tu prétends que la connivence a été signée ? Si c'est bien le cas, cela me suffit amplement. Je n'ai pas l'intention de provoquer les Hauts Diables une seconde fois.

— Tu vas laisser la Romance s'achever ?

— Je vais être franc. J'en ai assez bavé, Grimacier. Si je peux finir les quelques années qu'il me reste à vivre en Abyrne, entouré de mes proches, avec la certitude que les Hauts Diables m'ont oublié, cela me suffit.

— Précisément, je croyais que tu appartenais à Abyrne. Assez, en tout cas, pour ne pas contempler

sa chute avec indifférence.

— Tu deviens insultant, fais attention. Trouve quelqu'un d'autre. Ou débrouille-toi tout seul.

— Ce n'est pas aussi simple.

— Qu'est-ce qui t'empêche d'aller trouver un chroniqueur et de tout raconter ?

— Tu imagines qu'on va me croire ? Moi, un bouffon ? Les Hauts Diables seront au courant et me feront disparaître. Je n'ai pas ta connivence. C'est elle qui te rend indispensable à mes yeux.

— Oublie-moi, Grimacier. Je suis désolé.

— Non, c'est impossible. »

Je soupire et décide de faire quelques pas pour me dégourdir les jambes. Revigoré par le breuvage de Pertuis, je ne songe qu'à cette connivence qui signera la fin de toute cette histoire.

« Impossible, Maspalio, insiste le Grimacier en me suivant des yeux. Je suis le dernier à pouvoir faire rempart entre toi et l'Artificier. »

Je m'immobilise.

« Il est sur tes traces et la connivence mentionne sans doute en toutes lettres que les Hauts Diables se dégageront de toute responsabilité si tu meurs entre les mains de l'Artificier. Si tu m'aides, alors je ferai ce qu'il faut pour que tu lui échappes.

— Tu as pensé à tout, concédé-je.

— Presque tout.

— Je peux tenter ma chance sans toi.

— Comme Andelmio ? »

Silence. Je me sens fatigué et désemparé.

« Explique-moi ce que tu comptes faire, finis-je par demander du bout des lèvres.

— Exposer l'affaire devant les ambassadeurs. J'ai choisi Abyrne parce qu'elle incarne les royaumes crépusculaires. Parce qu'elle dispose des représentants de chaque pays et que c'est devant eux qu'il faut faire toute la lumière sur la Romance.

— Ce serait plus facile d'en appeler aux chroniqueurs, non ?

— Non, les ambassadeurs. Eux seuls auront le poids suffisant pour crédibiliser les preuves que nous leur soumettrons.

— Avant de continuer, sache une chose : je ne vais pas plus loin sans eux. »

J'ai pointé le doigt en direction de la porte, l'air déterminé.

« Quoi, qu'est-ce que tu racontes ? Tu veux que tes souffreteux nous rejoignent ?

— J'ai décidé pour eux trop souvent. Cette fois, je veux qu'ils écoutent ce que tu as à dire et qu'ils prennent leur décision. Je n'ai rien à leur cacher.

— On n'a pas besoin d'eux.

— Moi, si. Et c'est à prendre ou à laisser. »

Serrés les uns contre les autres, assis ou debout, mes compagnons observent le Grimacier avec une intense curiosité. Des torches grésillent sous la brise qui s'engouffre par les fenêtres ouvertes. Pertuis est allé acheter quelques bouteilles de vin et s'emploie à présent à remplir les verres en

silence.

Je me suis placé en bout de table, légèrement en retrait, les bras croisés et, d'un petit signe du menton, invite le diable à prendre la parole.

Sur mes conseils, il résume rapidement ce qu'il m'a raconté quelques instants plus tôt. Autour de moi, les visages se crispent. Le Grimacier a salué l'assistance, visiblement ravi d'avoir pu jouir d'un tel rôle.

« Voilà, vous savez tout, dis-je. Je vous ai mis dans un sacré pétrin, les gars. Jusqu'ici, je croyais qu'on avait encore une chance de s'en sortir sans faire trop de bruit mais là...

— T'en fais pas, lance Gecceti. On est derrière toi, tu le sais bien.

— Je sais, oui. Mais je voudrais qu'on s'assure d'une chose avant de continuer. Ceux qui veulent partir peuvent le faire sans honte. Je leur fournirai l'argent nécessaire pour quitter la ville. Je suis très sérieux. Réfléchissez bien avant de prendre votre décision. »

Le Grimacier émet un soupir, croise les jambes et commence à siffloter en observant le plafond. Mes compagnons se taisent. Des regards s'échangent mais le silence demeure. Je laisse passer un long moment et déclare, un peu ému :

« Personne ? Alors, à la vie et la mort, compagnons. Trinquons ! »

Les verres se lèvent et l'atmosphère, soudain, devient plus légère. Même le diable consent à tremper les lèvres dans le sien et, finalement, sous la pression de mes compagnons, à le boire cul sec.

Sa mise déconcertante, sa gueule disgracieuse et sa simplicité l'ont rendu sympathique. Je sens qu'il a gagné leur confiance.

En dépit de la chaleur, nous décidons de fermer les fenêtres pour tenir conseil. J'ai exigé de Selguance et de l'Opalin qu'ils soient tous deux présents. Le mage s'est exécuté sans un mot mais cette obligation l'irrite. Le démon, lui, me remercie d'avoir pris la peine de l'inviter et se glisse dans un coin de la salle.

Le Grimacier s'est levé comme s'il entrait en scène :

« Je vais tâcher de vous expliquer la Romance rapidement afin que vous compreniez ce que j'attends de vous. Au début, nous avons confié à Pan, prince des Incubes, et sa compagne, maîtresse des Succubes, le soin de former les couples élus. Le temps a usé ce modèle. Des problèmes d'ego, surtout... Bref, il a fallu trouver une autre solution et les Hauts Diables se sont tournés vers la Gorgone, qui a accepté de placer ses méduses. Un compromis difficile : elle les livre au compte-gouttes. Nous leur soumettons des Opalins et l'alchimie, jusqu'ici, s'est révélée parfaite. Aucun échec.

— Autrement dit, interviens-je, la Romance, aujourd'hui, ce sont des couples affranchis de la tutelle abyssale que vous avez disséminés dans les royaumes crépusculaires.

— Ni plus ni moins. Ceci étant, la plupart l'ont été en Abyme.

— Donc, a priori, on s'arrange pour en capturer

un et le faire témoigner devant les ambassadeurs, c'est ça ? »

Il plisse les lèvres :

« Ce n'est pas aussi simple. Haagenti a veillé à ce que leurs esprits se ferment à la moindre contrariété. Il faudrait un témoignage spontané, pas des confessions sous la torture.

— Et grâce à la magie ? On pourrait peut-être contourner ce blocage ?

— J'en doute et, de toute façon, nous n'aurons pas le temps de le savoir. Il faudrait mener des recherches avec des mages puissants, nous risquerions d'attirer l'attention.

— Et avec l'Accord ? »

Il ricane et arrange un pli de son col :

« Haagenti est Accordé du Hautbois, mon cher. N'y pense même pas.

— Et si des conjurateurs convoquaient Haagenti ou un Haut Diable pour les sommer de s'expliquer ?

— Impossible, voyons ! On n'extorque pas des révélations aux maîtres des abysses...

— Alors quoi ? »

Il sourit :

« J'ai un plan.

— Alors, vas-y, crache-le », grommelle Gecceti.

Le diable le foudroie du regard et poursuit :

« L'effort de guerre engendré par la Romance suppose que chacun y contribue, d'une manière ou d'une autre. J'ai été sollicité pour former et confier

un Opalin auprès d'une méduse. À chaque fois, j'ai refusé sous différents prétextes en attendant une occasion comme celle-là. Aujourd'hui ou demain, nous pouvons cogner à la porte de cette méduse et mettre dans ses bras un Opalin de notre choix. J'ai un démon qui fera parfaitement...

— J'ai ce qu'il faut, l'interromps-je brutalement.

— Pardon ? Non, Maspalio, j'ai un démon de confiance qui...

— Le mien sera plus efficace.

— Ah oui ? s'exclame-t-il, vexé. Et en quoi le serait-il plus que l'un de mes fidèles ? »

Je me suis tourné vers l'Opalin qui semble surpris de se découvrir au centre de l'attention.

« Je... je ne sais pas si... balbutie-t-il.

— Mais si, dis-je. Toi. Tu veux toujours tomber amoureux ? Je t'offre une méduse.

— Ce n'est pas tout à fait ce que j'avais prévu, réplique-t-il sur la défensive.

— Le problème, c'est que je ne suis pas certain de vouloir te laisser le choix.

— Tu ne peux pas me forcer à le faire.

— Non, c'est vrai. Mais je peux me forcer, moi, pour monter à l'étage et détruire le philtre. Ou brûler ces livres que tu as mis tant de temps à réunir.

— Du chantage ?

— En fait, oui.

— Je peux y réfléchir ?

— Non. Tu décides maintenant.

— S'il ne veut pas, lance le Grimacier, le mien pourrait... »

Je lui coupe la parole avec un petit signe amical.

« Non, je crois que notre ami va nous aider. »

L'Opalin consent d'un regard. Je m'adresse au diable :

« Tu me garantis que la méduse ne se doutera de rien ?

— De rien. Elle ne peut pas savoir si cet Opalin vient d'Outrerie ou d'ailleurs. Ni même s'il a été conditionné par Haagenti. Tant que je suis présent pour l'introduire, elle n'aura aucune raison de se méfier.

— Parfait. Ensuite ?

— Ensuite, ton Opalin n'a plus qu'à rassembler les preuves suffisantes pour toucher le cœur des ambassadeurs.

— Et ensuite ?

— Quoi, ensuite ? C'est tout... il me semble que c'est un plan solide, non ?

— Tu t'imagines sérieusement que le témoignage de l'Opalin suffira ? »

Il fronce les sourcils et avise les regards perplexes de mes compagnons :

« Vous trouvez que cela ne suffit pas ?

— Si cela suffisait, tu pourrais tout aussi bien te présenter à sa place devant les ambassadeurs.

— Ah non, les Hauts Diables m'en empêcheraient.

— Et pas l’Opalin, selon toi ?

— Ils ne sont pas omniscients, mon cher. Autant moi, vu mon importance, je risque le pire, mais un simple démon... Ils ne se méfieront pas.

— Je suis obligé de te croire. Ceci étant, cela ne résout pas le problème. »

Je marque un silence. Une idée vient de m’effleurer.

« Le satyre, soufflé-je.

— Pardon ? »

Lazzi, assis près de moi, hoche la tête.

« Bien sûr, Rosiacre.

— S’il parvient à observer la méduse... à les confondre, elle et l’Opalin. Avec un ergastule, nous pourrions offrir aux ambassadeurs des preuves irréfutables.

— Mais de quoi parlez-vous ? Un satyre ? Une...

— Un ergastule. Lazzi, va chercher Rosiacre et ramène-le ici. »

Il s’exécute tandis que je confie au Grimacier l’histoire de l’artisan et les circonstances qui nous ont permis de découvrir son secret.

« Incroyable... » murmure-t-il au moment où le satyre fait son apparition.

Rosiacre s’incline et s’assoit. Je sais qu’il a accepté sa réclusion sans faire la moindre remarque. En l’absence d’Adiphoise, il ignore désormais le sens qu’il doit donner à sa vie et préfère s’en remettre à ma décision.

« Comment vas-tu ? m’enquiers-je.

— Bien.

— Je vais avoir besoin de toi. De tes yeux. »

Il acquiesce en silence.

« Ainsi que des ergastules. Crois-tu que nous puissions encore les récupérer ?

— Je l'ignore. Je suppose qu'il est encore possible de les retrouver mais je doute qu'ils soient utilisables. Le métal n'aura pas résisté à l'eau. Il faudrait faire appel aux nains. Eux seuls sauront nous dire si elles sont encore en état de fonctionner. Il faudra les payer.

— L'argent ne pose pas problème. En revanche, demandons-nous comment fouiller les eaux du canal sans alerter tout le quartier. »

Je distingue la main fragile de Ferutz qui s'agite au fond de la pièce. Je l'invite à s'approcher pour parler.

« Lorsque je fréquentais les chroniqueurs, il m'arrivait de les suivre à *La Corne des Muses*. On devrait peut-être voir de ce côté...

— Les prostituées y sont toutes des sirènes, précisé-je à l'intention du Grimacier. Tu as raison, Ferutz. L'une d'entre elles se laissera bien convaincre. On gagnera du temps, ça me plaît. Mazio, tu peux t'en occuper ?

— J'irai.

— Veille à n'en choisir qu'une et paie-la bien. Pour le boulot et surtout pour son silence. Odeno, toi, tu prendras contact avec les nains. Rosiacre te filera un coup de main. »

Je me suis levé pour attraper une bouteille et

me verser un dernier verre.

« On résume. Grimacier, tu intervienst si je me trompe. À mon avis, une priorité : placer l'Opalin auprès de la méduse.

— Dès demain, certifie le diable.

— Bien. Pendant ce temps, Mazio, tu supervises la récupération des ergastules. Prends quelqu'un avec toi, on ne sait jamais. Rosiacre et Lazzi, vous retrouvez les nains. Qu'ils se tiennent prêts dès que nous aurons retrouvé les ergastules. Si tout se passe bien, Vladitch viendra m'apporter la connivence d'ici peu. On devrait être tranquille de ce côté-là. J'oublie quelque chose ?

— Deux petits détails, grimace le diable. L'Artificier, d'abord. De mon côté, je vais essayer de faire jouer mes meilleurs contacts dans les cercles de la conjuration mais je ne peux rien promettre. »

Je repose mon verre, la gorge nouée.

« Je vais être franc, ce type me terrifie mais je m'en remets à Abyrne. Elle seule décidera du moment où il me trouvera. J'espère que ce sera le plus tard possible.

— Précisément, ajoute le Grimacier. Le plus tard, c'est dans dix-sept petits jours.

— À savoir ?

— Une fête somptueuse donnée par Kaesarim.

— Le Nabab keshite ?

— Lui-même. Sa fortune est suffisante pour qu'il règne une année de plus sur son quadrant.

— Je le connais de réputation. Il entame sa

dixième année, je crois.

— Exacte, une décennie de règne. La réception devrait égaler celles qu'on donne au palais des Gros. Nous devons profiter de cette occasion. C'est le seul événement notable dans les jours et même les mois à venir.

— Donc, il faut que nous soyons invités. Il me faut un rapport complet sur le quadrant. On laisse ici un petit groupe pour assurer la sécurité de la maison. Les autres, vous me rassemblez toutes les informations utiles sur le quadrant et le déroulement de la fête. Dénichez-moi aussi une dizaine d'invitations. Gecceti, tu superviseras l'opération.

— À vos ordres, Prince.

— Pour ma part, précise le diable en jetant un coup d'œil vers l'Opalin, je m'en vais présenter monsieur à sa méduse. Ensuite, je devrai vous quitter. Je dois retourner dans l'Outrerie pour donner le change. Nous conviendrons d'un rendez-vous dans quelques jours. D'ici là, contentez-vous d'endormir la vigilance de Vladitch.

— J'aimerais en faire autant avec l'Artificier », conclus-je.

Quelques instants plus tard, je mets fin à notre conseil et regagne ma chambre pour y prendre quelques heures de repos avant l'arrivée de l'Advocatus. Les révélations du Grimacier ont jeté le trouble dans mon esprit. Les enjeux me semblent disproportionnés comparés à ce que nous représentons, moi et mes compagnons, à l'échelle

des royaumes crépusculaires ou même de cette cité. Inutile de s'interroger sur l'avenir. Mieux vaut se contenter de ce souffle qui désormais nous anime, de cette renaissance concrète qui nous ramène des années en arrière, du temps où la guilde faisait la une de toutes les chroniques abymoises. Je n'ai plus qu'une seule certitude pour m'interdire de baisser les bras ou de céder au désespoir. Cette intime certitude de servir dignement notre mère Abyrne.

XIV

ELLE S'ENNUIE. LE VISAGE COLLÉ À LA FENÊTRE, ELLE OBSERVE LA rue. Un raccommodeur travaille juste en face, un jeune homme rustre et charpenté quelle aimerait faire monter dans sa chambre. Mais elle est veuve et son statut lui interdit d'inviter le premier venu à partager son lit. Sous la haute voilette, sa chevelure vipérine s'agite, comprimée par le tissu.

« Mes pauvres petits, murmure-t-elle. Le temps vous paraît bien long à vous aussi... »

Elle pousse un léger soupir puis relâche le rideau qu'elle tenait d'une main. La chambre, autour d'elle, ne lui inspire qu'une vague répugnance. Les meubles ont été choisis par un conjurateur, un serviteur zélé mais un parfait imbécile. Il est encore passé ce matin dans l'espoir de gagner ses faveurs. Elle l'a éconduit sans y mettre les formes. Elle n'a jamais autant regretté l'Outrerive, ici, dans ce décor qui n'est pas le sien.

Recluse depuis plus de deux semaines, elle consacre l'essentiel de son temps à sa chevelure. Elle prend soin de ses serpents, les flatte et laisse parfois les plus agiles onduler entre ses hanches pour lui offrir un peu de plaisir.

Derrière les murs de cette chambre, il y a pourtant la ville et ses milliers de proies auxquelles

elle aimerait tant goûter. Combien de fois a-t-elle vu passer dans cette rue sinistre des hommes et des femmes qu'elle eut, d'un regard, séduits et couchés dans son lit. Mais il a fallu que le sort la désigne, elle, pour que l'Opalin promis lui soit présenté par le Grimacier, ce bouffon laid et aigri qui hante la Salle Métallique.

Elle se laisse choir nonchalamment sur un fauteuil et observe son corps serré dans l'habit d'une veuve. Il lui tarde de troquer cet accoutrement pour une tenue plus adéquate afin de profiter d'Abyme et de ses charmes.

Son regard échoue sur le jeu d'échecs posé sur le lit. Elle s'est déjà désintéressée de la partie qu'elle est certaine d'emporter. Les diabolins sont des joueurs médiocres. Le sien, recroquevillé dans une bouteille en verre fumé, rumine son prochain coup. Elle l'a posé au-dessus du clavecin, amusée par son petit air boudeur et concentré.

« Je dois terminer cette partie, mes amours », murmure-t-elle en caressant les vipères endormies sur sa nuque.

Elle marche jusqu'au clavecin, s'empare de la bouteille dont elle dévisse le bouchon avec lenteur.

« Reprenons, voulez-vous. »

Le diabolin ne se fait pas prier, se contorsionne pour passer à travers le goulot et, une fois libéré, grimpe sur le lit pour s'installer devant l'échiquier. Elle le rejoint d'une démarche lasse, espérant secrètement qu'il la surprenne et rende cette partie moins sinistre.

À la pointe du jour, dans une cour carrée du

palais d'Acier, un homme seul s'est agenouillé pour épouser, du plat de la main, la consistance du sol. Il a posé devant lui un simple panier qui abrite les deux Salanistres.

Une cape noire jetée sur ses épaules, Madoquiel pense avoir trouvé l'endroit idéal pour libérer les créatures de Haïm. Jadis, il est venu ici pour accomplir la même besogne et se réjouit de pouvoir, à nouveau, mettre les Salanistres au service de la justice.

Il s'empare du panier et le penche pour les faire glisser sur le sol. Dans un premier temps, il ne perçoit qu'un souffle. Puis il entend leurs pattes crisser et leur langue frotter régulièrement contre la pierre. Elles explorent le relief alentour à la recherche d'un passage.

Elles n'ont qu'une vague idée de l'identité de leur proie. Il les a laissées évoluer dans le tribunal d'Acier afin qu'elles y perçoivent l'écho infime laissé par les pas du farfadet. La signature sonore est imparfaite mais suffisante pour se lancer à sa poursuite. Haïm les a éduquées de manière à rendre cette signature indispensable : des aiguillons de souffrance ne cesseront jamais de les harceler tant qu'elles n'auront pas retrouvé Maspalio.

La première, celle que Haïm estime être la plus douée, a déjà attaqué la pierre. Sa complice demeure en retrait, attentive et docile.

Madoquiel la caresse du bout des doigts et essaie de s'imaginer jusqu'où elles devront creuser pour débusquer le farfadet. Sans doute jusqu'au

quartier du Lierre ou jusqu'aux Trabouliennes. Qu'importe, il sera prévenu au moment opportun. Lui et les juges d'Acier.

Vladitch a été introduit par Demestrio.

J'ai demandé à ce qu'il soit conduit directement dans un petit salon du rez-de-chaussée où les livres font office de mobilier. Les fesses posées sur la couverture en cuir souple des *Dix Contes de la princesse Ariadine*, je suis avec intérêt l'entrée de l'Advocatus Diaboli.

Sa mission lui a visiblement redonné un peu de fierté. Il a coiffé sa touffe de cheveux en arrière, brossé sa vieille blouse et redressé les épaules.

« Installe-toi », dis-je d'une voix neutre.

Il me salue d'un petit signe de tête, jette son dévolu sur une pile de vieux grimoires et pose, sur ses genoux, un étui de nacre scellé par un bouchon de cire noire.

« La connivence, souffle-t-il. Tu n'as plus qu'à signer. »

Je me contente de tendre la main. Je brise le scellé et extrais le parchemin avec délicatesse. Un feuillet unique, de quatre pouces sur douze, couvert d'une encre crépusculaire. Un texte court, rédigé en lettres larges et espacées. Les Hauts Diables s'engagent à me protéger contre toute atteinte physique à l'exception de celles qui pourraient impliquer l'Artificier. En échange de mon silence. Je m'attarde sur les signatures apposées à la fin. Elles y sont toutes et prêtent à cette connivence une valeur inestimable.

Je refuse la plume avancée par Vladitch et signe avec la mienne. Trop rapidement, sans doute, à en juger par l'expression méfiante qui assombrit le visage de l'Advocatus.

« Rien à ajouter, alors ? demande-t-il.

— Non, rien.

— Tu deviens raisonnable.

— Possible.

— Je vais rapporter ce parchemin dans l'Outrerive. Ta vie peut continuer comme avant, Maspalio. »

Je ricane et me penche sur son épaule :

« Oui, presque. Mais tu sais, mon ami, sois prudent dorénavant. Tu as lancé l'Artificier à mes trousses, tu as tenté de me faire assassiner par les cracheurs de feu. Lorsque ce parchemin aura été livré aux Hauts Diables et que tu reviendras en Abyrne, je t'avertis : si je croise ton chemin une seule fois, je t'exécute. »

Il blêmit légèrement, s'écarte, la bouche fendue d'un rictus :

« L'Artificier aura accompli son œuvre bien avant. Ce parchemin ne te servira à rien.

— Une seule fois, Vladitch, je te le répète. Maintenant, quitte cette maison. »

Il se retire. Peu après, l'Opalin lui succède et m'informe que l'heure est venue. Le Grimacier nous attend pour nous conduire auprès de la méduse.

Hoctence rencontre les Advocatus Diaboli. À ses yeux, cette démarche constitue un véritable

pèlerinage sur les traces de sa future victime. Une manière de saluer la carrière du farfadet, de rendre hommage à toutes ces années consacrées à la conjuration dans le respect des règles et des convenances. Il a suffi d'une erreur, d'une seule, pour mettre un terme à cette carrière. Au fil de ses entretiens, l'Artificier s'étonne que le farfadet ait pu se laisser piéger par négligence. Les connivences présentées par Vladitch sont toutes sans grande valeur et pouvaient aisément se répartir entre les Advocatus qui opèrent dans les différents quartiers de la ville.

Il est contrarié par ce qu'il découvre. Il n'apprécie pas ce gâchis, cette sensation de marcher sur les pas d'un farfadet brillant qui aurait décidé, sur un coup de tête, de rayer sa carrière d'un trait définitif.

Hoctence peut se forger une idée précise du personnage. Un garçon fantasque et généreux qui, pour des raisons mal définies, n'a eu de cesse de vouloir faire honneur à son patronyme. Quelqu'un d'ambitieux, capable du pire pour assurer la prospérité de sa guilde, prétentieux, parfois, dans ses goûts, dispendieux aussi et, en définitive, véritable abymois de « cœur et de pierre ».

Ce farfadet mérite bien de mourir et, pour commencer ses recherches, l'Artificier a choisi de rendre visite à cette pension où il entretenait de vieux complices qui avaient quitté la guilde en même temps que lui.

La bâtisse est ancienne mais solide. Sur la façade et la porte d'entrée, il observe et trie avec

précision la gamme des couleurs affichées. Celle de Maspalio se distingue aisément des autres : un bleu saphir plein d'éclat, visible jusqu'à une coudée et demie de hauteur. Cela ne suffit pas, pourtant. À l'extérieur, au contact de l'air et des passants, la couleur ne garde jamais sa teinte initiale. Il lui faut des empreintes plus franches, plus intimes, confinées dans une chambre ou un petit salon.

Jusqu'au coucher du soleil, il s'installe à la table d'une auberge voisine pour observer l'entrée du bâtiment. A priori, l'endroit est inhabité mais d'autres s'y intéressent : des miliciens, peut-être trois ou quatre qui, régulièrement, s'attardent dans les environs.

Le crépuscule s'achève. Hoctence paie l'aubergiste, sort dans la rue et s'engage dans une ruelle déserte. Il a besoin d'être seul pour se concentrer et maîtriser le don de manière que son corps reflète les couleurs alentour. Il disparaît peu à peu et devient une silhouette mimétique, une ombre fugitive qui se glisse le long de la façade principale et force un volet pour pénétrer à l'intérieur de la pension. Un milicien, rencogné à l'angle d'une rue proche, a cru voir quelque chose et plisse les yeux. Il a rêvé, sans doute. Il s'éponge le cou et peste, en silence, sur la longue nuit qui l'attend.

Hoctence évolue dans les ténèbres, les nerfs crispés. Les pièces qu'il traverse font remonter malgré lui ces mêmes souvenirs qui l'assaillent régulièrement dans son sommeil. Le silence du

palais, ses courses folles dans les halls poussiéreux à la recherche des couples enlacés.

Il se mord la lèvre jusqu'au sang pour chasser ses visions et monte à l'étage. Il suit la piste du bleu saphir qui gagne en intensité au fur et à mesure qu'il se rapproche de la chambre du farfadet. Sa main effleure les murs, ses doigts volent ici et là de vieilles empreintes qui iront nourrir ses feux d'artifice.

Il pénètre enfin dans le sanctuaire attendu, un lieu barbouillé de bleu qui luit dans l'obscurité. Il touche enfin à l'essence même du Prince, à une signature parfaite qu'il saura bientôt reconnaître entre toutes. Son esprit enregistre les nuances visibles sur le dossier d'une chaise ou sur les draps rejetés au pied du lit.

Il s'approche de la fenêtre et se fige brusquement. Un détail cloche, là, juste devant lui, sur le pli d'un rideau. Penché en avant, il avance les mains tendues et saisit le tissu avec délicatesse. Cette trace l'intrigue. D'autant qu'il vient d'en distinguer une autre aussi troublante sur l'encadrement de la fenêtre. Un doute l'assaille. Cette signature-là ressemble à s'y méprendre à celle du Prince Maspalio mais, sans qu'il parvienne à déterminer pourquoi, elle est différente.

Ses certitudes vacillent. Est-il possible que le farfadet connaisse le don ? Des sentiments contradictoires l'assaillent : la peur d'avoir été dupé, d'être confronté à un ennemi qui connaisse ses pouvoirs et le plaisir diffus d'avoir découvert un frère, un autre que lui qui partage le don.

Il ne voit pas d'autre explication possible. Des jumeaux ne laissent pas des empreintes aussi semblables. L'excitation bouillonne dans ses veines. Un frère... Il n'est plus seul, alors. Il s'était résigné à sa solitude depuis de longues années et doit brutalement accepter que la seule et unique personne à pouvoir le comprendre figure sur la liste de ses prochaines victimes.

Lorsqu'il rebrousse chemin et se faufile jusqu'à la rue, des larmes de joie inondent son visage.

Melisse, étendue sur le lit, observe la créature. Sa déconfiture est si divertissante qu'elle s'est prise à faire durer la partie, à sacrifier quelques pièces pour que le diabolin puisse croire à ses chances. Il court sur l'échiquier et déploie des efforts pathétiques pour déplacer ses pièces.

« Échec et mat », soupire-t-elle aux alentours de minuit.

Le diabolin pousse un cri de rage :

« J'allais revenir, je le sentais ! couine-t-il.

— Du calme, tu as bien résisté.

— Mais non, vous avez laissé traîner le jeu. D'ailleurs, vous ne m'aidez pas, tout ça, c'est votre faute ! s'écrie-t-il en montrant le décolleté audacieux de sa maîtresse.

— Tu me fatigues, retourne dans ta bouteille.

— Habillez-vous comme une véritable veuve et la partie sera moins facile, vous verrez... »

En deux bonds, il a rejoint le clavier du clavecin, écrase quelques notes comme on claque

une porte et se faufile dans sa bouteille en maugréant.

Melisse n'a pas envie de se coucher. Elle gagne la fenêtre, laisse son regard errer sur les feux follets qui dansent dans leur bulle de verre. Et si elle sortait ? Elle pourrait aisément dissimuler ses vipères sous une voilette, se draper d'une cape et aller chercher son plaisir dans la rue. Elle a envie de mains calleuses, d'étreintes brèves et violentes dans l'angle d'une porte cochère. Elle songe aux doigts de Pan qui savent la tourmenter jusqu'à ce qu'elle implore son plaisir.

Elle aperçoit soudain deux silhouettes qui se sont immobilisées dans le halo verdâtre. Elle reconnaît le visage pâle et osseux d'un Opalin. Celui qui l'accompagne doit être le Grimacier.

Elle remet de l'ordre dans ses vêtements et sursaute lorsque le heurtoir cogne enfin au rez-de-chaussée. Une vipère se dresse, la langue tendue.

« Ma douce, dit-elle en caressant son museau, voilà mon époux... »

La rumeur a couru dans toute la communauté des voleurs abymois : le Prince Maspalio est revenu. Les plus vieux hochent la tête d'un air entendu, les plus jeunes spéculent sur ses motivations mais, en fin de compte, personne ne sait vraiment pourquoi le farfadet a décidé de revenir parmi les siens.

La manière dont il a orchestré sa prise de pouvoir laisse planer un profond malaise sur les Trabouliennes. Sandeni, l'homme qui lui avait

succédé, a cédé son titre sans opposer la moindre résistance. Ses proches ont bien tenté de le raisonner mais le Prince n'a rien voulu entendre. En quelques mots, il a mis fin à son règne, intronisé Maspalio et quitté la cité à la nuit tombée sans même daigner informer ses fidèles lieutenants sur sa destination.

Le farfadet, lui, est apparu changé. Son ambition affichée pour l'avenir de la guilde a surpris les vétérans et fasciné les nouvelles recrues. Celui qui a quitté la guilde par lassitude voit désormais en grand et projette déjà de disputer des territoires aux guildes concurrentes en dépit de la paix fragile maintenue dans le quartier depuis plusieurs années.

Les Princes-voleurs sont inquiets et se consultent en hâte pour évoquer ce retour fracassant. Faut-il prendre au sérieux les menaces du farfadet ? Certains n'hésitent pas à évoquer le souvenir douloureux de la Petite Guerre qui consacra pour la première et dernière fois un Roi-voleur en Abyrne.

Dans l'ancienne halle aux grains utilisée par la guilde comme repaire principal, la créature observe la rangée impassible de ses treize lieutenants alignés devant le trône. Sous une cape de soie rouge, elle porte une tunique pourpre serrée à la taille par une ceinture de cuir noir. Sur ses cheveux coupés court, elle a coiffé un chapeau à larges bords et chaussé de hautes bottes en peau de daim. Les hommes se taisent, intrigués et

impatients de connaître ses intentions.

Le Double retire son chapeau, les lèvres pincées.

« Je suis déçu, messieurs. J'ai consulté votre échevin, faites-moi d'ailleurs penser à le chasser, c'est un incapable. Bref, je l'ai invité à me brosser un portrait rapide des activités de la guilde durant les cinq dernières années. Je suis déçu, oui. Triste, même, de voir combien vous manquez d'envergure. Avez-vous perdu toute dignité ? Il va falloir procéder à de vastes changements dans nos rangs et me secouer tout ce petit monde avec entrain. Je présume que vous connaissez la valeur que notre cher sénéchal attache à ma capture. Je n'ai pas l'intention de louvoyer bien longtemps et de devoir redouter sa milice alors que nous pourrions frapper un grand coup et nous imposer rapidement comme une pièce maîtresse de cette cité. »

Les lieutenants s'agitent, mal à l'aise.

« Au cours de ma retraite, j'ai eu l'occasion de réfléchir sur Abyrne, de m'interroger sur son histoire et ses fondements. Voyez-vous, je ne parviens à comprendre comment, jusqu'ici, nul n'ait encore songé à frapper l'âme de cette ville, à lui porter ce coup terrible qui fera notre richesse. »

Il épouse entre ses doigts le bord de son chapeau et se fige devant le dénommé Fedice, doyen de sa garde rapprochée. Un homme au visage buriné, à la barbe blanche et fournie, la poitrine barrée par deux épées à lame courte.

« Toi, Fedice, comprends-tu ? »

Ce dernier baisse les yeux sur le farfadet et hoche la tête de gauche à droite.

« C'est dommage, poursuit le Double. Ce qui me préoccupe aujourd'hui, c'est de voir enfin cette guilde acquérir le statut qui lui est dû. Je veux contempler son triomphe et ne pas me contenter de la conduire sur un chemin tout tracé par mon prédécesseur.

— Pourtant, dit-il sur un ton désapprobateur, le Prince Sandeni a suivi la ligne de conduite que vous aviez fixée ensemble, avant ton départ. Il a respecté tes visions, il a assuré à la guilde une prospérité digne de tous ceux qui la servent. Je ne te reconnais plus, Prince.

— Tant pis, mon ami, tant pis... C'est vrai, j'ai changé. Je me sens disposé à prendre des risques.

— Cette guilde n'est pas un jouet », réplique Fedice, la mâchoire contractée.

Le Double tapote gentiment sur la poitrine du lieutenant :

« Mais non, bien sûr. Elle est notre patrimoine à tous, une belle et vaste entreprise dont j'ai été le principal artisan, n'est-ce pas ? »

Les épaules du vétéran se relâchent :

« C'est vrai. Seulement, faut comprendre, nous, on servait le Prince Sandeni. C'était lui notre chef. Toi, tu avais pris ta retraite et... sauf ton respect, tu n'étais plus vraiment des nôtres. Ton retour a été si soudain, si précipité. Les gars s'interrogent, faudrait pouvoir leur expliquer ce que tu veux.

— Ce que je veux ? »

Il recule d'un pas et visse habilement le chapeau sur son crâne.

« Ce que je veux, c'est de la grandeur, du courage et du panache ! »

Un jeune lieutenant courtaud, aux cheveux broussailleux et aux sourcils épais, a fait craquer ses phalanges.

« Ah oui ? Et ça consiste en quoi ? »

Le Double accorde un bref regard à son interlocuteur, un dénommé Manelfi. L'homme lui plaît. Il distingue dans ses yeux l'étincelle d'une ambition dévorante. En écoutant l'échevin dresser le portrait de chaque lieutenant, celui-ci a d'emblée suscité son intérêt. On le prétend sans scrupules et dénué du sens de l'honneur qui prévaut en Abyrne.

Il lui répond avec emphase :

« Cela consiste à rassembler nos forces pour organiser une opération d'envergure, celle qu'aucun Prince-voleur n'a osé entreprendre jusqu'ici. »

Avec un mince sourire, il contourne le trône, s'empare d'un tableau posé juste derrière et le présente à ses lieutenants :

« L'œuvre d'une jeune artiste du Deuxième Cercle. Vous reconnaissez cette demeure ?

— Les casbahs du quadrant keshite, maugrée Manelfi.

— Exact. Et dans seize jours, savez-vous ce qu'on y donnera ?

— Une fête en l'honneur du Nabab, je crois.

— Toujours exact. »

Les rides du front plissées, Fedice s'adresse au Double d'une voix creuse :

« Tu veux tout de même pas cambrioler une ambassade ?

— Mais non ! Je vois bien plus grand, mon ami.

— Plus grand ?

— Mais oui, réfléchis. Une fête donnée par son excellence Kaesarim, à laquelle seront conviées la plupart des personnalités qui comptent en Abyrne...

— Tu veux... *enlever* le Nabab ? C'est contraire à toutes nos...

— Assez ! l'interrompt sèchement le Double. Es-tu aveugle, bon sang ? »

Les lieutenants refluent devant la colère qui altère ses traits. Un silence tendu s'instaure. Manelfi est le premier à quitter le rang pour venir se planter devant le tableau :

« Il ne veut pas enlever le Nabab. Il veut enlever ses invités. »

La stupeur sculpte le visage des lieutenants. Fedice agrippe la garde de ses deux lames.

« Prince, as-tu perdu l'esprit ? Enlever des ambassadeurs ?

— Oui.

— C'est une folie, un crime envers Abyrne et les siens. Je ne serais pas complice d'une telle ignominie, grince-t-il. Jamais ! Je préfère quitter la guilde.

— Tu en as le droit. Et vous autres ? »

Un rictus fend le visage de Manelfi :

« Compte sur moi. »

Ceux qui, visiblement, se rangent du côté du doyen, ont fait un pas en arrière. Ils sont cinq en tout à refuser de s'engager.

« Vous avez fait votre choix, je le respecte, déclare le Double d'une voix suave. Ce soir, nous donnerons une fête en votre honneur. Vous quitterez la guilde à la fin du banquet. Et vous ne reviendrez jamais. Maintenant, laissez-nous. »

Fedice le salue, raide et digne, puis quitte la salle avec ses compagnons.

« Bon, dit le Double en frappant dans ses mains. À présent, nous pouvons travailler. »

Il invite ses huit lieutenants à le suivre jusqu'aux banquettes de velours qui forment, à l'écart, un petit salon organisé autour d'une grande table basse en ovale.

« Ce dont nous parlons, dit-il une fois qu'ils se sont confortablement installés, c'est d'une véritable déclaration de guerre. Nous allons briser un tabou, aller contre une tradition séculaire qui nous vaudra les foudres des autorités et des autres guildes.

— Abyrne ne nous le pardonnera jamais, souffle Gifio, un garçon émacié aux cheveux roux et bouclés.

— Elle nous pardonnera si nous obtenons gain de cause. Mon idée est très claire : il faut s'emparer du quadrant, exiger la rançon aux représentants des palais qui mèneront la

transaction et organiser notre retour ici.

— Et ensuite ? s'interroge Gifio. Que se passera-t-il ?

— La rançon nous permettra de recruter ceux que nous voudrons. Nous commencerons par les guildes et nous nous assurerons un contrôle total des Trabouliennes. À la suite de quoi, nous serons à même de négocier des accords avantageux pour partager la cité avec la milice.

— Et préparer ton sacre... suggère Manelfi avec un sourire.

— Oui, pourquoi pas ? Je deviendrai Roi-voleur et ensemble, nous mettrons cette cité à genoux.

— Abyrne nous pardonne, chuchote Gifio.

— Tu peux encore rejoindre Fedice », le raille Manelfi.

Son compagnon baisse les yeux. Le Double se félicite intérieurement d'avoir porté son choix sur cette brute qui pourra, dès ce soir, faire ses preuves, et devenir officiellement son bras droit.

« L'opération restera secrète jusqu'au dernier jour. Vous choisirez vos hommes avec soin et vous ne les préviendrez qu'en route vers le quadrant. Je me suis renseigné sur la sécurité de l'ambassade. Il faudra compter sur la garde personnelle du Nabab, des guerriers keshites, ainsi que sur une ligue mercerine engagée spécialement pour l'occasion.

— Tu sais laquelle ? demande Manelfi.

— L'Éperon.

— Tout de même.

— Oui, je sais. Mais il n'est pas question de les

affronter. Cette nuit, nous étudierons ensemble les différentes solutions pour investir l'ambassade. La présence des otages nous facilitera la tâche. En attendant, maintenez vos activités comme si de rien n'était. Vous pouvez disposer. Toi, Manelfi, reste, j'ai à te parler. »

Le Double patiente jusqu'à leur départ.

« J'ai confiance en toi. Tu les surveilleras. As-tu des hommes prêts à tout ? Je veux dire... qui ne reculeront devant rien ?

— Ça dépend.

— Je veux que Fedice et tous ceux qui l'ont suivi meurent cette nuit. »

Melisse n'a pas invité le Grimacier à entrer. Elle a attrapé l'Opalin par le bras pour le tirer brutalement à l'intérieur et s'adresse au bouffon d'une voix indignée :

« Près de quatre jours de retard...

— Un contretemps fâcheux, ma belle. Vous deviez être impatiente.

— Le mot est faible, répond-elle d'une voix cinglante. Je ne suis pas sortie, j'ai dû souffrir les assauts d'un minable conjurateur et, par-dessus tout, mon diabolotin est incapable de disputer une partie d'échecs convenable. Ma Maîtresse en sera avisée.

— C'est dans l'ordre des choses. Mademoiselle », salue-t-il en retirant son chapeau.

Melisse claque la porte et se tourne vers l'Opalin. Son irritation a cédé la place à un sourire

séduisant :

« À nous deux, mon cher. »

Elle le guide par la main et, engagée dans le couloir qui mène à leur chambre, fait voler sa capuche d'un geste tendre. Bien que le cerveau soit à vif et palpite avec un bruit humide, elle lui trouve un air gracieux et fragile qui augure du meilleur. Il fera l'affaire, songe-t-elle en le poussant gentiment à l'intérieur. Elle s'immobilise devant le diabolin dans sa prison de verre et le recouvre d'un mouchoir de soie. Elle perçoit distinctement un cri de rage assourdi mais a déjà oublié son petit familier. L'époux qui se dresse devant elle monopolise toute son attention.

Sa chevelure vipérine frissonne et partage l'excitation de son corps. Ce démon l'attire. Elle glisse devant lui, dépose un baiser au coin de ses lèvres et commence à le déshabiller. Il ne réagit pas et se laisse faire en silence, fasciné par le nid de serpents qui sifflent sur le crâne de la jeune femme.

Sa beauté l'émeut. De l'index, il effleure le creux de ses joues et la fossette de son menton, glisse sur l'arc de ses sourcils et achève son périple entre ses lèvres pleines qu'il écarte légèrement. Elle darde sa langue, lui mouille l'extrémité du doigt, sourit et se relève en glissant contre sa poitrine nue.

Elle saisit son sexe dressé, pose son autre main sur son épaule et l'entraîne brutalement en arrière. Ils basculent sur le lit. Elle soupire et se cambre sous son poids.

« Voyons si nous pouvons nous entendre », murmure-t-elle.

Au matin, caché en retrait, j'ai pu m'assurer que la méduse avait accepté le démon présenté par le Grimacier. À présent, je m'apprête à rejoindre *La Corne des Muses*. Mazio a déjà essayé une première fois dans la journée mais a été refoulé à l'entrée. L'établissement n'accepte que des notables ou des personnalités en vue. Je dois donc y tenter ma chance personnellement et décide d'abandonner notre repaire à la nuit tombée malgré la menace invisible que laisse planer l'Artificier.

Grimé par Lazzi, vêtu d'un pantalon rapiécé, d'un bリアud et de vieilles sandales, je passe aisément pour un vagabond. Un baluchon glissé sur l'épaule complète le déguisement.

Je me mets en route à l'apparition des lampistes. La cité, ses bruits et ses odeurs m'ont manqué. Ma promenade me conduit sur les rives du grand canal qui nous sépare du Troisième Cercle. Je longe le quartier des Marches-en-biais, celui des Brumes et m'engage dans les venelles qui bordent le sud du Vice.

La maison close qui m'intéresse se situe non loin de la Grande Pavée, l'axe principal qui coupe la cité du nord au sud. Je trouve un endroit discret pour troquer mes guenilles pour mon costume d'apparat, passe dans une auberge pour y faire un brin de toilette et me présente à l'entrée.

Deux mercenaires de la ligue Zéphir me toisent et s'écartent pour livrer passage. J'entre dans un

petit jardin entouré de hauts murs de pierre rouge et suis une allée de gravier flanquée de lanternes jusqu'à un comptoir d'ébène où une jeune femme me reçoit avec empressement. Sanglée dans une tunique de soie émeraude, elle a le teint clair et les longs cheveux blonds d'une Modéhenne. Loin d'être mon genre mais incontestablement jolie.

« Prince Maspalio, dit-elle, je suis ravie de vous compter parmi nous. Appelez-moi Lasha. »

Sa main me serre le bras avec une insistance déplaisante. Je me dérobe et lui expose le but de ma visite.

« Madame ne fermera jamais ses portes à un Prince-voleur, affirme-t-elle. D'ailleurs, au nom de la maison, je vous présente toutes mes félicitations, conclut-elle avec entrain. Veuillez me suivre. »

Ses félicitations ? Intrigué, je lui emboîte le pas et grimpe sur une large plate-forme qui s'ébranle et commence à descendre. Nous nous immobilisons dans une vaste salle souterraine aux lumières tamisées. Un canal longe le mur nord et dessert apparemment une série de galeries annexes. La jeune femme m'invite à monter dans une barque menée par un jeune éphèbe drapé de blanc.

L'embarcation s'engage lentement dans le réseau souterrain. Sur le chemin, j'entrevois de petits bassins de faïence où hommes et femmes s'ébattent en compagnie de superbes sirènes. Je me détourne. Je connais l'histoire de ces filles que des pirates de l'Enclave boucanière vont enlever dans les hautes mers du Nord.

La barque cogne contre une grève recouverte de

tapis rouge et or. Lasha m'aide à débarquer et me montre une petite porte.

« Madame vous attend. Je reste ici, à votre disposition. »

La patronne de *La Corne des Muses* est une petite femme vêtue de noir, une cinquantaine d'années, le visage sec et les cheveux gris coiffés en chignon.

« Entrez, mon Prince, déclare-t-elle en contournant son large bureau. Quel ravissement ! Asseyez-vous. Je vous sers quelque chose ?

— Un Morabie.

— Alors ? s'exclame-t-elle en frappant des mains, racontez-moi !

— C'est-à-dire que...

— Vous voulez garder le secret, c'est ça ! chuchote-t-elle en posant une main sur mon genou. Je comprends... mais de grâce, dites-moi : qu'est-ce qui vous a décidé ? Je suis si curieuse. Vous en aviez assez de la retraite ? Qu'importe, vous avez repris votre guilde ! Abyrne tremble ! » conclut-elle en frissonnant avec un large sourire.

Je n'ai pas besoin d'en savoir plus. Le Double n'a pas attendu pour piller mon passé. Les poings crispés de rage, je laisse passer un long silence qu'elle finit par briser d'une petite toux discrète :

« Je... je vous ennuie avec toutes mes questions. Parlons plutôt de ce qui vous amène.

— J'ai besoin de l'une de vos filles. Pour récupérer un bien qui m'appartient.

— Ah ?

— L'objet a été perdu au fond d'un canal, dans les Marches-en-biais. J'aimerais, dans la mesure du possible, que cette petite affaire se règle à l'abri des regards. En particulier ceux des miliciens.

— Je vois, lâche-t-elle avec une moue complice.

— Le prix m'indiffère mais je suis pressé. Cette nuit, est-ce possible ?

— Bien sûr. Disons... deux mille deniers. Je vais vous confier Dycine. Il va de soi que j'exige la présence du Zéphir.

— Marché conclu. »

Après avoir dégusté un excellent Morabie, je prends rapidement congé avec l'assurance d'être rejoint, dans l'heure qui suit, par une sirène à proximité du canal où Rosiacre a dispersé les ergastules. Escorté par trois mercenaires, j'emprunte la barque d'un passeur et, une fois sur les lieux, vérifie que nos recherches pourront être conduites sans risque.

Le satyre n'a pas choisi l'étroit canal de Venidio au hasard. Le passage s'encaisse entre les murs aveugles de vieilles maladreries et ne comporte qu'un seul quai crasseux où une poignée de mendiants ont élu domicile. Quelques deniers suffisent à les convaincre de filer sans poser de question.

Nous patientons. Je songe avec amertume au Double, à tous ces hommes que j'ai laissés derrière moi et qui, désormais, lui obéissent. Je n'ai pas l'intention de donner à cette créature l'opportunité de sacrifier la guilde à ses intérêts.

La dénommée Dycine met fin à mes réflexions. Son crâne rasé crève soudain la surface à une dizaine de coudées de notre embarcation. Elle nous fait signe, glisse dans notre direction et pose sur moi un regard d'ambre :

« Prince Maspalio, je suis à votre disposition. »

Elle écoute attentivement mes ordres, observe un moment les alentours et plonge. Ses recherches se poursuivent pendant près d'une heure avant qu'elle ne parvienne à localiser le premier ergastule. L'eau sale et les débris qui jonchent le fond de nos canaux ont rendu la fouille particulièrement difficile.

L'objet qu'elle dépose dans notre barque dégage une odeur fétide. Englué de vase, il n'a pas survécu à son séjour prolongé dans les eaux putrides. La magie n'opère plus à l'intérieur.

Je demande à Dycine de continuer. Sept ergastules, tous inopérants, s'entassent au fond de notre embarcation avant que je lui fasse signe d'arrêter. Le passeur me conduit aussitôt à une auberge où Mazio et moi avions rendez-vous. Ensemble, nous acheminons notre précieux chargement jusqu'au repaire.

Nous nous retrouvons, avec Rosiacre, pour nettoyer un premier ergastule et procéder à un examen superficiel : nous devons savoir si les nains peuvent ou non tenter l'impossible pour redonner à l'objet son pouvoir d'antan. Le satyre le pense et nous informe qu'un contact a été établi dans le quartier des Ombres. Le prix lui paraît excessif

mais les nains acceptent de travailler à condition de disposer d'un atelier. Le sien fera l'affaire.

« Voilà le plan, messieurs : Mazio, tu supervises tout ce qui se fera à l'atelier. Rosiacre, tu seras avec lui mais tiens-toi à disposition. Lazzi est prêt à intervenir chez la méduse dès que l'Opalin nous fera signe. Il t'arrangera une planque. Ensuite, ce sera à toi de jouer. »

XV

QUARTIER DES ÉTUDIANTS, EN DÉBUT D'APRÈS-MIDI. LE SOLEIL A chassé professeurs et élèves de la Grande Université sous l'ombre des arcades et le long des rives du canal qui entoure le mont aux Lucioles. Sur cette colline s'élève le bâtiment principal, un vaste manoir où, à cette heure, ne déambulent plus que quelques administrateurs empesés.

Aucun ne prête une attention particulière au petit groupe d'étudiants qui traverse le hall pour monter aux étages. Leur bavardage cesse à l'instant même où ils franchissent le seuil d'une salle d'étude qui offre une perspective inégalée sur le quadrant keshite. Le Double et ses lieutenants verrouillent la porte et se rassemblent près des fenêtres pour observer les silhouettes majestueuses des deux casbahs du Nabab Kaesarim. Chacun connaît d'ores et déjà son rôle. Ils sont venus jusqu'ici pour dresser un bilan précis et s'assurer qu'aucun détail n'a été négligé.

Le Double désigne les hautes murailles blanches qui cernent l'objectif.

« L'embarcadère, là-bas, dit-il. C'est là que tu entreras avec ton groupe, Manelfi. »

L'endroit pointé du doigt est un promontoire de bois où l'ensemble des marchandises destinées au

quadrant est débarqué et acheminé, par la suite, à l'intérieur de l'ambassade via une grande porte à double battant. L'homme qui doit la franchir a hoché la tête d'un air grave. Tout dépendra de ceux qui l'ouvriront à l'heure fixée pour les faire entrer, ses hommes et lui. Manelfi se tourne vers Gezza, un homme émacié aux longs cheveux couleur de jais.

« Vous serez désarmés, rappelle-t-il. Tu risques de tomber sur un garde ou pire, un mercenaire. Il faudra t'en occuper.

— Yassine sera avec moi. »

Perdu dans ses pensées, le Double hoche la tête pour lui-même. Il a décidé de ne pas se joindre à ses hommes et d'observer, sous un déguisement qu'il garde secret, le déroulement des opérations. Son plan lui paraît suffisamment solide pour réussir en dépit de la présence annoncée des célèbres mercenaires de l'Éperon. Cette ligue n'emploie que des minotaures renégats, des créatures aguerries qui ont préféré les royaumes crépusculaires aux abysses. Il n'est pas question de créer un affrontement. L'opération sera un succès si Gezza et les siens parviennent à donner le change et, en qualité d'invités, à neutraliser les gardes postés à la porte pour permettre au groupe de Manelfi d'investir l'ambassade et de prendre en otage une poignée de diplomates. L'Éperon ne prendra aucun risque, il le sait d'avance. Les minotaures préféreront déposer les armes plutôt que de risquer la vie d'un dignitaire étranger.

L'audace d'un tel coup de force lui donne parfois le vertige mais il est pressé. Pressé d'étendre son influence sur la cité et, surtout, de rattraper le temps perdu.

Il pivote vers son meilleur lieutenant.

« Azio sera des vôtres, finalement ? »

— Oui. Nous serons bien vingt en tout. Les gars se doutent que nous préparons un gros coup.

— Pas grave. »

Le Double reporte son attention sur les casbahs. Il sait qu'il devra aussi compter sur la chance. Le moindre imprévu peut mettre l'expédition en péril. Il redoute surtout la première phase de l'opération, ce moment crucial où il faudra que les vingt hommes armés s'emparent simultanément de quatre barques et traversent le canal avant que l'Éperon ne puisse se regrouper. À l'origine, il avait espéré que la troupe puisse se présenter à la porte principale mais les passeurs affiliés au quadrant keshite sont habilités à fouiller leurs invités pour éviter qu'un incident ne se produise au cours de la réception. Le Nabab a strictement interdit le port d'une arme dans l'enceinte de son ambassade. Cela oblige la guilde à dévoiler ses intentions plus tôt que prévu et à espérer que les curieux amassés sur la berge n'aient l'occasion de donner l'alerte.

En revanche, la seconde phase ne devrait pas poser de problème particulier. Dès lors que les otages seront sous la menace des armes, le quadrant tombera. Et les négociations pourront commencer.

« L'audace sera notre meilleure alliée »,

murmure le Double à l'intention de ses lieutenants.

Ils opinent de la tête, la mine sombre. Tous, même Manelfi, savent qu'ils vont commettre un sacrilège et renier le serment qu'ils ont fait à Abyrne.

Cinq jours ont passé. Les nains se sont installés dans l'atelier de Rosiacre et se relaient nuit et jour pour tenter de sauver un ergastule. Les dégâts sont trop importants pour qu'ils soient en mesure de nous certifier le résultat de leurs travaux.

Le Grimacier n'a plus donné signe de vie et Vladitch a disparu. Sur mes recommandations, Capizzo a traîné dans les endroits qu'il fréquentait mais au dire des aubergistes ou du voisinage, l'Advocatus n'est pas réapparu.

De son côté, Odeno a pu profiter des contacts de Ferutz dans le milieu des chroniqueurs pour dénicher des invitations. Il n'a pu en obtenir que trois dont une adressée à un chroniqueur farfadet. En chercher davantage ne servirait à rien. Le Nabab a confié la liste des invités à la ligue de l'Éperon. En insistant, nous risquerions d'être repérés. Lazzi s'est déjà isolé dans les combles pour commencer à parfaire nos déguisements et nous assurer, pour le grand soir, des traits fidèles à ceux qui nous ont vendu leur place.

La milice a fini par alléger le dispositif me concernant. Il faut croire que le sénéchal a renoncé à monopoliser une partie importante de ses troupes pour me débusquer. Néanmoins, la récompense promise attise toujours les convoitises

et nous observons strictement les règles de prudence qui prévalent dès lors que l'un d'entre nous quitte le repaire.

Chaque jour, Demestrio me tient au courant de ses démarches aux frontières des Trabouliennes. Il recueille des informations sur les activités de la guilde et n'a pu, jusqu'ici, en percer les intentions. Que prépare mon alter ego ? Les autres Princes-voleurs se posent eux aussi la question et s'inquiètent de mon prétendu retour dans le métier. Des rumeurs bruissent dans les auberges et rapportent qu'il briguerait le titre de Roi-voleur. Il me tarde de mettre fin à cette mascarade.

Par ailleurs, je m'entretiens régulièrement avec Gecceti. Assis dans le jardin, devant un plan sommaire de l'ambassade, nous rassemblons les éléments fournis par nos compagnons et évoquons ensemble différentes alternatives pour introduire l'ergastule à l'intérieur et choisir le meilleur moment pour la déclencher. Nous sommes tous deux partisans d'une action concentrée au plus fort de la soirée, lorsque le Nabab prendra la parole devant ses convives pour prononcer son discours. Odeno nous a certifié que l'intervention de Kaesarim était un événement très attendu. Ce sera, à coup sûr, notre meilleure opportunité.

Petit à petit, les éléments se mettent en place. J'ai même demandé à Pertuis de s'aventurer sur la grève qui longe le quadrant pour y disposer ses repères. « Pour protéger notre retraite », ai-je soutenu. Depuis, il ne dort presque plus et couvre inlassablement de grands parchemins de lignes, de chiffres et de symboles incompréhensibles.

Une semaine nous sépare encore de la fête lorsque l'Opalin parvient enfin à légitimer son absence auprès de la méduse pour venir rendre compte des quelques jours passés auprès d'elle. Pour l'occasion, nous nous sommes réunis à nouveau dans la salle à manger.

« C'est merveilleux, soupire-t-il. Cette femme n'a de cesse de renouveler mon plaisir. Hier, par exemple...

— Ça ira, dis-je. Garde les détails pour plus tard. »

Ricanements et exclamations de reproches du côté de mes compagnons. Je fais signe au démon de poursuivre :

« Elle commence à me parler de la Romance. J'évite de poser trop de questions, elle y vient d'elle-même et je crois... enfin, je pense qu'elle m'apprécie.

— Elle t'aime ? lance Gecceti.

— Peut-être bien, oui. En tout cas, elle le prétend.

— Et toi ? demandé-je avec un regard insistant.

— Moi ? Eh bien, je... je la trouve séduisante, intrigante aussi. Elle me rappelle le pays... enfin, mon royaume. Il me vient parfois l'envie de... de revoir l'Outrerive avant d'y renoncer pour de bon. »

Je jette un œil en direction de Selguance. Depuis le départ de son disciple, le mage se repose et passe de longues heures aux côtés de Pertuis. Ces deux hommes se ressemblent : la vie glisse sur

eux sans laisser de traces. Absorbés par leurs travaux, leur existence se résume à leurs rêves ou leurs chimères.

Il se contente de me rendre un vague sourire avant de cueillir, avec douceur, le Danseur niché dans le creux de son bras. Il le pose devant lui et l'invite, d'une caresse, à virevolter sur le bord de la table. Je retiens un soupir d'exaspération et m'adresse à l'Opalin :

« En tout cas, enlève-toi cette idée de la tête. Pour l'instant, tu restes en Abyrne et tu te concentres sur ce que je t'ai demandé.

— Oui, je sais.

— J'insiste. J'imagine que, elle et toi, vous vous amusez follement là-bas et qu'il est sans nul doute très agréable de paresser au lit des journées entières en compagnie d'une femme splendide... Seulement, ne perds pas de vue que, si jamais elle tarde à se confier, nous sommes tous morts. Vu ?

— Vu.

— Bien. Tu retournes là-bas et tu fais ton boulot. On s'occupe du reste. »

Le lendemain, Rosiacre a pris position dans l'appartement voisin de la méduse. Je l'ai racheté au triple du prix à un marchand abymois qui n'a pas hésité longtemps. J'ai confié à Lazzi le soin d'y faire les aménagements nécessaires afin que le satyre espionne sa voisine en toute impunité. La veille, nous l'avons conduit sur les lieux pour qu'il s'installe et profite de l'absence du couple pour se familiariser avec la disposition des pièces.

La suite des événements ne dépend plus que de l'Opalin et de la manière dont il s'y prendra pour arracher des aveux à sa compagne.

Voilà trois jours que Rosiacre veille nuit et jour derrière ses œilleteons et observe les jeux érotiques du couple. Ce soir, ils ont passé de longues heures à table. À présent, le démon est assis sur le lit, le dos calé contre un large coussin. La méduse a la tête posée sur son ventre.

« Tu étais affamé, lui dit-elle.

— Oui, c'est étrange. Je crois que j'ai été marqué par mon rêve de la nuit dernière.

— À savoir ?

— J'étais un Gros, perdu dans le palais. Persuadé que j'allais mourir de faim.

— Une Gros ? Pitié...

— Pourquoi ? Je ne les ai jamais vus, moi. Tu sais, je pense qu'on devrait sortir plus souvent. J'aimerais bien visiter ce palais, par exemple.

— On doit rester prudents, je te l'ai déjà dit.

— Pourquoi, Melisse ? Pourquoi me répètes-tu sans cesse la même chose ?

— Je ne veux pas t'en parler, pas encore.

— Tu ne me fais pas confiance ?

— Mais si, bien sûr.

— Alors ?

— Je ne veux pas te perdre.

— Suis-je censé avoir peur ?

— Pour notre amour, non, mais pour le

reste... »

L'Opalin attrape son visage entre ses mains.

« Je t'aime, Melisse. Parle-moi. Tu ne me dis presque rien de toi, d'où tu viens, de ce que tu fais ici.

— Et toi, tu le sais ?

— Non, je... je ne suis qu'un Opalin. »

Melisse aimerait lui parler de la Romance, dissiper ce mystère qui semble le faire souffrir et les éloigner. Partirait-il si elle lui avouait ? Les Hauts Diables ne lui pardonneraient pas une telle erreur, elle serait sans doute obligée de le tuer. Elle s'en sent capable. Que risque-t-elle vraiment sinon de devoir le remplacer ? Une perte douloureuse, certes, mais incomparable à ce qu'elle peut gagner en levant le voile. L'idée de braver un interdit l'excite tout autant que la perspective de faire du démon un amant complice.

Derrière le mur, les yeux du satyre s'étrécissent. Les mots qui franchissent les lèvres de la méduse sont ceux qu'il espérait. L'instant est inespéré. Maspalio aura la confession qu'il attendait.

De hautes torches flambent aux créneaux et embrasent les reflets du grand canal. Des gondoles qui rivalisent de somptuosité convergent, de plus en plus nombreuses, en direction du quadrant keshite.

La haute société abymoïse se presse aux portes de l'ambassade. Des effluves d'encens planent à la surface de l'eau recouverte des nénuphars rouge corail ramenés des lointaines contrées de l'Est. Des saltimbanques embarqués sur de larges radeaux

cernés de lucioles se portent à la rencontre des invités et les accompagnent en musique jusqu'au quai tandis que des serviteurs en livrée déambulent parmi les petits groupes qui patientent au pied des murailles pour servir des vins rares et tendre de grands plats de dattes.

Le faste déployé par le Nabab égale celui des palais. Ambassadeurs et dignitaires abymois ont revêtu leurs plus beaux costumes et saluent de petits gestes la foule des curieux qui observent le spectacle depuis la rive des quartiers du Hasard et des Étudiants.

Une chaleur pesante règne toujours sur la ville. Les premiers invités franchissent les portes sous l'œil avisé des minotaures de l'Éperon et commencent à se répandre dans les jardins. Sur les murs blancs des casbahs étincellent des ruches de verre coloré afin que les abeilles safran qui bourdonnent à l'intérieur distillent une lumière prismatique. Sur les terrasses et autour des bassins ploient de longues tables chargées de victuailles. Des danseuses au ventre rond évoluent langoureusement sur des estrades tapissées de velours tandis que les charmeurs de serpent présentent des reptiles aux écailles chantantes et translucides.

Entouré par ses proches et sa garde personnelle, le Nabab Kaesarim reçoit ses trois cents convives sous une tente. Drapé dans une djellaba, cet homme grand et émâcié affiche une expression radieuse. Il a à cœur de combler ceux qui ont fait le chemin jusqu'ici et tient à saluer personnellement ses invités les plus prestigieux.

Toutefois, derrière ce masque de circonstance, l'esprit du Keshite est en alerte. En Abyrne, le jeu des alliances, des pactes et des trahisons se noue au cours de réjouissances comme celles-ci. La sienne doit lui permettre d'avancer ses pions sur le vaste échiquier des royaumes crépusculaires.

À l'instant, il vient de déposer un baiser sur l'anneau d'onyxium porté au doigt de la redoutable dame Aszaria, représentante des Terres veuves. Le Nabab a veillé à ce que les jeunes méduses qui l'accompagnent dans tous ses déplacements figurent sur la liste des invités. En dépit de l'événement, elles portent toutes cette même robe noire qui a fait leur réputation. Une manière, pour leur maîtresse, de rappeler à son hôte les responsabilités qui lui incombent depuis le meurtre d'une prostituée par un marchand keshite. La dame exerce une influence grandissante sur les maisons closes du Vice et entend bien obtenir une compensation officieuse pour étouffer l'affaire.

Un court instant de répit lui offre une occasion d'observer les diplomates déjà présents. Son vieil ami princéen, Svensham de Vltana, est parvenu à échapper à la nuée des jeunes princes qui l'accompagnaient. La Salanistre posée en travers de sa nuque, il a trouvé refuge près d'une table de banquet et discute avec son homologue modéhen, Sylvarié de Mandénie en costume blanc brodé d'or, le rameau d'un Arbre-roi noué autour du poignet. Plus loin, encerclé de jeunes femmes, le séduisant Dolus, vicaire et diplomate de la Province liturgique, attend son heure. Il voudra à coup sûr revenir sur le récent pillage d'un

monastère par une tribu keshite. Pour l'heure, en sa qualité de Jorniste, il présente à ses admiratrices les derniers pas enseignés à son Danseur. Un sourire fend le visage du Nabab lorsqu'il découvre, près d'un bassin, une ogresse qu'il connaît bien et qui repousse, avec vigueur, les assauts de ce cher Patjah, un lutin libidineux qui incarne depuis trop longtemps le pouvoir lyphanien. La dame en question représente son frère, Yfagre de Molonstonde, ambassadeur de la République-mercenaire actuellement en convalescence.

Son épouse exerce une pression discrète sur son épaule. Un homme tassé dans une chaise roulante s'est immobilisé devant lui. Le royaume des Parages persiste à maintenir ce vieillard en Abyrne. Sénile et tout juste capable de serrer la main tendue par son hôte, il marmonne quelques propos inintelligibles et fait un signe à sa dame de compagnie, une fée noire enveloppée dans une peau de loup. Kaesarim laisse échapper un soupir de soulagement lorsque le couple s'éloigne. L'odeur qui suinte du corps rabougri de Mendorkhan a tendance à le mettre mal à l'aise. Désormais, il ne manque plus que l'ambassadrice janrénienne et messire Panangol pour le royaume d'Urguemand. Brengail Deceiran, diplomate de l'Enclave boucanière, a refusé l'invitation suite à un désaccord sur le tracé d'une nouvelle route commerciale qui doit relier les deux pays. À sa place, il a préféré envoyer son archiviste, le singulier Saturnalius.

Kaesarim est satisfait. Une première délégation

du palais d'Acier se dirige vers lui. Cette nuit s'annonce riche et utile pour servir les intérêts de son royaume.

En tunique grenat, les cheveux coiffés et parfumés, Gezza manque de renverser un serviteur en voulant se saisir d'une coupe de vin. Il s'excuse et entend la voix chaude de Yassine lui murmurer à l'oreille :

« Calme-toi, tu es trop nerveux. »

Le voleur se crispe et l'attire brutalement dans l'angle de la terrasse où ils ont trouvé refuge :

« Évite ce genre de conseil, grince-t-il.

— Fais comme moi, profite de la fête. »

L'assurance de la jeune femme l'irrite. Les nerfs à vif, il éprouve une angoisse bien réelle à l'idée de devoir bientôt prendre en otage la foule des dignitaires. Les scrupules de Gifio résonnent dans son crâne. Abyrne nous pardonne... L'imminence de l'assaut semble soudain donner raison à la prière de son complice. Gezza ne sait plus s'il doit croire le Prince Maspalio. Ses rêves de grandeur lui paraissent soudain illusoires et indissociables du déshonneur qu'il risque de jeter sur sa famille en allant jusqu'au bout. Du reste, la présence ferme mais discrète des minotaures l'a convaincu qu'un affrontement en règle tournerait au massacre. Sanglés dans leur armure, de lourdes haches croisées dans le dos, les mercenaires de l'Éperon ont eu une influence dissuasive sur les espoirs qu'il a placés en Manelfi et ses hommes.

Troublé, le front poissé de sueur, il sursaute

lorsque Yassine se plaque contre lui et lui croche les poignets avec une vigueur inattendue :

« Ressaisis-toi, bon sang. »

Il porte sur elle un regard halluciné. Elle fait mine de l'embrasser et lui mord cruellement la lèvre. Il la repousse mais la douleur a eu l'effet escompté. Le sang coule lorsqu'il lui adresse un petit signe d'assentiment.

« Ça va aller, souffle-t-il. Je vais... on va le faire. Donne-moi ta coupe. »

Il la vide d'un seul trait, s'essuie la bouche, empoigne la jeune femme par le bras et la conduit à grands pas vers les remparts.

Le Double a observé la scène, les paupières plissées, et suit le couple des yeux jusqu'à ce qu'ils se fondent parmi les invités. Son déguisement l'étouffe et le rôle qu'il s'est choisi l'oblige à tenir des conversations épuisantes en compagnie de ceux qui viennent le saluer. Installé sur la plus haute terrasse de la casbah principale, il profite du moindre moment de solitude pour épier la position des mercenaires et des gardes keshites.

Vingt-cinq minotaures, au moins, assurent la sécurité de la soirée. Des professionnels qui forcent son admiration et lui font regretter de ne pas pouvoir disposer d'une telle troupe d'élite pour investir les lieux. Ils ne se déplacent jamais seuls et se relaient à des emplacements bien précis pour pouvoir intervenir dès l'amorce d'un incident.

Le temps joue en sa faveur. La chaleur et l'alcool alourdissent l'atmosphère et obligent déjà

les mercenaires à s'engager dans la foule pour séparer les esprits surchauffés. Il pense avoir localisé leur chef. Les cornes usées, affublé d'une longue barbe grise taillée en pointe, il ne porte qu'une simple cotte de mailles et n'a pas bougé depuis le début de la soirée. Posté au-dessus de la porte principale, les bras croisés, il observe attentivement les invités qui franchissent le seuil et se contentent parfois d'un petit signe de tête en direction de l'un de ses soldats. À deux reprises, il lui a même semblé croiser son regard. Il faudra s'en méfier.

En revanche, la nonchalance des gardes keshites l'incite à croire que Manelfi tiendra ses otages en respect avant même qu'ils n'aient compris ce qui se passait. Ils sont comme tous ces convives qui ne se doutent de rien et seraient incapables de concevoir que quelqu'un ose s'attaquer à une ambassade.

Sur le canal s'attardent quelques rares gondoles venues déposer les retardataires tandis que le Nabab et les siens se sont retranchés près d'une fontaine où se pressent admirateurs et courtisans.

Il sera bientôt l'heure d'agir.

Les deux créatures redoublent d'ardeur et, côte à côte, creusent avec ivresse dans le terreau sombre et humide des fondations d'Abyme. Elles glissent dans les ruisseaux visqueux de l'onix qui suintent entre l'Outrerie et la surface, elles cognent et contournent des vestiges des temps anciens, des traces encore tièdes de la Flamboyance, des squelettes de ces Clercs Obscurs

qui approchèrent les Hauts Diabes pour fonder les bases de la conjuration. Elles longent les murs sombres des grottes, des galeries et des cryptes sillonnées d'ombres fugitives. Parfois, elles s'attardent près des poutrelles qui rayonnent depuis la Salle Métallique et frissonnent au rythme des mélopées abyssales.

Leur lente progression s'est accélérée. Elles ont perdu un temps précieux, désarmées par ces deux échos d'une même vibration. Leur proie semble parfois évoluer à deux points diamétralement opposés. Elles ont tâtonné, hésité et rebroussé leur chemin maintes et maintes fois pour comprendre cette anomalie. Leurs museaux se sont frottés dans l'obscurité pour décider s'il fallait ou non se séparer. Finalement, aucune n'a osé en prendre l'initiative.

À présent, les deux sources convergent et semblent sur le point de n'en devenir qu'une seule. Elles sont prêtes à remonter vers la surface pour se saisir de leur proie. Il faut avertir le maître, lui dire que la chasse s'achève bientôt. Autour d'elles, la pierre et la terre mêlées se rétractent au fur et à mesure qu'elles prennent de la vitesse.

La bouche luisante, j'engloutis ma dixième corne de gazelle avec un soupir de contentement. Une pâte d'amande parfumée à la fleur d'oranger ne se refuse pas, d'autant qu'un serviteur se faufile déjà vers moi pour remplir mon verre vide.

Présenté un peu plus tôt dans la soirée comme sieur La Monaca, célèbre chroniqueur du quartier du Hasard, je déambule parmi les convives à la

recherche de Lazzi et Gecceti que j'ai choisis pour m'accompagner et, je l'espère, faire voler en éclats le secret de la Romance. La perspective de trahir une connivence signée par les Hauts Diables ne me rassure pas outre mesure, d'autant que le Grimacier n'est toujours pas réapparu. Peut-être est-il déjà à l'agonie entre les mains expertes d'Alastor, le bourreau des abysses ? Au moins puis-je être sûr d'une chose : s'il avait parlé, je ne serais pas ici, en train d'admirer les courbes voluptueuses d'une danseuse keshite qui, depuis quelques instants, me fixe de ses grands yeux noirs en imprimant à son ventre le mouvement d'une vague.

Je la salue d'une courbette et m'éclipse. Desservi par ma taille, une main en guise d'écran pour protéger mon verre, je progresse en direction des terrasses pour tenter d'obtenir une vue d'ensemble. Je dois impérativement retrouver mes deux compagnons avant de m'introduire dans les appartements du Nabab où, selon toute probabilité, les cadeaux apportés par les convives ont été rassemblés. Le mien est une statue imposante censée représenter une Morgane alanguie. Une œuvre médiocre, certes, mais qui avait le mérite d'accorder à la demoiselle des hanches suffisamment larges pour y loger l'ergastule.

A priori, sur le papier du moins, le plan paraît simple : atteindre les appartements, récupérer l'objet et le produire au moment précis où Kaesarim aura capté l'attention de la foule pour prononcer son discours. J'aperçois enfin la

silhouette courtaude de Gecceti fendre les rangs austères d'une délégation des Terres veuves et lui fais signe de me rejoindre sur une terrasse voisine.

« Tout va bien ? s'enquiert-il en trinquant avec le sourire.

— C'est moi ou tu as déjà trop bu ?

— Un peu, confesse-t-il. Mais pas assez, je crois.

— Tu as peur ?

— Je tiens à peine sur mes jambes, Prince.

— Tâche de garder la tête froide, le plus dur reste à venir. Tu n'as pas vu Lazzi ?

— Non.

— Tu sais s'il a pu rentrer ?

— Aucune idée.

— On commence sans lui. Suis-moi. »

En ouvrant le rez-de-chaussée de sa demeure aux invités, Kaesarim a rendu notre tâche plus facile. La foule n'a pas encore investi les grands salons où s'attardent quelques serviteurs désœuvrés. Verres à la main, nous nous fauflons dans une vaste annexe transformée en hammam et dénichons un étroit escalier de marbre qui grimpe aux étages. À l'entresol, des couloirs tortueux desservent les nombreuses chambres du personnel. Nous les fouillons rapidement pour nous assurer que les cadeaux n'y sont pas et montons au premier étage. Sitôt le palier franchi, nous débouchons dans les appartements privés du Nabab. À pas légers, nous nous engageons dans un fouillis luxueux faiblement éclairé par la lumière

des braseros disposés à même le sol. Le marbre conserve une fraîcheur agréable et apaisante. Nous écartons les lourds rideaux damassés qui cloisonnent l'étage et débouchons soudain dans une large galerie à colonnades. À l'extrémité veille un minotaure qui, pour le moment, nous tourne le dos et s'emploie à rallumer une bougie fixée dans une niche du mur. Alertés par les crissemens de son briquet en amadou, nous refoulons dans les ténèbres.

Cette présence inopinée complique sérieusement notre expédition. Interdit de conjuration depuis que Vladitch m'a dénoncé officiellement à l'Artificier, je dois m'en remettre à mon instinct et mes réflexes. Je ne dispose même pas de mon poignard. Gecceti est désarmé lui aussi.

« Une diversion, donc... chuchote-t-il.

— On n'a pas le choix.

— Je m'en occupe ? »

Je lui saisis fermement l'avant-bras.

« Ne prends aucun risque. Tu fais mine d'être saoul et tu l'obliges à te raccompagner dehors. Je devrais avoir le temps de récupérer l'ergastule.

— Ça risque d'être court.

— On essaie. »

Le minotaure s'est raidi en voyant surgir la silhouette d'un inconnu. Gecceti a fait mine d'être emporté par son élan et a heurté une colonne avec une exclamation de surprise :

« Ah, mille excuses ! » dit-il d'une voix pâteuse.

Il lève son verre, trinque contre la pierre et commence à tituber en direction du mercenaire. Ce dernier le saisit par les épaules et le plaque doucement contre un mur :

« Ce lieu est privé, messire. Veuillez redescendre. »

Le ton est poli mais ferme. Gecceti lève sur lui un œil hagard, rote et glisse lentement sur le sol.

« Voilà, c'est fait », balbutie-t-il.

Le minotaure hausse les épaules :

« La relève ne va pas tarder. Ne bougez pas d'ici.

— Aidez-moi, l'ami... Le discours... Je veux pas manquer le discours.

— Vous restez ici. »

Le mercenaire l'a déjà abandonné pour reprendre son poste. J'étouffe un juron. L'inflexibilité du minotaure m'oblige à improviser. Je m'approche d'une lucarne en losange et me penche à l'extérieur pour observer la façade. Une corniche de trois pouces de largeur peut me conduire jusqu'aux fenêtres voisines. Un mur mitoyen masquera ma progression aux yeux des convives et des serviteurs.

Je me tortille dans l'encadrement de la lucarne et m'engage dans le vide. Des aspérités m'assurent une prise suffisante pour conserver mon équilibre et commencer à progresser lentement le long de la corniche. Plaqué contre le mur, j'avance à petits pas chassés sur près de vingt coudées de longueur

avant de pouvoir enjamber la rambarde d'un balcon et m'introduire enfin dans la chambre de l'ambassadeur keshite.

La pièce est immense et dominée par un grand lit à baldaquin de facture modéhenne. Un lierre couleur de miel épouse les montants et se perd dans les lambris du plafond. Les présents apportés par les convives sont bien là, disposés dans un angle et faiblement éclairés par un rayon de lune.

J'entreprends de fouiller l'intimité de la statue. Le mécanisme installé par Lazzi fonctionne parfaitement. Je plonge mes mains dans la cavité et retire avec précaution l'ergastule. À l'intérieur luisent la méduse et l'Opalin piégés par le regard du satyre. Je les recouvre à l'aide d'un tissu et m'interroge sur le meilleur moyen de sortir d'ici. L'objet est trop encombrant pour me permettre d'emprunter à nouveau la corniche. Je décide finalement de l'attacher au bout d'une corde improvisée avec les draps du lit et de le faire descendre jusqu'au sol. Je suis le même chemin et, à peine ai-je posé le pied à terre qu'une main ferme s'abat sur mon épaule. Je sursaute et fais volte-face, les poings en garde.

Lazzi pouffe et me gratifie d'une franche accolade :

« Je savais bien que je finirais par te trouver, souffle-t-il.

— Où étais-tu passé ?

— Impossible de te retrouver dans la foule. J'ai pensé que le meilleur moyen était de rôder par ici.

— Gecceti est coincé là-haut. Avec un

minotaure. Je vais le chercher. Toi, tu restes ici.

— Fais vite, les invités commencent à se regrouper. Le discours ne va pas tarder.

— Si je ne suis pas revenu, tu prends les choses en main », conclus-je en montrant l'ergastule à nos pieds.

Je contourne aussitôt la casbah et m'apprête à franchir la porte principale lorsque mon regard accroche une silhouette familière. Je plisse les yeux et sens un frisson courir le long de ma colonne vertébrale.

Gezza. Aucun doute possible. Ce voleur que j'ai moi-même engagé dans la guilde est adossé négligemment contre une jarre et jette des coups d'œil réguliers en direction d'une cour carrée où une poignée de serviteurs boivent et fument la pipe. Je me glisse derrière le tronc d'un palmier pour obtenir un meilleur angle de vue.

Une femme vient de le rejoindre, la douce et séduisante Yassine. Vêtue d'une robe bleu nuit qui découvre ses épaules et son dos, elle est restée identique à mes souvenirs : une jeune fille à l'expression sauvage, qui porte ces mêmes cheveux dorés qu'elle n'a jamais voulu couper et qui tombent en mèches rebelles jusqu'à la naissance des fesses. La crinière d'une voleuse farouche et intransigeante que ni moi ni la guilde n'avons su dompter.

Tous deux conversent comme deux invités venus quérir un peu de calme à l'écart des festivités mais lorgnent en réalité le planton

keshite préposé à la garde d'une grande porte qui sépare la cour de l'embarcadère réservé au personnel.

Un esclandre sépare brutalement les deux voleurs qui s'invectivent sous le regard vaguement décontenancé des serviteurs. Une gifle claque sur la joue de Yassine. Elle tombe à genoux et éclate en sanglots. Le garde, qui a assisté à toute la scène, s'interpose lorsque le bras de Gezza se lève à nouveau pour la frapper. L'épisode qui suit se déroule trop vite pour me laisser une chance d'intervenir. Alors que les deux hommes luttent en silence, Yassine se relève et, d'un geste souple, dégaine le cimeterre que le Keshite porte à la ceinture. L'arme retombe, avec un bruit mat, sur la nuque du garde. Sa tête tranchée roule encore sur le sol lorsque Gezza actionne le lourd loquet de bronze qui condamne la grande porte. Derrière moi, la voix claire du Nabab couvre le murmure de la foule.

Je n'hésite qu'un bref instant.

XVI

LES CONVIVES SE SONT AGGLUTINÉS TANT BIEN QUE MAL DANS LE jardin central pour écouter le discours de leur hôte. Le Nabab a grimpé sur une estrade fleurie et imposé le silence avec un large sourire.

Il se sent à l'aise, disposé à faire court pour les libérer au plus vite afin qu'ils profitent de la fête. Au cours de la soirée, il a pu tenir une série de conciliabules officieux, renforcer son influence auprès des délégations de l'Acier et classer le dossier qui l'opposait à cette chère Aszaria. Il espère que la nuit se poursuivra sous les mêmes augures et se réjouit d'avance des ballets diplomatiques qui la pimenteront jusqu'à la pointe du jour.

Le silence pèse désormais sur le jardin. On n'entend plus que le murmure de la brise qui joue dans les branches des palmiers.

« Chers, très chers amis, déclare-t-il en posant la main sur son cœur. Votre présence à tous m'honore ! »

Une salve d'applaudissements salue ses premiers mots.

« Je n'ai pas fini, ironise-t-il en brandissant une coupe. Commençons par boire à ma santé ! »

L'assistance pouffe et lève son verre. Il s'apprête

à poursuivre lorsqu'il perçoit un frisson dans la foule. Les regards se sont braqués sur la gauche, juste derrière lui, où une lueur étrange enfle rapidement à la surface d'une terrasse. Le Nabab lève les sourcils et recule d'un pas en voyant la lumière se stabiliser et devenir un grand voile scintillant qui glisse dans le vide pour s'étendre au-dessus de leurs têtes.

Interloqué et croyant encore à une surprise de ses proches, Kaesarim ébauche un sourire timide et fait signe à ses gardes de ne pas bouger. La poussière dorée forme désormais une voûte étincelante qui masque le ciel et illumine la foule. Celle-ci salue un spectacle de toute évidence orchestré par le Nabab et bruit d'exclamations étouffées. Menés par leur chef, des minotaures ont accouru sur les lieux et se dispersent sur le pourtour du jardin. Irrité d'avoir vu son discours interrompu mais désireux de ne pas inquiéter la foule, le Nabab affiche une mine complice comme s'il maîtrisait le phénomène.

La poussière se fragmente à présent en minces tourbillons qui s'enroulent le long de lignes invisibles. Une structure se détache peu à peu sur le fond étoilé et finit par prendre la forme d'un immense octogone en suspension. Des applaudissements crépitent de toutes parts alors qu'une brume spectrale se répand dans le volume et, modelée par des mains invisibles, esquisse le décor d'une chambre. Des personnages se dévoilent : un démon et une méduse à demi nus, allongés sur un lit. La nuque ployée en arrière, l'assemblée tout entière est suspendue au

spectacle. Le silence est total lorsque les voix des deux inconnus s'élèvent dans la nuit.

Yassine a plongé au milieu des serviteurs médusés et les tient en respect de la pointe de son cimeterre. J'ai quitté l'ombre du palmier pour me porter à hauteur de Gezza qui m'adresse un signe de victoire. Posté dans l'embrasement de la porte, il observe le canal et me souffle :

« Ils arrivent, Prince ! »

Je glisse un œil à l'extérieur et découvre quatre gondoles chargées d'hommes en armes qui convergent de front vers l'embarcadère. A priori, le Double est ici, dans cette ambassade, pour préparer un coup de force. Écœuré et incapable d'admettre que mes lieutenants aient pu accepter un tel parjure, je saisis le voleur par le col de sa tunique :

« Comment oses-tu ? Toi, Gezza, fils de Madreni et Lena, lieutenant de ma guilde... Comment oses-tu manquer de respect à notre mère Abyrne ? »

— Prince ? Qu'est-ce qui vous prend ? »

Aveuglé par la colère, je le jette à terre et lui assène un violent coup de pied au ventre.

« Pourriture... grincé-je, pourriture... »

Mon talon s'écrase sur son visage. Je sens le parfum de Yassine et la vois surgir à mes côtés.

« Prince ? »

— Donne-moi ton arme », dis-je d'une voix cinglante en maintenant ma pression sur la joue de Gezza qui se tortille de douleur.

Elle baisse les yeux sur son complice.

« C'est un ordre ! Ton arme ! » hurlé-je.

Ses paupières se plissent. Elle me tend le cimenterre.

« Maintenant, referme cette porte ! fais-je en posant le tranchant de la lame sur le cou de Gezza. Fais-le ! »

Une vingtaine de coudées sépare encore les gondoles de la terre ferme. Manelfi est à leur tête, debout à la proue de l'embarcation. J'avais pourtant conseillé à mon successeur de se débarrasser au plus vite de cette brute que j'avais acceptée à contrecœur, au moment où une guilde concurrente nous défiait ouvertement et nous obligeait à recruter d'anciens soldats pour protéger nos intérêts.

Ce souvenir crispe ma main sur la garde du cimenterre. Je retire la lame d'un coup sec. Un gargouillis meurt sur les lèvres de Gezza. Son corps se relâche. Je l'ai tué. Froidement. Pour taire les battements sourds de mon cœur irrigué par la rage.

Surprise et fureur enflamment les yeux noirs de Yassine. La main posée sur le loquet, elle hésite et articule :

« Pourquoi ?

— Parce que vous nous avez trahis, notre Mère et moi.

— Tu es fou ? C'est toi qui as voulu tout ça ! se récrie-t-elle en montrant les casbahs. Toi seul !

— Vous aviez le droit de refuser.

— Et quitter la guilde ?

— Je l'ai fait, moi. Ferme cette porte, Yassine. »
L'arme s'est posée entre ses seins.

« Je ne comprends pas. Tu vas me tuer moi aussi ?

— Il n'y a rien à comprendre. Si tu ne m'obéis pas, tu meurs. »

Une gondole vient de heurter l'embarcadère avec un bruit sourd.

« Allez, allez ! crie Manelfi qui a bondi de l'embarcation.

— Yassine, une dernière fois : pousse cette porte et ferme le loquet. C'est fini, de toute façon. Les serviteurs ont dû donner l'alerte. »

Les pas de Manelfi font vibrer les planches et résonnent comme des coups de tambour. Une goutte de sang perle sur la poitrine de la voleuse mais sa main reste en suspens, indécise.

« Tant pis », dis-je.

Elle ne crie pas au moment où la lame perce son cœur. Sa bouche s'est fendue sur un étrange sourire qui semblait me demander pardon, à moi ou à la cité, je ne saurai jamais. Ses yeux se révulsent, elle s'effondre à mes pieds. J'enjambe son corps et me jette de toutes mes forces contre le battant.

Madoquiél ne montre aucun signe d'impatience. Assis sur une banquette, il caresse du bout des doigts la surface des billes de fer logées dans ses orbites et écoute le halètement régulier de ses hommes qui propulsent l'embarcation à la surface de l'eau. Dix autres gondoles évoluent autour d'eux

et avancent dans la même direction. Celles qui vont en tête du convoi se chargent d'ouvrir la voie et d'écarter les passeurs qui traînent sur leur passage.

La troupe veut rallier au plus vite le grand canal qui borde l'intérieur du Troisième Cercle. Prévenus par des carillons, des miliciens quittent précipitamment leur tour de guet pour lever les chaînes qui barrent les voies privées réservées aux dignitaires abymois.

Le convoi débouche sur l'anneau des diplomates. Les muscles douloureux, les hommes peinent sur leurs perches et s'encouragent mutuellement.

Le sénéchal demeure silencieux. La présence du Prince à la réception donnée par le Nabab Kaesarim aiguise sa curiosité. Il ignore si les Salanistres se sont déjà emparés de sa proie mais il tient, de Haïm lui-même, que la capture aura lieu là-bas, dans l'enceinte de l'ambassade.

Madoquiel se renforce dans son coussin en se demandant si la volonté des juges mérite d'être respectée. Exécuter le farfadet devant trois cents invités risque de ternir son image.

Manelfi doit surgir d'un instant à l'autre et le Double sait qu'il ne peut plus attendre. Il a assisté, comme tous les convives, à ce spectacle irréel qui vient, à l'instant, de s'achever et qui laisse, derrière lui, un silence pesant. Pendant un moment, la foule est sous le choc, tétanisée. La plupart des invités pensent qu'ils doivent cette mise en scène à l'ambassadeur keshite et

s'interrogent déjà sur les implications de cette Romance que la méduse a décrite sans la moindre ambiguïté.

Une rumeur se propage d'un bout à l'autre du jardin. On crie, on se demande au nom de quelle folie le Nabab a-t-il pu cautionner une telle mascarade. Certains s'interpellent pour commenter l'événement d'une voix fébrile. Kaesarim, pris de vertige, s'est assis et entend à peine son épouse qui le presse d'intervenir. Le scandale est énorme. Incontrôlable.

Les dignitaires paragéens se sont regroupés les premiers pour se forcer un passage dans la foule et permettre à leur ambassadeur de quitter rapidement les lieux. Le Nabab lève la main comme s'il voulait retenir le vieillard et sa fée noire mais la laisse retomber mollement. Chaque délégation rameute désormais les siens pour prendre une décision concertée. Des représentants du palais d'Acier se dressent à présent devant lui et exigent des explications.

« Je vous en prie, du calme, mes amis, du calme, répète Kaesarim. Il s'agit d'un terrible malentendu... »

On l'invective de toutes parts et ses gardes, rendus nerveux par la panique qui règne dans les premiers rangs, lui demandent l'autorisation de le conduire en lieu sûr. Il pousse un petit gémissement et constate que, dans l'ombre des casbahs, des invités ont commencé à conjurer des démons pour les sommer de s'expliquer. Des Incarnats se matérialisent et sont entraînés à

l'écart.

Il identifie soudain un visage familier, celui de ce cher Patjah qui a réussi à franchir le rideau de sa garde rapprochée et se glisse à ses côtés avec un regard étrange, presque menaçant. Dupé par un costume lyphanien que son ami a l'habitude de porter pour les grandes occasions, l'ambassadeur constate trop tard que le lutin n'est pas celui qu'il prétend être.

Le Double agit rapidement. Sa dague se pose sous le menton de l'ambassadeur et le force à se relever. La panique qui règne autour a dissimulé sa manœuvre jusqu'au moment où l'épouse, en retrait, pousse un cri strident.

« Écartez-vous ! » ordonne-t-il en poussant le diplomate devant lui.

L'arme maintenue dans le dos du Nabab, il recule tout en fouillant les limites du jardin pour tenter d'apercevoir les renforts espérés. Il a exigé que les gardes déposent les armes. L'injonction est appuyée d'une voix vibrante par son otage. Les Keshites s'exécutent et abandonnent l'estrade un à un.

Le lutin apparaît désormais à visage découvert et le nom de Maspalio court sur toutes les lèvres.

Il m'a manqué un battement de cil pour condamner la porte. Le loquet a frappé dans le vide et le battant, heurté par Manelfi, m'est revenu en plein visage. Je m'écroule en arrière, le nez en sang. Le voleur s'est immobilisé sur le seuil et observe les cadavres de ses compagnons. Il avise la lame rouge sang du cimeterre, le corps décapité du

Keshite et me soulève avec vigueur.

« Ce salaud les a eus tous les deux, crache-t-il. Mais tu l'as tué, Prince. C'est bien. »

D'autres voleurs se sont engouffrés dans l'ambassade et se rassemblent autour de nous.

« Tes ordres, Prince ? demande Manelfi.

— Mes ordres... »

Sonné par le choc, je peine à retrouver mes esprits. Derrière les murs de la casbah s'élève une lumière vive et dorée. Lazzi a déclenché l'ergastule.

« Attendez-moi ici, soufflé-je. Je reviens. »

Manelfi semble surpris mais acquiesce et ordonne à la troupe de se dissimuler le long des façades de la cour. Je me précipite aussitôt vers les appartements du Nabab. Un second souffle m'anime et me porte jusqu'à la galerie où j'ai laissé Gecceti en compagnie du mercenaire.

À mon expression déterminée, le minotaure devine qu'il se passe quelque chose. Il se campe sur ses jambes et empoigne sa hache.

« Des voleurs, dis-je. En nombre, dans la cour carrée, juste derrière. »

Il me toise avec un regard dubitatif et relève Gecceti d'une poigne vigoureuse :

« Vous avancez devant moi. On va tirer cela au clair. »

Il nous conduit au rez-de-chaussée et interpelle l'un de ses compagnons. Ils conversent à voix basse et, finalement, son compagnon part pour quérir du renfort tandis que notre gardien persiste à nous

tenir en respect. Lorsqu'il revient, dix minotaures lui emboîtent le pas. Dix guerriers de six coudées de hauteur, bardés de métal, les cornes luisantes et aiguisées, une hache dans chaque main. Impressionné et décidé coûte que coûte à ne rien faire qui puisse me mettre au travers de leur chemin, je me contente de garder les bras bien en évidence. Notre gardien nous libère et se joint à eux.

« On file, dis-je lorsqu'ils disparaissent derrière un angle de la casbah. Inutile de s'éterniser.

— Tu crois que le Grimacier ne viendra pas ? demande Gecceti.

— Va savoir. En tout cas, le mal est fait et la connivence est brisée. »

Je me tourne vers lui et le serre dans mes bras.

« Séparons-nous. Ça vaudrait mieux pour toi.

— Te laisser ? T'es devenu fou ?

— Cette fois, c'est un ordre, vieux gredin. Regarde-toi, tu tiens à peine debout. Allez, file.

— Tu es sûr ?

— File. On se retrouve au repaire. »

Je me suis rapproché de la foule. L'ergastule vient de se dissoudre et quelques particules dorées flottent encore dans les airs. Je ne sais même pas si je suis soulagé. J'ai trahi la connivence. Dès l'aube, les ambassadeurs vont répercuter les révélations de la méduse à travers les royaumes crépusculaires.

Je me laisse choir dans un fauteuil d'osier et arrache une bouteille de Morabie à son vase de

glace. Je bois avec avidité et sens la tension accumulée depuis des jours se dissiper à chaque nouvelle gorgée. Les paupières à demi closes, j'observe le départ précipité de plusieurs délégations. Je ne suis même pas surpris à l'évocation de mon nom par une voix suave et inconnue sortie de l'ombre.

Je me retourne pour dévisager l'Artificier.

Proche de l'hystérie, le Double balade son otage d'un bout à l'autre de l'estrade. Le Nabab, qui s'est d'abord laissé conduire sans résistance, a senti qu'il jouait sa carrière devant les siens et affiche désormais une attitude digne de son rang. Il a ajusté sa djellaba et marche, la tête haute, d'un pas lent et maîtrisé malgré la lame qui lui pique le dos. Il a entendu les convives murmurer le nom de Maspalio et ne parvient pas à accorder le souvenir qu'il garde du Prince-voleur à cette prise d'otage pathétique.

Son regard s'attarde sur les tables et les chaises renversées qui parsèment le jardin et témoignent du scandale qui a soufflé sur son ambassade. Il cherche un moyen de retourner la situation à son avantage et songe déjà à l'éventualité de revendiquer ce scandale haut et fort, de l'exploiter et d'en faire son cheval de bataille pour asseoir sa réputation et celle de son royaume. Si les révélations de la méduse sont exactes, si le complot qu'elle expose se vérifie, alors lui, Kaesarim, ambassadeur keshite, peut apparaître tel un sauveur et se dresser comme un héros face aux abysses.

Le Double pressent que Manelfi a échoué. À cet instant, ses hommes devaient occuper le quadrant. Il doit désormais sauver sa peau et utiliser son otage pour se ménager une sortie avant que l'Éperon intervienne. Il n'a malheureusement plus le pouvoir de glisser à travers les murs. En pillant le passé de Maspalio, il est devenu un farfadet de chair et de sang.

Il a perdu. Il force soudain le Nabab à descendre de l'estrade pour traverser le jardin. Les délégations s'écartent sur leur passage. Les gestes du Double sont nerveux et imprécis, sa dague devient plus incisive et lacère à plusieurs reprises la djellaba de son otage. Une tache rougeâtre s'étend dans son dos mais l'homme, livide, n'émet aucune plainte et continue d'avancer.

Ils ont parcouru la moitié du chemin qui les sépare de l'entrée principale de l'ambassade. Subitement, tous ressentent sous leurs pieds une vibration qui semble monter des entrailles de la terre, un frémissement lointain qui se rapproche à grande vitesse.

Le sol explose avec une violence terrible sous les pieds du Double. Un geyser de terre noire fuse dans le ciel. Son cri déchire le silence lorsque les dents puissantes des deux Salanistres crochent sur ses chevilles comme les mâchoires d'un piège à loup. Le Nabab, propulsé en avant par le souffle, se relève et contemple, médusé, le farfadet tordu par la douleur. Pareilles à des tentacules ancrés dans le sol, les deux créatures ont mordu leur proie jusqu'à l'os. En équilibre précaire, le Double tente de frapper les Salanistres mais la pointe crisse sans

effet sur ces écailles qui ont creusé leur route dans les vestiges de la Flamboyance.

La lutte est inégale. Svensham Vltana a porté secours à Kaesarim pour l'aider à se relever et contempler l'agonie de celui qu'ils pensent être le Prince Maspalio. Conduite par l'épouse du Nabab, la garde keshite a formé un cercle compact autour de son maître. Les hurlements du Double s'accroissent. Le sang éclabousse ses jambes et coule jusqu'à la terre en bouillons vermeils. Sa souffrance galvanise les Salanistes qui arrachent des lambeaux de chair à chaque nouvelle plainte qui franchit ses lèvres blanches.

Puis, alors que certains étaient convaincus d'assister au dénouement de cette nuit historique, l'ombre du farfadet à l'agonie se plisse et frémit. Une odeur âcre précède la formation lente et majestueuse d'un disciple d'Alastor, bourreau de l'Outrerive. En brisant une connivence qu'ils ont tous signée de leurs propres mains, Maspalio a défié les abysses. L'insulte mérite une réponse appropriée, une procédure exceptionnelle qui l'emporte sur les prérogatives de l'Artificier. Convoqués en urgence par Haagenti, de nombreux Hauts Diables ont conjugué leurs efforts pour permettre au démon de s'incarner à la surface du monde.

La peau nacré et le poitrail couturé de cicatrices qui dessinent des arabesques démoniaques, le disciple déploie sa haute silhouette décharnée au-dessus du Double. Des lambeaux d'ombre flottent à la surface de son corps comme des guenilles. Ses bras, des ronces de

fer aux pointes rouillées, s'enroulent autour du farfadet et l'arrachent brutalement aux gueules des Salanistes.

Des convives se détournent, révoltés. Les jambes sectionnées à hauteur des genoux, le Double a perdu connaissance. Les ronces s'enfoncent dans sa chair et distillent dans ses veines un sang noir qui le maintiendra au seuil de la mort. Il doit vivre pour contenter Alastor, son futur bourreau.

Le disciple embrasse la foule silencieuse d'un regard et, le Double serré contre son cœur, s'enfonce dans l'ombre la plus proche.

Je n'ai pas ressenti le besoin de fuir. J'affronte l'idée de mourir avec une étrange facilité, intimement persuadé que cela devait finir ainsi.

Avec un sourire timide, l'Artificier m'a invité à marcher à ses côtés et m'observe avec le regard d'un adolescent meurtri. Vêtu d'une vieille tunique de couleur sombre et chaussé de bottes usées, il ne ressemble pas au bourreau que je m'étais imaginé. Ses traits anguleux, ses cheveux fins et noirs et sa mise négligée me font plutôt songer à un étudiant à l'expression indécise qui chemine en compagnie de son professeur.

Autour de nous règne une atmosphère étrange. Les serviteurs se sont retranchés dans leurs quartiers. Les reliefs du banquet jonchent le sol au milieu des tables et des chaises. Des convives choqués errent et chuchotent en petits groupes épars. J'espère que Lazzi a pu s'enfuir après avoir déclenché l'ergastule.

Un hurlement retentit un peu plus loin, dans le jardin où Kaesarim devait tenir son discours. L'Artificier ne semble pas y prêter attention et m'entraîne doucement en direction de la porte principale que nous franchissons en silence.

Sur ma droite, je distingue plusieurs minotaures qui menacent un groupe d'hommes à genoux, les mains jointes sur la nuque. Des survivants qui observent avec gravité les cadavres de leurs compagnons empilés contre l'enceinte. Je n'éprouve aucune compassion. La honte d'avoir trahi Abyrne sera bien plus lourde à porter qu'un séjour prolongé dans les geôles de l'Acier.

L'Artificier s'est immobilisé devant une gondole et me montre les fusées soigneusement alignées dans des caisses remplies de paille. Il saute dans l'embarcation, en saisit une avec délicatesse et me la tend.

« Elles sont toutes pour toi. »

Le doute m'effleure. Ce garçon s'adresse à moi comme si j'étais son complice. J'ai cru, jusqu'ici, qu'il agissait par vice et m'invitait simplement à mettre en scène ma propre mort. Le ton de sa voix m'intrigue, son regard aussi.

« L'aube ne va pas tarder, dis-je. J'aimerais voir le soleil se lever sur Abyrne. »

Il se fige, sourit à nouveau et lève les yeux au ciel.

« Moi aussi mais il faut se dépêcher. Je veux lui dire adieu, d'abord. Faire de ce feu d'artifice le plus beau qu'elle ait jamais connu. Il scellera notre rencontre... notre nouvelle vie.

— Tu ne veux plus me tuer ?

— Non, souffle-t-il d'un air gêné.

— Pourquoi ?

— Tu as le don.

— Le don ?

— Je l'ai vu. Chez toi. »

Une lueur fugitive a étincelé dans ses yeux. Il me tend la main.

« Nous sommes frères, Maspalio. »

Nos mains se sont scellées au moment précis où un bruit insolite, comme un claquement assourdi, a retenti derrière nous, contre la muraille. À présent, son regard louche sur le carreau qui vibre à hauteur de son front, ses doigts mollissent et glissent lentement entre les miens, comme dans un rêve. Celui que Pertuis a poursuivi toute sa vie vient de s'accomplir : le *Traité des Angles* a trouvé sa cible.

Les yeux de l'Artificier se voilent. Du sang a tracé une rigole sur la pente de son nez. Il tombe dans l'eau tiède du grand canal et flotte un moment à sa surface, les bras en croix. Peu à peu, sa peau se dilue autour de lui. Puis, l'intérieur de son corps, les tendons, les nerfs, les os et tout le reste se transforment en minces filaments de couleur qui dérivent vers le Deuxième Cercle. Il n'est plus qu'une enveloppe de cristal lorsque l'eau se referme sur lui et l'engloutit.

Plus tard, alors que les toits d'Abyrne s'embrasent sous les premières lueurs du jour, je suis assis sur le bord d'une fontaine et contemple

mon œuvre avec ravissement.

Désormais, je peux apprécier le cri des fusées qui montent vers le ciel.

Épilogue

NOUS NOUS ENFONÇONS DANS LES PROFONDEURS DE L'OUTRERIVE. J'ai pris la tête du cortège avec le Grimacier. Derrière nous viennent mes compagnons qui chuchotent et soutiennent les plus vieux en se livrant leurs impressions sur le chemin qui mène aux abysses.

J'ai le sentiment d'avoir rajeuni de vingt ans, peut-être même plus. J'avance plein d'entrain, accroché aux grandes foulées du diable. Il n'a pu venir nous chercher qu'à la nuit tombée et, avec la complicité des Hauts Diables favorables à notre cause, nous faire franchir les rivières noires qui cerclent la Salle Métallique.

En haut, la rumeur enfle et gronde comme un orage sur l'avenir de la conjuration. Les preuves apportées par l'ergastule ont été l'étincelle d'un éclair qui frappe désormais dans toutes les grandes cours des royaumes crépusculaires. Le Grimacier m'a confié que les *Advocatus Diaboli* s'apprêtaient à tenir en Abyrne un symposium extraordinaire. Selon ses sources, ils feront bientôt une déclaration commune pour affirmer que les démons lunaires sont les seuls à pouvoir ressentir la Romance, et ils tenteront d'obtenir au plus vite un accord signé par l'ensemble des ambassadeurs afin d'interdire formellement la conjuration lunaire. Avec le

sourire, il m'a aussi certifié que les abysses allaient subir de profonds bouleversements et qu'il comptait bien tirer son épingle du jeu.

Il m'a également appris que l'Opalin et la méduse avaient disparu. Ces deux-là ont sans doute choisi de s'aimer et de rester en surface pour échapper à la fureur des partisans de la Romance. Il a encore précisé que Vladitch et le Double partageaient une même cellule dans les geôles d'Alastor...

Abyrne va me manquer. Trop, peut-être. Il est possible que l'exil aux abysses ne parvienne pas à me faire oublier l'amour que je porte à la Cité des Ombres. Rosiacre, lui, a choisi de rester pour veiller sur l'avenir des ergastules et, à ma grande surprise, s'est adjoint les services de Selguance. Perturbé par le départ définitif de l'Opalin, le mage a renoncé aux perles de son élixir d'amour pour mettre sa magie au service du satyre. En lui faisant mes adieux, je lui ai demandé de me rendre un dernier service et d'apporter ce philtre dont il ne veut plus à Ekhnor Pélidine.

Ce que Rosiacre fera des ergastules ne m'intéresse pas. Je veux, moi, le Prince Maspalio, profiter de ce voyage et en partager les plaisirs avec mes vieux copains.

Alors que l'obscurité de plus en plus épaisse se referme sur nous, je songe à ceux qui n'ont pas survécu, à mon frère, à Adiphoise et surtout à Hornème.

Pour lui, un jour, je reviendrai en Abyrne afin de me recueillir dans l'ombre de l'horloge.

Fin

Cette édition regroupe :
Aux ombres d'Abyrne
Renaissance
La Romance du démiurge

© Les Éditions Mnémos, septembre 2014
2, rue Nicolas Chervin
69620 Saint-Laurent-d'Oingt
ISBN : 978-2-35408-219-2
WWW.MNEMOS.COM

Achevé d'imprimer par Finidr,
en août 2014.
Imprimé en République Tchèque